This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 462877

SE TAIRE ET FAIRE

ROMANCERO GÉNÉRAL

OU

RECUEIL DES CHANTS POPULAIRES

DE L'ESPAGNE

Ces sortes de petits poëmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires.

CORNEILLE, *Préface du Cid.*

La poësie populaire et purement naturelle a des naïfvetés et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte selon l'art.

MONTAIGNE, *Essais*, liv, I, ch. 54.

Paris, — Imp. de G. GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.

ROMANCERO GÉNÉRAL

OU

RECUEIL DES CHANTS POPULAIRES

DE L'ESPAGNE.

ROMANCES HISTORIQUES, CHEVALERESQUES,
ET MORESQUES.

TRADUCTION COMPLÈTE
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES,

Jean Joseph Stanislas Albert
PAR M. DAMAS-HINARD, 1805-1891
Traducteur des Chefs-d'Œuvre
du théâtre espagnol.

TOME PREMIER.

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE
RUE VOLTAIRE, 4 ET 6.

1844

SUITE

DES

ROMANCES HISTORIQUES

425818

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Après la chute de l'empire romain, alors que l'Europe, affranchie, essayait de se constituer, les divers peuples qui la composent ont célébré dans des chants poétiques les principaux événements de leur histoire. Mais la plupart, dans leur marche à travers les âges, ont laissé se perdre le trésor des traditions nationales, et ce n'est pas sans beaucoup de peines et de recherches que l'érudition moderne a pu recueillir çà et là quelques rares débris de ces monuments si précieux [1]. Les Espagnols seuls ont conservé les romances [2] qui racontent les épisodes les plus intéressants de leur vie publique durant une période de huit siècles.

Disons le sujet des romances; ce sera expliquer en même temps et l'inspiration plus abondante des poètes de l'Espagne et le zèle particulier avec

lequel ce peuple a conservé ses vieilles poésies historiques.

Depuis environ trois siècles les rois goths régnaient en Espagne. Vers la même époque, un prophète guerrier, après avoir rassemblé dans le désert les tribus errantes et les avoir remplies de sa force, les avait lancées sur le monde pour le conquérir tout ensemble et le convertir. A ce moment le roi Rodrigue, entraîné par ses penchants voluptueux, séduit la fille du comte Julien, un de ses grands vassaux : celui-ci, avide de vengeance, appelle dans sa patrie les Arabes d'Afrique : après une bataille qui dura, dit-on, huit jours entiers, les troupes de Rodrigue sont vaincues, et l'Espagne est conquise. Mais dans les rochers des Asturies s'était réfugiée une noble jeunesse qui, dès le lendemain de la conquête, entreprend l'œuvre de la délivrance ; et bientôt, grâce à leur courage, Pélage et ses compagnons purent voir le drapeau espagnol flotter une seconde fois sur les plaines de la Galice. Leurs généreux descendants les imitent, et à la fin du siècle on était parvenu jusqu'à la Castille. En vain des déserts de l'Afrique s'élancent par intervalles de nouvelles tribus qui viennent seconder ou remplacer les autres ; toutes les générations qui se succèdent savent également combattre et mourir, se transmettant comme un

devoir sacré la restauration de la patrie. Tandis que le baron et le gentilhomme, sans cesse armés et à cheval, accomplissent chaque jour de nouveaux exploits, sans cesse le laboureur pousse sa charrue en avant, une main fièrement appuyée sur son épée. On reprend ainsi lentement, pied à pied, châteaux, villes, provinces. Enfin, après huit siècles d'héroïques efforts, Grenade était reconquise et la Croix brillait triomphante sur ses mosquées purifiées. — Tel est le sujet des romances; sujet destiné à intéresser tous ceux qui cherchent dans l'histoire le spectacle des grandes choses, et singulièrement propre à inspirer cette poésie des temps primitifs, qui se plaît surtout aux agitations de la guerre et au bruit des combats.

Les romances, avons-nous dit, s'arrêtent à la conquête de Grenade. Il y en a bien encore, après, quelques-unes qui célèbrent des personnages et des événements d'une époque plus récente : — Charles-Quint, Philippe II, le roi don Sébastien et sa funeste expédition d'Afrique, etc., etc. Mais dans notre opinion ces romances ne comptent pas : on n'y sent plus l'inspiration spontanée qui anime les autres; ce ne sont que des œuvres artificielles, et souvent même de pâles et froides imitations de leurs aînées[3]. Étrange méprise que celle des beaux esprits qui les ont composées! Lorsque l'Espagne

avec le reste de l'Europe venait d'entrer dans une nouvelle ère de la civilisation plus grave, plus sérieuse, et où l'imagination de plus en plus allait céder la place à la raison; lorsque l'imprimerie, récemment découverte, fixait à jamais les produits de la pensée; lorsque de toutes parts on s'empressait à recueillir et à publier les vieilles romances nationales, — comment n'ont-ils pas compris que le règne était fini de la poésie historique, et que la Romance avait fait son temps? — Laissant donc comme non avenues ces romances de l'arrière-saison, nous nous occuperons seulement de celles qui racontent le moyen âge espagnol.

Ici plusieurs questions se présentent : Quelle est l'origine des romances, et comment se sont-elles formées? — Comment se produisaient-elles parmi le peuple? — Dans leur état actuel à quel siècle appartiennent-elles? — Quelle a été sur ces compositions l'influence des Arabes? — Enfin quelle est, soit au point de vue historique, soit au point de vue littéraire, la valeur de ces poésies?... Ces questions importantes, déjà maintes fois débattues, nous n'avons pas la prétention de les résoudre; mais peut-être de longues études nous donnent-elles le droit d'exprimer un avis. Et l'on nous pardonnera si dans cet examen une sorte de polé-

mique se mêle parfois à notre exposition; car à chaque instant nous devons rencontrer sur notre chemin des opinions qu'il faut discuter, des erreurs qu'il faut réfuter, des préventions qu'il faut combattre et dissiper, — s'il est possible.

§ I.

D'après des autorités dignes de foi, ce fut dans les Asturies que naquirent les romances, au moment même où Pélage et ses amis commencèrent la guerre de la délivrance : ainsi ces montagnes héroïques sont en réalité le Parnasse des Espagnols. Mais l'histoire de la formation des romances est enveloppée d'obscurité. Chez aucun auteur, même parmi les plus savants, les plus habiles, on ne trouve rien de précis à cet égard. Il me semble cependant que la vérité se laisse entrevoir.

Les premiers monuments de la poésie traditionnelle en Espagne furent sans doute des compositions considérables, des poèmes gigantesques, dont les fragments qui nous restent de l'œuvre si curieuse appelée le *Poème du Cid*[1], donnent assez bien l'idée. Plus tard, comme ces poésies se transmettaient par la parole, et que la mémoire n'était pas assez vaste, assez énergique pour retenir ces

œuvres immenses (surtout quand le fonds des traditions poétiques se fut augmenté), on les brisa, on les morcela, on en sépara les divers épisodes, qui devinrent autant de petits poèmes complets que l'on chanta isolés. En même temps ces compositions primitives subissaient une autre transformation : d'asturiennes qu'elles avaient été d'abord elles devinrent castillanes, et suivirent les progrès de la langue. De même pour la versification : composées d'abord dans un mètre lourd, grossier et d'une étendue excessive, — car le vers sans loi, sans règle fixe, se prolongeait depuis douze jusqu'à vingt syllabes, — on leur donna ensuite, en dédoublant ce vers immense, une allure plus leste et plus rapide [5]. Enfin il n'est pas jusqu'au nom de la poésie traditionnelle qui ne se soit modifié. Selon toutes les probabilités, les premiers poèmes composés s'appelaient *romans* [6] (récits en langue vulgaire), et chacune de leurs divisions principales se nommait *cantar* [7] (chant, chanson); les poésies de seconde formation prirent le nom de *romances* [8]. Ce mot n'est-il pas simplement le mot *roman* mis au castillan? — Quoi qu'il en soit, dès le milieu du XIIIe siècle on voit la Romance reconnue, établie, aimée, protégée en Espagne. Nous lisons dans Zuñiga qu'en 1247, Ferdinand III, dit le saint, partant pour la conquête de Séville, emmena avec

lui un jongleur (*juglar* [9]), surnommé *Nicolas des Romances* Dans la pensée du roi, le jongleur Nicolas était sans doute l'Homère destiné à chanter une autre Iliade; mais plus heureux que les chefs grecs, le héros espagnol, après un siége de quelques mois, avait achevé sa conquête, et il ne nous est resté qu'une seule romance sur cet événement.

§ II.

Quant à ces jongleurs, bien que leur existence remonte probablement beaucoup plus haut dans le moyen âge, on les voit paraître pour la première fois sous ce nom dans les monuments écrits du XIIIe siècle [10]. C'étaient des hommes sortis du sein du peuple, mais heureusement doués entre tous. On les divisait, je soupçonne, en deux catégories : les uns, à qui la nature avait accordé un certain génie poétique et une vaste mémoire, étaient tout ensemble et poètes et chanteurs; les autres, qui avaient eu seulement en partage une mémoire souple et facile, s'en tenaient à chanter les poèmes que les premiers avaient composés [11]. Les jongleurs-poètes célébraient les événements qui venaient de s'accomplir, soit qu'ils en eussent été chargés d'une manière expresse, officielle, — comme le fameux

Nicolas, — ou qu'ils n'eussent reçu mission que de leur génie; soit qu'il leur eût été permis d'être témoins de cet événement, ou qu'ils ne le connussent que par le bruit public et la commune renommée. Ils en donnaient les prémices aux magnats, aux seigneurs, dans les jours de réjouissance, pendant les festins. Leur chant était une sorte de gémissement monotone et prolongé [12] qu'ils accompagnaient de la vielle ou du luth. Et comme ils chantaient l'événement de la veille devant des hommes qui le plus souvent y avaient pris part, il dut arriver à plus d'un, ainsi qu'au divin Demodocus dans l'Odyssée, lequel récite en présence d'Ulysse le stratagème du cheval de Troie. — De là (par l'intermédiaire des jongleurs de second ordre), du palais des grands, du château du comte ou du baron, la romance se répandait dans les cités, les hameaux, les campagnes, et partout elle entretenait dans les âmes le culte des héros, l'amour de la patrie et de la gloire.

§ III.

En disant que les romances étaient composées au moment même des événements, voulons-nous induire de là que dans leur état actuel elles appar-

tiennent à l'époque où ces événements se sont accomplis? Non certes; la plus simple réflexion indique tout d'abord qu'en traversant les siècles, elles ont dû subir des modifications plus ou moins graves, plus ou moins profondes, suivant que le trajet parcouru a été plus ou moins considérable; et peut-être ont-elles été remaniées encore une dernière fois au XVIe siècle, alors que l'impression vint heureusement en arrêter la rédaction définitive. Mais de cette dernière modernisation (qu'on me passe le mot) toute extérieure, toute superficielle, sera-t-on en droit de dire que ces poèmes sont l'œuvre du XVIe siècle? Encore moins. Eh quoi! parce qu'un monument de l'époque gothique aura été retouché, regratté ou blanchi dans les temps modernes, sera-ce une raison pour l'attribuer à ces temps-là? Et si l'on veut préciser l'âge de ce monument, ne doit-on pas avant tout en considérer la forme générale, l'esprit, le caractère?

Il faut procéder de même avec les romances. Êtes-vous curieux de déterminer l'âge de ces petits monuments de la vieille poésie espagnole, il faut en considérer avec attention, dans leur ensemble, la langue et la versification, les mœurs, les détails caractéristiques.

Ainsi avons-nous fait; et cet examen nous a conduit à penser que les romances seraient en gé-

néral antérieures non-seulement au XVIe, mais au XVe siècle. — Nous exceptons, bien entendu, les romances composées sur des événements du XVe.

Et d'abord, la langue. Voici en faveur de notre opinion une preuve décisive, et qui, de plus, a pour nous cet avantage qu'elle nous évite une discussion spéciale. Au XVIe siècle, un érudit espagnol, Argote de Molina, publiant un ouvrage du XIVe siècle, *le Comte Lucanor* (el Conde Lucanor), de l'infant don Juan Manuel[13], a eu l'idée, — idée trois fois heureuse ! — de placer à la suite du livre un index contenant les mots anciens employés par l'auteur, et qui déjà de son temps n'étaient plus en usage. Or, précisément, la plupart de ces mots se retrouvent dans le vocabulaire ordinaire des romances. D'où il suit que l'on peut en toute sûreté faire remonter les romances jusqu'à l'époque où *le Comte Lucanor* fut composé. Et si je n'éprouvais pas quelque scrupule à fortifier ma preuve aux dépens de ce pauvre Argote de Molina, à qui je la dois, j'ajouterais que plus d'une fois il n'a pas compris le véritable sens des mots qu'il a donnés dans son glossaire[14] : il me suffirait, pour en convaincre mes lecteurs, de transcrire la définition nette et précise de ces mêmes mots d'après les *Siete Partidas* du roi Alphonse-le-Sage[15]; et comme les *Partidas* sont du XIIIe siècle, je démon-

trerais ainsi d'autant mieux la haute antiquité de la langue des romances.

A défaut de cette preuve, nous en aurions donné une autre non moins décisive; c'est l'analogie étonnante qui existe entre la langue des romances espagnoles et la langue française du XIVe siècle : lisez les romances, lisez les chroniques de Froissart, c'est le même vocabulaire, la même syntaxe, la même phrase[16]. Or, comme les langues espagnole et française, issues en même temps de la même origine, se sont ensemble développées; comme les deux peuples qui les parlaient ont eu durant tout le moyen âge des rapports nombreux, continuels, par la religion et les pèlerinages, par la guerre, par le commerce; enfin, comme la civilisation générale a suivi chez l'un et chez l'autre une marche parallèle, il en résulte que, quand on trouve chez l'un de ces peuples un monument écrit d'une époque incertaine, on est obligé logiquement de l'attribuer à celle où se place chez l'autre peuple un monument d'un style identique; et, puisque le style des romances est le même que celui de Froissart, on doit en conclure que les romances appartiennent à l'époque où Froissart écrivait.

Mais, dira-t-on peut-être, si la langue des romances est bien celle du XIVe siècle, comment le peuple espagnol du XVIe ou du XVIIe pouvait-il les

comprendre? car il les comprenait, puisqu'il les chantait! — Sans doute. Et il ne faudrait pas qu'on se laissât préoccuper de ce que nous avons dit plus haut du développement simultané de la langue française et de la langue espagnole au moyen âge. Ces temps une fois passés, les deux langues sœurs cessent d'avoir la même fortune. La grande époque de l'Espagne, pour son influence politique et littéraire, celle qu'elle nomme avec raison son *siècle d'or*, commence au XVIe siècle. En France, notre grande époque littéraire, comme celle de notre prépondérance politique, c'est le XVIIe siècle. Lorsque l'Espagne se montra à l'Europe avec tant d'éclat, elle avait encore, si je puis le dire, un pied dans le moyen âge : elle en avait conservé en partie le génie, les idées, les mœurs, les passions, — et aussi la langue; car la langue n'est, comme on sait, que l'expression de toutes ces choses. La France, elle, a un siècle de transition, le XVIe, pendant lequel sa langue est maniée, retravaillée par les penseurs, par les philosophes, par les hommes les plus éminents du protestantisme; et, plus tard, quand elle entre dans son époque de gloire, elle a complétement dépouillé le moyen âge, et elle écrit ses chefs-d'œuvre avec une langue nouvelle, Aussi, voyez la conséquence. En France, au XVIIe siècle, on ne comprend plus,

on ne connaît plus la langue nationale du XIVe ou du XVe : à peine si parmi les beaux esprits il en est quelques-uns qui lisent un auteur favori du siècle précédent; celui-ci lit Montaigne, celui-là lit Amyot ; deux ou trois lisent Rabelais : pour les autres lettrés, et surtout pour le public, la langue de ces écrivains est déjà une langue morte. En Espagne, au contraire, on comprenait encore la langue du moyen âge, dont la langue moderne avait retenu beaucoup plus d'éléments : un jour, Lope de Vega, le grand poète, par un caprice d'artiste, s'amuse à écrire deux comédies dans le style des plus anciens monuments de la langue espagnole[17]; il les donne au théâtre, et elles ne sont pas moins admirées, pas moins applaudies que si elles eussent été écrites dans la langue alors parlée. Le peuple devait donc comprendre les romances : seulement, dans notre opinion, — il ne pouvait pas saisir la signification intime de tous les mots, les nuances, les délicatesses de tous les détails.

La versification des romances, ou, pour restreindre mon expression comme ma pensée, la *rime*, employée dans ce genre de compositions, témoignerait encore de leur haute antiquité. Cette rime, appelée assonante, consiste dans la répétition des deux mêmes voyelles, indépendamment

des consonnes, aux deux dernières syllabes de chaque second vers[18]. Or, bien que cette légère euphonie ne soit pas dépourvue d'une certaine grâce, cependant elle annoncerait, selon nous, un peuple encore dans l'enfance, et dont l'oreille n'a pas été accoutumée au charme bien autrement pénétrant de la rime parfaite, formée par le concours des consonnes et des voyelles; et quand on réfléchit que la rime parfaite a été employée en Espagne dès le XIIIe siècle, n'est-on pas en droit de reporter à une époque plus reculée la création de l'assonante[19]? Cette rime assonante se retrouve également, il faut en convenir, dans les romances des dernières époques : mais les poètes populaires ne devaient-ils pas l'employer de préférence, puisqu'elle était consacrée par l'usage et, en outre, plus facile? Et si l'on venait à nous opposer que les grands poètes du *siècle d'or*, Lope de Vega et Calderon, et leurs émules et leurs disciples, n'ont pas dédaigné, eux non plus, la rime assonante, nous répondrions : N'était-ce pas parce qu'ils voulaient s'épargner, eux aussi, un travail qui eût exigé trop d'efforts, et que l'assonante leur permettait une exécution plus rapide? N'était-ce pas pour se conformer au goût et aux habitudes du peuple, qui s'en contentait, et à qui d'abord ils voulaient plaire? et ne semblent-ils pas avoir reconnu eux-mêmes

l'insuffisance des vers à rime assonante, puisqu'ils les entremêlent à chaque instant de vers consonnants, — comme s'ils eussent senti que la mélodie incomplète des premiers avait besoin d'être soutenue par une harmonie plus forte et d'un accent plus marqué ?

Au reste, en admettant que la rime assonante ne prouve rien pour l'antiquité des romances, ce qui prouverait beaucoup, à notre avis, c'est la manière dont les poètes se sont servis de cette rime Quoiqu'elle fût déjà par elle-même de l'usage le plus facile, les poètes se permettent encore des libertés inouïes, des licences incroyables ; et cela, non pas seulement en passant et par accident, mais dans des pièces entières[20]. Et comme le peuple espagnol n'était pas plus mal organisé qu'un autre pour la poésie, et qu'à mesure que les temps avancent on s'aperçoit du perfectionnement du talent poétique, on est bien forcé de considérer ces compositions si grossières, si dénuées de toute espèce d'art, comme l'ouvrage des époques primitives.

Une autre preuve de l'antiquité des romances, c'est les mœurs.

Dans le vocabulaire des romances, il est un certain nombre de mots qu'on pourrait appeler essentiels, qui indiquent un état social antérieur au

xve siècle. Tel est, par exemple, celui de *apellido*, qui signifie l'appel que le comte ou le baron, ou le gentilhomme, dont le territoire avait été subitement envahi par les Arabes, faisait à ses vassaux, à son de cloche ou de trompe, afin qu'ils eussent à s'armer aussitôt pour l'aider à repousser l'ennemi. Il est plus d'une fois question de l'*apellido* dans les romances. Or, au xve siècle, en Espagne, les Arabes, réduits au royaume de Grenade, où ils étaient pour ainsi dire assiégés, et se sentant menacés dans un temps prochain d'une expulsion totale, ne se permettaient plus guère ces incursions par lesquelles ils avaient, durant tout le moyen âge, fatigué les populations chrétiennes de l'Espagne : dès lors il n'y avait plus lieu à l'*apellido*. Donc, lorsqu'on trouve ce mot ou d'autres semblables dans une romance, on est autorisé à la croire d'une époque antérieure au xve siècle ; ou bien ceux qui la prétendent plus moderne sont tenus d'expliquer par quelle sorte de divination des poètes illettrés auraient si bien connu et si fidèlement retracé des mœurs disparues, des usages abolis, dont les érudits eux-mêmes n'avaient souvent qu'une idée fausse, ou du moins vague et incomplète.

Enfin, pour prononcer avec plus de certitude sur l'âge d'une romance, après en avoir considéré

le style, la versification et les mœurs, il faudrait encore, ce me semble, en examiner attentivement le sujet, en noter soigneusement les traits caractéristiques.

Ainsi, prenons pour exemple la romance du comte Alarcos[21], espèce de légende dans le goût de *Barbe-Bleue*, dont il faut déterminer l'époque. Je la choisis exprès, parce que les personnages qui y jouent un rôle n'appartiennent pas à l'histoire. En voici l'argument : Un gentilhomme espagnol, nommé le comte Alarcos, qui a été aimé de l'infante Soliza, épouse ensuite une autre femme, avec laquelle il passe plusieurs années dans un bonheur parfait. Cependant l'infante, abandonnée, dépérit. Le roi son père, s'apercevant de sa mélancolie, l'interroge. L'infante avoue le motif de sa peine : elle a aimé le comte Alarcos, qui lui avait promis le mariage, et l'infidèle a donné sa main à une autre. Le roi, irrité, fait venir le comte, lui reproche sa conduite à l'égard de l'infante, et lui demande, comme une réparation nécessaire, la mort de la comtesse. Le comte essaie de résister ; le roi demeure inflexible, et obtient une promesse d'obéissance. Le comte, au désespoir, éperdu, rentre chez lui, et, après une lutte horrible avec lui-même, il finit par étrangler l'infortunée qu'il adore, et qui, en mourant, le cite à comparaître, dans

un certain délai, ainsi que le roi et l'infante, devant le tribunal de Dieu. Ce qui, ajoute la romance, ne manqua point de s'accomplir..... Eh bien ! il s'agit de déterminer, par le fond des choses, l'époque, le siècle où cette romance fut composée. Je l'étudie, je l'examine avec attention. Je vois, comme sujet, un meurtre froidement ordonné par un roi, aveuglément exécuté par le vassal ; et je suis tenté d'attribuer cette romance au siècle où les esprits, en Espagne, devaient être habitués au récit de semblables horreurs, au siècle des trois don Pèdre. Et lorsque j'approfondis encore ce singulier monument, lorsque je considère cette citation suivie d'effet devant le tribunal de Dieu, et que, recueillant mes souvenirs historiques, je me rappelle qu'à la même époque le pape Clément V, le roi Philippe-le-Bel et le roi Ferdinand IV d'Espagne furent également assignés devant le juge suprême et comparurent, alors mes doutes cessent : la romance est de l'époque où tous ces bruits mystérieux avaient dû vivement frapper les imaginations ! la romance est du XIVe siècle !

Si, — laissant de côté les romances qui célèbrent les événements du XVe siècle, et qui sont hors de discussion, — l'on soumettait le reste des romances à une semblable analyse, voici, j'imagine, le résultat où l'on arriverait : la plus

grande partie des romances seraient reconnues pour appartenir au XIVe siècle; plusieurs devraient être attribuées au XIIIe siècle, et enfin quelques-unes pourraient être acceptées comme l'ouvrage du XIIe. Je citerai notamment, parmi ces dernières, celle de *A Calatrava la vieja*, et celle de *Tres cortes armara el rey* (du Cancionero d'Anvers), qui me paraissent avoir un caractère d'antiquité presque aussi prononcé que le *Poème du Cid*, composé au commencement du XIIe siècle.

Il serait vraiment à souhaiter qu'une étude analogue fût entreprise sur l'ensemble des romances. Malheureusement ce serait un travail bien délicat, bien difficile, et pour notre part nous déclarons notre insuffisance. Ce travail ne pourrait d'ailleurs être exécuté qu'en Espagne; et il exigerait, avec une connaissance profonde des antiquités nationales, avec une sagacité supérieure, un esprit tout à fait libre de ces mille préjugés qui courent relativement aux romances.

§ IV.

Un de ces préjugés, c'est l'influence arabe dont tous les critiques ont tant parlé. Les Espagnols, j'en conviens, ont, sur quelques points, largement

mis à profit l'expérience de leurs conquérants, leur empruntant leurs inventions, leurs découvertes dans les sciences, dans l'industrie, dans les arts manuels : faible dédommagement de ce que les Arabes leur avaient enlevé à eux-mêmes ! mais hors de là on a beaucoup exagéré.

Bien que les Espagnols aient déployé dans toutes les grandes circonstances beaucoup de résolution et de vigueur, on prétend avoir remarqué chez ce peuple une certaine disposition à croire au pouvoir irrésistible du destin ; et l'on a dit : « C'est l'influence arabe ! c'est le fatalisme oriental ! » On n'a pas recherché si ce fatalisme, — j'emploie ce mot faute d'un autre, — n'existait pas naturellement chez tous les peuples qu'un esprit plus sérieux avait portés à réfléchir sur la marche ordinaire des choses humaines. En tout cas, cette idée, cette croyance, plus ou moins déterminée, plus ou moins vague, se retrouve déjà en Espagne à une époque antérieure à l'invasion arabe : le mot qui l'exprime semble annoncer que les Espagnols en seraient redevables aux Romains[22], d'autant qu'on retrouve chez eux plusieurs superstitions qui ont évidemment la même origine[23].

Les mêmes personnes qui attribuent aux Arabes sur les Espagnols une influence imaginaire, n'ont pas su voir, là où elle est, l'influence réelle, posi-

tive des Espagnols sur les Arabes. Ainsi, pour nous en tenir à ce qui regarde la condition des femmes musulmanes, examinez ce qu'elle est dans l'Orient et ce qu'elle fut en Espagne au moyen âge. Mahomet, en mourant, avait dit à ses disciples : *Gardez votre religion et vos femmes*. S'autorisant de cette parole du prophète, les musulmans ont agi comme si, de la fidélité de leurs femmes, dépendait non-seulement leur honneur, mais leur salut : ils leur ont imposé la clôture la plus étroite. Vivant renfermées et cachées à tous les yeux entre les hautes murailles du harem, leurs femmes ne sont que des esclaves destinées aux voluptés du maître [24]. Voyez, au contraire, les femmes musulmanes en Espagne, surtout aux derniers siècles de l'occupation arabe. Elles y jouissaient d'une certaine liberté; elles avaient la faculté de sortir de leurs maisons, le visage à demi couvert d'un voile; elles assistaient aux fêtes publiques : là elles pouvaient choisir parmi des prétendants qui, pour leur plaire, luttaient de courtoisie, de grâce et de vaillance ; et elles disposaient de leur personne suivant les inspirations de leur cœur [25]. Or, à quoi attribuer cet état plus relevé des femmes musulmanes qui habitaient la Péninsule, si ce n'est à l'influence chrétienne, à l'influence espagnole ?

Il nous serait aisé de montrer l'influence espa-

gnole sur d'autres points aussi considérables : par exemple, sur les institutions chevaleresques des Mores et sur d'autres coutumes, d'autres usages; mais nous craindrions de donner trop d'étendue à ce discours, et nous revenons à ce qui concerne les romances.

La rime, disent les critiques, appartient au système de versification arabe, et c'est de là que nous l'avons prise, et les Espagnols tous les premiers [26]. Je ne saurais partager cette opinion. Bien avant l'invasion arabe, à Rome, au temps de Néron, les orateurs, à ce que nous apprend Quintilien, affectaient de terminer leurs périodes par des mots qui répétaient à l'oreille le même son, la même désinence : *in verba similiter desinentia*. On a lu les vers latins rimés prêtés à l'empereur Adrien et par lui adressés à son âme : *O animula vagula*, etc., etc. On peut voir aussi, dans les Dissertations de Muratori, dans les Recherches de Pasquier [27], des vers latins rimés qui appartiennent incontestablement aux premiers siècles de notre ère. Pourquoi donc faire honneur aux Arabes d'avoir importé en Europe une chose que l'on y connaissait plusieurs siècles avant leur apparition?

Mais, disent encore les critiques, la poésie espagnole ne rappelle-t-elle point dans quelques-unes de ses formes, dans son langage et sa couleur,

la poésie des Orientaux? et cela ne vient-il pas de la domination arabe? Je ne le pense pas : cette analogie s'explique autrement. D'après un savant et ingénieux naturaliste, sur la partie du sol espagnol qui regarde l'Afrique croissent des productions toutes semblables à celles qu'on trouve sur le rivage qui fait face [28]. Eh bien! la même analogie existe virtuellement selon moi dans l'esprit des deux peuples. En voulez-vous la preuve? Comparez ensemble Sénèque né à Cordoue et saint Augustin né à Tagaste : n'est-ce pas le même goût des sentences et de la pompe, le même luxe d'images, le même penchant à la subtilité? Et si vous remarquez chez l'évêque d'Hippone une douceur, une tendresse qui manque aux écrits du précepteur de Néron, cela ne tient pas, croyez-le, à la différence des races. Peut-être même, ne faudrait-il pas l'attribuer à la différence des deux organisations. Je verrais là, plus volontiers, un des beaux effets du christianisme sur un cœur touché de la grâce.

Je vais plus loin et j'oserai soutenir que de tous les peuples de l'Europe, celui qui, pour la poésie, a le moins emprunté aux Arabes, c'est le peuple espagnol. Pour le démontrer, une seule observation suffira. Les Arabes, au moyen âge, apportèrent en Espagne une mythologie ingénieuse, séduisante production de l'imagination orientale :

des magiciens qui pouvaient à volonté se rendre invisibles, des fées au pied léger, des génies aériens. Or, ces génies, ces fées, ces magiciens, qui se glissaient partout, franchissent les Pyrénées, traversent la Méditerranée et les Alpes, pénètrent en France, en Italie, où ils sont reçus et fêtés à merveille, et de là se répandent sans peine dans le reste de l'Europe, qu'ils enchantent comme ils avaient enchanté l'Asie et l'Afrique. Mais, chose remarquable ! les Espagnols, les Espagnols seuls, ne leur firent pas accueil. Parcourez leurs milliers de romances : de fées, de génies, nulle trace ; de magiciens, pas l'ombre. Soit que leur esprit grave et sévère n'ait point goûté ces fictions charmantes, soit plutôt qu'elles aient éveillé en eux les plus sérieux scrupules, et qu'ils aient craint, en les acceptant, d'irriter ces saints qui, selon leurs traditions, venaient parfois les aider contre les païens. Tant il est vrai que dans le champ de l'imagination. comme sur le sol de la Péninsule, les deux peuples avaient leurs territoires, leurs camps séparés !

§ V.

Nous voici arrivé à la plus importante des questions dont nous nous sommes proposé l'examen :

— Quelle est au point de vue historique la valeur des romances? ou, en d'autres termes, ces compositions peuvent-elles, à certains égards, être considérées comme autant de documents sérieux pour l'histoire du moyen âge espagnol?

La réponse à cette question se trouve implicitement renfermée dans ce qui a déjà été dit sur l'origine et la formation des romances; car en disant qu'elles sont d'origine populaire, n'était-ce pas reconnaître que l'ignorance, la crédulité, les préjugés populaires ont dû se faire leur part dans ces récits? et en disant qu'elles ont été transmises de génération en génération par la parole, n'était-ce pas indiquer les hasards qu'elles ont courus? Mais, il ne faut pas non plus l'oublier, les romances furent composées en présence d'événements dont les causes, aussi bien que les résultats immédiats, se produisaient au grand jour. Puis, chez une nation qui se distingue entre toutes par sa constance, les mœurs, les usages, dans le cours de plusieurs siècles, n'ont pas subi de telles modifications que les romances en aient pu être sensiblement altérées. Puis, enfin, ce que les romances, en traversant les âges et en passant de bouche en bouche, ont perdu du côté de la vérité locale, accidentelle, matérielle, si l'on peut dire, elles l'ont gagné, selon nous, du côté de la vérité générale et idéale. A ce point de

vue elles sont la vivante histoire du moyen âge espagnol; et si vous voulez savoir ce que fut ce peuple sous la domination arabe, ne lisez pas ses historiens, ne lisez pas même ses chroniques, ou plutôt lisez ses historiens, et de préférence encore lisez ses chroniques, mais surtout, mais avant tout lisez les romances. C'est dans les romances que le peuple espagnol de cette époque se révèle tout entier avec ses passions, ses idées, ses croyances, ses mœurs, ses usages. C'est dans les romances qu'on voit le mieux exprimée cette haine ardente, profonde du peuple conquis vivant avec le peuple conquérant sur le même sol disputé.

Un illustre historien, un critique éminent, dont les lettres et l'érudition regrettent la perte récente, M. de Sismondi, dans son bel ouvrage *de la Littérature du Midi de l'Europe*, a émis sur ce point une opinion assez curieuse. Préoccupé des idées philosophiques du XVIIIe siècle, révolté contre l'inquisition et le despotisme de Philippe II, et indigné contre les peuples qui supportaient ce double joug, M. de Sismondi s'applique à *exalter* leurs aïeux à leurs dépens : il nous montre les Espagnols du moyen âge fort tolérants en matière religieuse, et dans des relations fort courtoises et presque amicales avec leurs vainqueurs. Les choses n'allaient pas ainsi. Sans doute, entre les rois chrétiens de

l'Espagne et les rois mores, il y a eu quelques alliances politiques, quelques trêves momentanées; un roi chrétien exilé de ses états a pu chercher un asile chez le roi more de Tolède; un autre a pu donner sa main à une infante moresque : mais qu'importait au peuple? La guerre ne recommençait-elle point le lendemain? Et pour bien concevoir les sentiments qu'elle devait inspirer, il faut savoir au juste ce qu'était cette guerre. C'était une guerre à la mode africaine, une guerre effroyable : on envahissait à l'improviste le territoire ennemi, on pillait les habitations, on incendiait les moissons, puis, l'expédition terminée, on emmenait en captivité la population qu'on avait prise, femmes, enfants, vieillards, qu'on employait ensuite aux plus pénibles travaux. Aussi avons-nous souvent rencontré dans les romances des sentiments de vengeance et de haine, exprimés d'ailleurs avec beaucoup d'éloquence et de poésie :

Alarma! alarma! sonavan
Los pifanos y atambores;
Guerra! fuego! sangre! dizen
Sus espantosos clamores.

» Alarme! alarme! sonnaient les fifres et les tambours! Guerre! feu et sang! disaient leurs voix épouvantables. »

Pour autoriser son opinion, M. de Sismondi a cité deux vers espagnols où l'on dit, en parlant des chevaliers grenadins, qu'ils étaient *gentilshommes*, quoique Mores :

Caballeros granadinos
Aunque Moros *hijos d'algo*.

Mais ces vers appartiennent à une romance moresque, composée dans le XVIe siècle, après la conquête de Grenade. Les Espagnols faisaient alors comme un homme généreux qui relève un ennemi désarmé en donnant des louanges à sa valeur. Autrement, je le répète, durant la lutte il n'y avait chez les Espagnols, pour les Mores, que de la haine ; et s'ils n'eussent point persévéré dans ce sentiment, s'ils n'eussent point voulu constamment, énergiquement mourir ou vaincre, aujourd'hui, sans doute, ils n'auraient plus ni nom ni place en Europe, ou tout au plus leur resterait-il pour patrie la cime des Asturies et les rochers de Pélage.

Et puisque mon sujet m'y amène, je dirai quelques mots sur les sentiments dont me paraissent animés les écrivains français de ce temps-ci qui traitent de l'histoire d'Espagne. Soit que les préventions des philosophes du dernier siècle les aient également inspirés à leur insu, soit quelque autre

motif, — comme le développement des études orientales, ou cette puissance d'attraction que le malheur exerce sur les cœurs généreux, — toujours est-il que ces écrivains nous semblent réserver toute leur faveur, toute leur sympathie pour les Arabes[29]. Ces dispositions sont peu conformes à la justice et à la raison.

Dans la grande lutte qui eut lieu au moyen âge entre les Arabes et les Espagnols, le droit, personne ne le conteste, se trouvait du côté de ces derniers; et en se soulevant contre leurs vainqueurs, ils accomplirent un noble devoir. Ce devoir était même pour eux plus pressant, plus étroit. Jadis, lorsque le continent européen avait dû céder à la supériorité des armes romaines, les Espagnols, les premiers attaqués, avaient été les derniers à se soumettre[30] : puis, devenus les alliés, les amis de leurs conquérants, ils leur montrèrent une fidélité, un dévouement qui a obtenu les plus beaux éloges[31] : enfin, sous l'empire, au moment où Rome, épuisée, sembla ne pouvoir plus enfanter les grands hommes qu'il lui aurait fallu pour gouverner le monde, ils avaient eu comme le privilége de lui donner des maîtres; et vous savez les hommes qu'elle lui envoya : — les plus grands, les meilleurs, les plus dignes, — un Trajan, un Adrien, un Marc-Aurèle!... Plus tard, lorsque

l'Europe entière devint la proie des barbares, l'Espagne put sans honte accepter la domination d'un peuple qui la traitait avec douceur et déférence, qui entrait dans sa religion, prenait ses mœurs, adoptait sa langue.... Mais après la journée fatale qui livra leur pays aux Arabes, ils ne pouvaient plus, — sans manquer à leurs aïeux, — se soumettre au joug d'un peuple dont la religion seule leur faisait horreur; ils durent se soulever et combattre; et le résultat de cette lutte est un grand encouragement pour tout peuple qui, frappé comme eux par le destin, voudra fermement recouvrer l'honneur compromis et la patrie perdue.

Prétendez-vous qu'une longue habitation avait créé en faveur des Arabes une sorte de prescription, et leur avait donné sur le territoire des droits égaux à ceux des indigènes? et comme les deux races ne pouvaient pas y vivre ensemble, et qu'il fallait de toute nécessité que l'une des deux cédât la place à l'autre, voulez-vous examiner laquelle méritait de vaincre et de rester maîtresse? J'y consens; comparons. — A l'époque de la conquête et dans les premiers temps qui suivirent, les Arabes, — je ne serai pas injuste envers eux parce qu'on a manqué de justice envers leurs rivaux, — les Arabes alors étaient vraiment admirables; joignant l'enthousiasme religieux à la sagesse po-

litique, la valeur à la prudence. Mais peu à peu ils dégénèrent, et aux derniers siècles surtout, alors qu'ils eurent été réduits par les reprises successives des Espagnols à la partie méridionale de la Péninsule, on ne les reconnaît plus. Vivant sous un ciel enchanté, ils se sont amollis dans les délices du *paradis de Grenade :* ils s'oublient à respirer le parfum des fleurs, à écouter le murmure des fontaines; ils n'ont plus d'invention que pour le plaisir et la galanterie, d'activité que pour les tournois et les fêtes. — Voyez maintenant les Espagnols. Dans cette lutte incessante leurs cœurs s'étaient merveilleusement fortifiés : ils y avaient acquis une vigueur, une énergie qui plus tard, peut-être, les emporta à des excès que je réprouve, mais qu'alors on peut louer et admirer sans réserve. Rome et Sparte, à leurs plus beaux jours, n'avaient point vu plus de dévouement et d'abnégation. Les instincts les plus légitimes, les affections les plus naturelles semblaient s'être comme perdus dans les grands sentiments de la patrie et de l'honneur. L'histoire d'Espagne à cette époque me fournirait des traits nombreux pour prouver ce que j'avance. J'en citerai deux seulement. Voici le premier : Sur la fin du XIIIe siècle, un brave capitaine espagnol à qui le roi don Sanche avait confié le commandement d'une place

importante, y est assiégé. Il se défend avec courage. Mais, d'aventure, son fils, — un enfant, — se trouvait dans l'armée des assiégeants; et mettant à profit cette circonstance, l'ennemi enjoint au brave capitaine qu'il ait à rendre la place, le menaçant, s'il refuse, de mettre à mort ce fils si cher. Quelle fut, croyez-vous, la réponse du déplorable père? Je frémis de la dire. Comme si une telle menace lui eût inspiré plus d'indignation que de crainte, il prit son poignard, et le lança vers le camp ennemi. Réponse sauvage, mais sublime! — Voici le second trait, que je préfère encore, peut-être : il n'est pas si tragique et n'annonce pas cependant un cœur moins ferme. C'était à l'époque qui précéda immédiatement la conquête de Grenade. Ferdinand et Isabelle étant allés, avec leur cour, visiter deux lions récemment arrivés d'Afrique, une dame de la suite de la reine laissa tomber son gant dans l'endroit où les deux animaux redoutables étaient enfermés. Un gentilhomme s'en aperçut. Aussitôt, intrépide, il descend dans l'enceinte où étaient les lions, ramasse sous leurs yeux, et pour ainsi dire sous leurs ongles, le gant précieux; et puis, avec son trophée, il retourne vers la dame, — qui, j'aime à croire, l'autorisa à le garder. Tels étaient ces hommes. Qu'on dise après cela, si l'on veut, que la nature

avait donné aux Arabes un esprit plus souple, une imagination plus vive; qu'elle les avait mieux doués pour les sciences, pour les arts, pour la poésie; qu'ils étaient d'une humeur plus facile et plus aimable : qu'importe! Du côté des Espagnols se trouvait incontestablement cette supériorité qui fait toujours à la longue qu'un homme commande à un autre, un peuple à un autre, — la supériorité du caractère et de l'âme.

Puis comparez donc, je vous prie, les sentiments des deux peuples à l'égard de l'Espagne. Jamais les Arabes ne regardèrent ce pays comme leur véritable patrie : il ne fut d'abord à leurs yeux qu'un triste lieu d'exil; et si plus tard, lorsqu'il ne leur resta plus que le seul royaume de Grenade, ils s'habituèrent à ce doux séjour, alors encore ce ne fut pas ce sentiment qu'on appelle l'amour de la patrie; c'était un sentiment assez semblable à celui qui attache le voluptueux à la belle maîtresse dont la possession flatte ses sens. Pour les Espagnols, au contraire, l'Espagne c'était la terre des aïeux; c'était une patrie, une patrie adorée. Ils l'aimaient tout à la fois avec enthousiasme et avec respect, comme de nobles fils aiment la mère vertueuse qui ne leur a donné que les plus beaux exemples; ils l'aimaient comme ces deux frères romains aimaient la mère illustre dont ils vou-

laient à l'envi faire la gloire ; ils l'aimaient comme ces jeunes Spartiates que la Grèce vit autrefois s'atteler d'un cœur magnanime au char qui portait leur vieille mère, et la conduire triomphante au spectacle des jeux olympiques !

Et cette distinction que j'établis entre les sentiments des deux peuples, à l'égard de l'Espagne, n'est pas une chose imaginée : elle serait au besoin confirmée par le témoignage de leurs historiens et de leurs poètes[32] ; et elle indique, selon nous, non-seulement quel est celui des deux qui devait à la fin avoir l'avantage, mais dont les cœurs généreux doivent le plus vivement souhaiter le triomphe.

Mais voici une autre considération. Ce n'est pas pour les Espagnols seuls qu'il faut, selon nous, approuver leur résistance et applaudir à leur victoire : l'Europe, — qu'il me soit permis de le dire, — l'Europe entière en a profité. Ne vous êtes-vous jamais demandé, en effet, ce qu'il serait advenu si, après la défaite du Guadalète, les Espagnols eussent docilement courbé la tête sous le joug, résignés à la domination des vainqueurs ? Les Arabes, qui, durant plusieurs siècles, conservèrent dans toute son énergie l'esprit de propagande et de conquête dont leur prophète les avait remplis, s'en seraient-ils tenus à la possession de

la Péninsule? Non, cela n'est pas probable; il leur aurait fallu le reste de l'Europe, à commencer par le beau pays qui s'offrait à eux de l'autre côté des Pyrénées, et qui excitait leur convoitise. Déjà, il est vrai, une première fois, à la suite de la conquête de l'Espagne, ils avaient envahi ce pays, où, très-heureusement, un homme s'était rencontré, au bras fort et puissant, qui les avait écrasés sous son marteau. Mais n'ayant rien à craindre des Espagnols, rassurés par la soumission de ce peuple, ils franchissaient de nouveau les montagnes ouvertes devant eux, et une seconde, une troisième, une quatrième invasion pouvait obtenir un autre succès. Alors au lieu d'un homme capable, vaillant, résolu comme celui qui leur avait donné aux champs de Poitiers une si terrible leçon, il pouvait se trouver à la tête du pays un prince sans intelligence, sans résolution et sans courage, comme ceux qui ont si longtemps occupé le trône, et à qui leur mollesse a valu un si triste surnom. La nation elle-même pouvait être surprise dans un mauvais moment. Les peuples les plus braves ont connu des jours néfastes.... Et si les destins se fussent prononcés contre elle, si, elle aussi, elle avait eu sa journée du Guadalète, quelle eût été, à votre avis, la conduite de la France? Découragée par un pareil dé-

sastre aurait-elle accepté le fait accompli, et se serait-elle soumise aux Arabes comme jadis les Gaulois s'étaient soumis aux Romains, et comme plus tard les Gaulois-Romains s'étaient soumis aux Francs? Ou bien aurait-elle essayé de rétablir son indépendance et de rentrer dans ses droits?.... Et si ses peuples avaient tenté de secouer le joug, peut-on raisonnablement penser qu'ils y eussent réussi? La nature, qui a mis en eux une valeur incomparable, leur a-t-elle donné à un égal degré la constance, la patience qui distingue le peuple espagnol? Puis, pour une guerre de ce genre, les localités de leur territoire sont-elles aussi favorables que les localités de l'Espagne[33]?... Et si la France eût succombé pour jamais, que serait devenu le reste de l'Europe? qui le sait? qui le peut dire? ou, pour parler sincèrement, qui ne le prévoit?... Ainsi les Espagnols, par le fait seul de leur résistance, ont rendu à la France et à l'Europe un service immense. Oui! en défendant leur propre indépendance, c'est l'indépendance de la France, c'est l'indépendance de la grande famille européenne, c'est notre religion, c'est notre honneur, c'est notre esprit de liberté et de progrès, en un mot c'est l'avenir même de notre civilisation qu'ils ont défendu, qu'ils ont sauvé[34]! Écrivains français, ne soyez donc point injustes, ne

soyez donc point ingrats envers le peuple espagnol [35].

Le personnage qui a le plus souffert de ces dispositions de nos écrivains, c'est précisément celui que les romances espagnoles ont surtout chanté, glorifié ; c'est le Cid don Rodrigue. Sans tenir aucun compte des traditions nationales qui n'ont pas moins célébré sa loyauté et son humanité que sa valeur, ces écrivains ont suivi les traditions arabes, qui le représentent sous un jour odieux [36].

Comment des esprits aussi distingués ont-ils pu ajouter foi à ce que les Arabes rapportent du Cid ? Eh quoi ! ne sait-on pas combien le témoignage d'un ennemi est suspect, combien il mérite peu de confiance ? N'en avons-nous pas eu dans notre siècle même une preuve éclatante, alors que le chantre immortel de la Calédonie a prétendu retracer l'histoire du grand homme qui avait été à ses concitoyens un si redoutable ennemi ? N'a-t-on pas vu alors ce même écrivain qui joignait à un génie supérieur un sentiment si élevé du vrai et du beau, ne l'a-t-on point vu, dis-je, s'oubliant lui-même, abdiquant sa raison et sa conscience, accepter sans examen, sans scrupule, toutes les inventions, tous les mensonges, toutes les calomnies de la sottise et de la haine, pour en charger aveuglément son héros ? Et cependant, il semble qu'il

lui eût été si facile d'être juste envers cet homme, puisque, après avoir armé contre lui le monde entier, après l'avoir poursuivi avec un acharnement incroyable sur toutes les terres et sur toutes les mers, les destins de sa nation à la fin avaient triomphé !

Et, remarquez-le bien, le Cid pour les Arabes n'était pas un ennemi vaincu; c'était un vainqueur, un vainqueur glorieux, qui, durant cinquante ans n'avait cessé de les combattre, et de qui la fortune avait égalé le courage et les talents. Quels sentiments devaient donc animer contre lui leurs historiens ! Ce n'est pas tout, et voici bien un autre crime. Le Cid dans sa vieillesse, pour couronner sa vie, avait conquis Valence : or cette ville, par la fertilité de son sol, par la richesse de son industrie, par l'étendue de sa population, était alors comme la capitale de l'islamisme en Espagne ; et nous voyons encore dans les récits du moyen âge l'impression extraordinaire d'inquiétude et de terreur que produisit dans tout l'Orient un exploit si merveilleux. Il est vrai que, deux ou trois ans après la mort du héros, sa veuve et ses chevaliers furent contraints de restituer sa conquête, n'étant pas assez forts pour la défendre ; mais le Cid avait montré le chemin de Valence, et son exemple faisait voir que dans des circonstances plus favorables un

autre guerrier espagnol pourrait à son tour conquérir ce beau royaume, — le conquérir et le garder. Vous devez dès lors comprendre pourquoi le Cid a été aussi mal traité par les historiens arabes : ils voyaient en lui le mauvais génie de leur nation ; et ne voulant pas rendre hommage à cette gloire funeste, ils se sont efforcés de l'anéantir sous leurs calomnies.

On ne s'étonnera pas de la vivacité de cette protestation. Malgré le juste intérêt qui s'attache aux masses populaires, — à l'affranchissement desquelles conspirent aujourd'hui tous les esprits élevés et tous les cœurs généreux, — les grands hommes ne sont-ils pas la partie la plus précieuse de l'histoire des nations ? N'est ce pas principalement par les grands hommes qu'elle a produits que chacune se recommande à l'attention de la postérité ? Combien auraient passé pour ainsi dire inaperçues, et seraient demeurées à jamais ensevelies dans un oubli profond, si quelques individualités fameuses n'étaient venues les illustrer de l'éclat de leur propre gloire ? D'où vient le prestige qu'après tant de siècles le nom seul d'Athènes possède encore parmi nous ? A qui est-il dû, ce prestige singulier ? Est-ce à ce peuple frivole et léger, qui dans les plus graves circonstances perdait le temps et l'occasion à disputer dans l'Agora ? Ou bien est-ce aux Périclès,

aux Miltiade, aux Thémistocle, aux Aristide, qui n'ont pas moins fait pour la gloire de ce petit pays aimé des dieux, que ses philosophes et ses artistes et ses poètes ? Et Rome, qui lui a donné l'empire du monde ? qui lui conserve aujourd'hui encore cette puissance d'opinion ? Est-ce cette plèbe mutine qui allait tumultuairement s'établir sur l'Aventin pour réclamer, soit la création de nouveaux tribuns, soit la remise de ses dettes ? ou bien les Cincinnatus, les Camille, les Brutus, les Caton, les Régulus ? Otez ces noms-là et quelques autres, qui aujourd'hui parlerait de Rome ? Il faut donc, dans l'intérêt même de la gloire des peuples, maintenir avec un zèle jaloux le respect des grands hommes. Mais si jamais les hommes supérieurs d'un pays se sont montrés profondément nationaux, ç'a été en Espagne au moyen âge : car là, bien que les peuples divers de la Péninsule aient, durant toute cette époque, rivalisé de dévouement et de courage, auraient-ils atteint le but magnifique, mais difficile, que la Providence avait assigné à leurs efforts, sans les hommes éminents qui leur ont servi de guides, et qui tous, l'un après l'autre, ont procuré l'agrandissement, la délivrance de la patrie ? Il est permis d'en douter. Et les Espagnols eux-mêmes l'ont si bien senti, que fréquemment, quand ils parlent de leurs rois les plus vantés, ils désignent chacun

d'eux par les services particuliers qu'il a rendus à la cause nationale, et lui font, des succès obtenus sous son règne, comme un titre d'honneur personnel. Ainsi, savez-vous de quelle manière ils désignent souvent Alphonse III? Alphonse qui peupla Burgos. Alphonse VI? Alphonse qui gagna Tolède. Ferdinand III? Ferdinand qui conquit Séville et Cordoue. Enfin à quoi tient, pensez-vous, le renom populaire de Ferdinand et d'Isabelle? A la découverte d'un nouveau monde? Nullement; à la conquête de Grenade! Et de tous ces hommes le plus grand, et de toutes ces gloires la plus belle et la plus pure, c'est le Cid; et voici pourquoi. D'abord, c'est que lui aussi il ajouta un royaume à l'Espagne chrétienne, et accomplit ainsi, lui simple chevalier, ce que j'appellerai une œuvre royale. Puis, — ce qui le distingue mieux encore, — c'est que par sa piété et sa vaillance, par sa loyauté et sa noblesse, par sa gravité et sa fierté, en un mot par toutes les qualités qui furent en lui, il a mérité que ses compatriotes l'aient choisi entre tous comme la personnification la plus haute du héros espagnol au moyen âge, ou, pour parler la langue de ces temps, comme le modèle des gentilshommes et le miroir des chevaliers.

Mais à quoi bon cette justification? Le héros en avait-il donc besoin? Non! Comme ces images

saintes [37] que l'on voit en Espagne au sommet des monts élevés, dans la région des nuages, entre la terre et le ciel, la grande et belle figure du Cid est placée si haut désormais dans l'opinion des peuples qu'aucune injure ne saurait arriver jusqu'à elle : jamais une main impie ne pourra effacer ni ternir la brillante auréole qui entoure son front ; et ce nom poétique demeurera toujours respecté, toujours vénéré, tant que les hommes croiront plus volontiers à la reconnaissance qui admire qu'à la haine qui outrage, tant qu'on n'aura pas oublié parmi nous le culte des choses sacrées auxquelles le héros dévoua sa vie, — la religion, la patrie et l'honneur.

§ VI.

De même que les romances sont la véritable histoire du moyen âge espagnol, elles en sont également la véritable poésie [38]. Le peuple espagnol, — le poète des romances, — a composé avec amour ces chants dont il était lui-même le sujet et le héros. Durant plusieurs siècles et dans chaque génération, les hommes les mieux doués se sont appliqués à l'envi à les orner et à les embellir. Celui-ci renfermait le récit de la romance dans un cadre

ingénieux et dramatique; celui-là en couvrait le dessin de vives et riches couleurs; cet autre lui donnait un mouvement lyrique; un autre l'animait d'un trait d'esprit ou de quelques paroles éloquentes; un autre l'ennoblissait par une réflexion morale; tous enfin la réchauffaient des feux qu'ils avaient en eux-mêmes; tous y mettaient la même ardeur, la même âme avec laquelle ils combattaient.

On a souvent comparé les romances à l'Iliade : nous qui les aimons, nous nous garderons pour elles d'une comparaison si dangereuse. Puis ni la manière dont le grand poème grec et les petits poèmes espagnols ont été composés, ni le sujet, ni le sentiment qui les a inspirés, ne s'accordent. — Pour l'Iliade, le poète c'est un seul homme au vaste génie, à l'esprit cultivé[39]; pour les romances, c'est tout un peuple, un peuple ignorant et grossier. L'Iliade célèbre dans un événement limité, la guerre de Troie, un seul épisode, la colère d'Achille. Les romances, ce sont les mille épisodes variés d'une guerre de huit siècles. Dans l'Iliade, ce qui domine c'est l'art, un art merveilleux. Le but principal, le but évident du poète ç'a été de plaire. Et certes la muse qu'il invoquait ne l'a point trahi. Quelle organisation pourrait demeurer insensible à cette beauté suprême, à cette grâce divine? Ainsi

lorsque Hélène se présente dans le sénat troyen, à sa vue les vieillards mêmes charmés, malgré les glaces de l'âge, s'écrient avec transport que c'est vraiment une déesse immortelle [10]. Quant aux romances, ce qui a inspiré leurs poètes, ce n'est point l'art, ils n'en connaissaient pas même le nom : après Dieu, après les Saints protecteurs de l'Espagne, c'est l'amour de la patrie et l'honneur. Leur but, à elles, n'a pas été de plaire, mais de passionner. Elles me rappellent ces vaillantes filles des Asturies qui, aux premiers temps de la lutte, voyant se ralentir l'activité des guerriers espagnols, vinrent gourmander leur lâche paresse, et, prenant la lance et l'épée, voulaient à leur place marcher aux combats.

Si ces petits poèmes espagnols peuvent, par quelque endroit, être comparés au grand et beau poème de la Grèce, c'est par les traits de nature dont ils sont remplis. De ce côté-là peut-être n'auraient-ils pas à redouter le parallèle : qu'on les lise sans prévention, et l'on jugera. Et de celui qui ne goûterait pas vivement les romances, je dirais qu'il n'est pas digne d'admirer l'Iliade, ou bien qu'il n'a pour cet ouvrage qu'une admiration commandée et factice.

Les romances ont encore un autre rapport avec les chants homériques ; je veux dire leur influence

sur les lettres nationales. Ce que les livres d'Homère avaient été pour le grand siècle de la Grèce, elles le furent, comme histoire et comme poésie, pour le *siècle d'or* de l'Espagne. Après la conquête de l'Italie, elles maintinrent dans les traditions originales le génie espagnol, un moment disposé à l'imitation de la littérature étrangère. Tous les écrivains, tous les poètes de cet âge semblent s'être pénétrés de leur caractère héroïque. Elles inspiraient Cervantes dans cet immortel badinage où l'on voit, à travers une ironie continuelle, le sentiment le plus vif et le plus délicat de la chevalerie. Elles inspiraient Lope de Vega, qui les admirait et les vantait sans cesse [11], et offrirent à ce rare et fécond esprit les précieux éléments d'un théâtre à la fois national et populaire. — Lope de Vega, je le remarque en passant, était issu de race asturienne; il sortait de ces nobles montagnes qui avaient donné à l'Espagne chrétienne ses premiers héros et ses premiers poètes.

La civilisation nouvelle qui depuis deux cents ans s'est développée en Espagne, d'autres soins, d'autres préoccupations, le temps enfin, qui fait oublier toute chose, ont peu à peu effacé les romances des souvenirs du peuple. Le voyageur qui maintenant traverse ce pays n'entend plus retentir

les voix qui jadis apprenaient aux échos fidèles à répéter les exploits des aïeux. Mais pour cela les vieilles traditions de patriotisme et d'honneur n'en sont pas moins vivantes dans les âmes ; et si jamais — ce qu'à Dieu ne plaise ! — de grandes et difficiles circonstances venaient de nouveau à se produire, la terre de Pélage et du Cid, n'en doutez pas, enfanterait encore des héros pour la défendre, et ces héros trouveraient des poètes pour les chanter.

NOTES

DU

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

[1] Quoique les ouvrages des Troubadours el des Trouvères aient péri en très-grande partie, on pourrait cependant former de leurs poésies une collection fort intéressante, et il est à désirer qu'un écrivain habile et instruit veuille bien se charger de ce travail. Si nos informations sont exactes, le vœu que nous émettons serait exaucé dans un temps assez prochain.

[2] Le mot espagnol *Romance* signifie proprement *roman*, en prenant ce dernier mot au sens qu'il avait dans notre vieille langue, c'est-à-dire, *Ouvrage composé en langue vulgaire.* Ces mots *el Romance de Roncesvalles* seraient la traduction parfaite du titre de notre ancien poème appelé *le Roman de Roncevaux.*

Le mot espagnol *Romance* a été introduit dans notre langue par les traducteurs du XVIIe siècle qui, sans se rendre un compte exact de la véritable signification de ce mot, se sont contentés de le franciser. Au XVIIe siècle, en France, la cour savait l'espagnol on ne peut mieux, surtout l'espagnol parlé ; le cardinal de Richelieu, dans la conversation, quand il ne trouvait pas l'expression française assez vive, assez énergique, employait volontiers le mot espagnol. Mais les malheureux traducteurs qui ne vivaient pas à la cour, et qui n'avaient à leur disposition aucun bon dictionnaire, savaient fort mal et l'espagnol parlé et l'espagnol écrit, et ils en étaient souvent réduits à tra-

duire au hasard les substantifs espagnols par des homonymes : ainsi ils traduisaient *gallardo* (brillant, élégant), par *gaillard; el vulgo* (le public), par *le vulgaire; invectiva* (attaque, satire), par *invective*, etc., etc.; et c'est ainsi qu'ils ont francisé le mot *Romance*, sans bien s'expliquer, je le répète, ce que ce mot voulait dire. Il suffit, pour s'en assurer, de lire dans la traduction des *Nouvelles de Cervantes*, par Rosset et d'Audiguier, publiée en 1640, la nouvelle intitulée la *Petite Égyptienne*. A chaque instant les malheureux écrivains paraissent hésiter sur la traduction de ce mot mystérieux. (Ainsi ils disent, p. 3, que la petite Egyptienne « apprit toute sorte de *Romancés*; » et ailleurs, p. 4 : qu'elle chanta en espagnol un *romancez;* et ailleurs, p. 7, ils lui font dire : « Je chanterai moi seule un des plus beaux *romans* du monde. »)

Maintenant, le mot *romance* étant admis dans notre langue, faut-il, comme les traducteurs français du XVIIe siècle, en faire un substantif du genre masculin? Nous ne le pensons pas.

D'abord le genre d'un mot dans nos langues ne dépend pas du caprice de ceux qui le créent ou qui les premiers l'emploient, — pas plus que le sexe d'un enfant ne saurait dépendre de la fantaisie du père ou du parrain : il dépend de la conformation de ce mot, de sa structure particulière, individuelle, si je puis ainsi parler. Or, en espagnol le mot *romance* est nécessairement du genre masculin, comme tous les mots qui ont une désinence semblable, comme *lance*, *trance*, *alcance*, etc., etc.; et en français il doit être nécessairement féminin, comme le sont, sans exceptions, tous les mots terminés en *ance*, comme *abondance*, *nuance*, *vacance*, *prestance*, *jactance*, etc., etc. Dira-t-on que ce mot étant un substantif espagnol francisé, il doit conserver chez nous le genre qu'il a dans la langue à laquelle nous l'avons emprunté? Cette objection ne nous paraîtrait pas sérieuse. N'avons-nous pas emprunté à la langue latine une foule de mots auxquels nous avons donné un autre genre, — comme *dolor*, *splendor*, *odor*, *color*, etc., etc., substantifs mas-

culins, dont nous avons fait *douleur*, *splendeur*, *odeur*, *couleur*, substantifs féminins?

En second lieu Corneille et M. de Châteaubriand, à qui on ne refusera pas un sentiment plus délicat de notre langue, que ne pouvaient l'avoir Rosset et d'Audiguier, ont donné au mot français *romance*, le genre féminin.

Enfin l'usage, — qui est ici arbitre suprême, — dit toujours au féminin une belle romance, une romance espagnole.

Ainsi les écrivains français actuels qui, suivant l'exemple des traducteurs du XVIIe siècle, affectent de mettre le mot romance au masculin, méconnaissent tout à la fois le génie de notre langue, l'autorité des grands écrivains, et l'usage.

[3] Ainsi la belle Romance du seigneur de Hita, dont nous avons donné la traduction (voyez t. I, p. 206), a été imitée dans une Romance composée sur la défaite du roi don Sébastien, laquelle commence par ces vers *Discurriendo en la batalla*, et qui se trouve dans le *Romancero general* Espagnol.

[4] Voyez sur le *Poème du Cid*, t. II, p. 52, note 4.

[5] En disant qu'on a dédoublé le grand vers primitif, nous voulons dire aussi que le vers de la Romance a été précisé, réduit à un nombre de syllabes fixes, tandis que le grand vers n'avait pas un nombre de syllables déterminé. Autrement ce ne serait plus qu'une modification toute matérielle, et en quelque sorte typographique.

Contrairement à notre opinion plusieurs critiques éminents, soit espagnols, soit étrangers, sont d'avis que le vers de Romance, le vers octosyllabique est la forme primitive de la poésie espagnole. (Voyez le *Romancero de Duran*. Madrid, 1832. *Discurso preliminar*. Voyez aussi la savante thèse soutenue à Berlin, sur ce sujet, par M. A. Huber, docteur et professeur en philosophie : *De primitiva cantilenarum popularium epicarum* (*vulgo romances*), *apud Hispanos forma*. — Berolini, typis academicis, 1844.)

Ces critiques n'ont appuyé leur opinion d'aucune raison qui

nous puisse satisfaire. Selon toutes les probabilités les Espagnols ont dû chercher d'abord à imiter, tant bien que mal, le grand vers des latins; et ce qu'il y a de certain, c'est que le plus ancien poème de l'Espagne est un poème en grands vers.

[6] Nous sommes convaincu que le mot *roman* devait se trouver au début du *Poème du Cid*, dont il nous manque malheureusement les premiers vers (et peut-être même les quinze ou vingt premiers chants). Le mot *roman* se trouve pour la première fois dans un poème de Berceo, *la Vie de saint Dominique* (la Vida de santo Domingo) qui est du commencement du XIIIe siècle :

« Quiero fer una prosa en *roman* paladino. »

C'est-à-dire : « Je veux faire un récit dans la langue romane que tout le monde entend. »

[7] Nous avons vu le mot *cantar* employé pour la première fois à la fin de la première partie du *Poème du Cid*. Au vers 2286, le poète s'exprime ainsi :

« Las coplas deste *cantar* aquis' van acabando. »

C'est-à-dire: « Ici se terminent les couplets de ce chant (ou de cette chanson). »

Ce mot se retrouve fréquemment employé au même sens dans la troisième et la quatrième partie de la *Chronique générale d'Espagne*, composée au XIIIe siècle, par ordre du roi Alphonse-le-Sage. — Même une fois le narrateur dit *cantares de gesta*, ce qui revient littéralement à notre dénomination *chansons de geste*.

[8] Le mot *Romance* se trouve employé pour la première fois dans un poème de Berceo, les *Louanges de Notre Dame* (Loores de Nostra Señora, cob. 232), qui est, comme l'autre ouvrage cité plus haut, du commencement du XIIIe siècle :

Aun merced te pido por el tu trobador
Que este *Romance* fizó, etc.

C'est-à-dire : « Je te demande également grâce pour ton troubadour qui a fait cette *romance*, » etc.

Le mot *Romance* se trouve aussi dans un poème de l'archiprêtre de Hita, du XIVe siècle :

Era de mil é trescientas é ochenta é un años
Fue compuesto el *Romance*, etc.

C'est-à-dire : « En l'année 1381 de notre ère fut composée *la Romance*, » etc., etc.

On voit qu'ici ce mot *Romance*, comme le mot *roman*, signifie purement et simplement un récit en langue vulgaire.

Une dernière observation :

Au XVe siècle, et peut-être déjà au XIVe, les mots *Cantar* et *Romance* s'employaient indifféremment l'un pour l'autre.

Dans sa fameuse lettre au connétable de Portugal sur les commencements de la poésie espagnole, le marquis de Santillane s'exprime ainsi : « Ceux-là sont au dernier rang des poètes qui, sans aucun ordre, sans observer ni règle ni accent, composent ces romances et chansons qui plaisent tant aux gens de la basse classe et de condition servile. »

Nous citons le texte afin de mettre le lecteur mieux à même de juger : « Infimos son aquellos que sin ningunt orden, regla ni acento, facen estos romances è cantares de que la gente baja è de servil condicion se alegra. »

N'est-il pas évident que dans cette phrase les mots *Romances* et *Cantares* sont employés comme synonymes, et non pas comme désignant des compositions poétiques de différents genres ?

Si quelques-uns de nos lecteurs pouvaient conserver le moindre doute à cet égard, nous ajouterions que dans plusieurs romances fort anciennes nous avons vu le mot *cantar* avec la signification de *romance*. Il se trouve employé deux fois en ce sens dans la Romance du comte Arnaldos (Voyez t. II de notre Romancero, aux *Romances diverses*.)

Le poète parle d'une galère et il dit :

« Le marinier qui la gouverne
» Vient disant une chanson. »
El marinero que la manda
Diziendo viene un *cantar*.

Et quand le marinier a fini de chanter, le comte Arnaldos lui dit :

« Pour Dieu, je te prie, marinier,
» Apprends-moi maintenant cette chanson. »

Por Dios, te ruego, marinero,
Digasme ora esse *cantar*.

Or la *chanson* (cantar) du marinier, c'est précisément une Romance.

[9] Nous avions aussi en France les Jongleurs, ou, comme on disait dans une langue plus ancienne, les Jougleurs, mot qui se rapproche encore plus de l'espagnol *juglar*.

[10] La *Chronique générale d'Espagne* parle des Jongleurs. Après avoir rappelé les exploits imaginaires attribués à Bernard de Carpio, le narrateur s'exprime ainsi : « Et les Jongleurs disent dans leurs chansons, etc. etc., (Y dicen los Juglares en sus cantares, etc. etc.) »

Il est également question des Jongleurs dans les *Siete Partidas*.

[11] Les *Partidas* nous apprennent seulement que les Jongleurs qui chantaient par les villes dans un but de lucre (por precio) étaient notés d'infamie, mais qu'il y avait une exception en faveur de ceux qui chantaient pour leur plaisir ou pour amuser les rois et les seigneurs —Voyez part. 7. Tit. 6, l. 4. C'est nous qui avons de nous-même supposé que les Jongleurs étaient divisés en deux classes. La même distinction existait pour les rapsodes de la Grèce.

[12] Nos lecteurs connaissent ces vers célèbres de Silius Italicus :

. . . . . Misit dives Gallæcia pubem
Barbara nunc patriis ululantem carmina linguis, etc.

(La riche Galice envoya sa jeunesse, laquelle tantôt *hurlait* ou *gémissait* des hymnes barbares dans l'idiome du pays, etc. etc.)

En caractérisant d'une manière si heureuse par le mot *ululantem* le chant des jeunes Galiciens qui servaient dans les armées romaines de la république, il semble que Silius Italicus ait eu en vue la mélopée plaintive des Romances Silius Italicus, il ne faut pas l'oublier, était né en Espagne.

[13] El conde Lucanor, compuesto por el excelentissimo principe don Juan Manuel. Sevilla, 1575.

[14] Par exemple, en regard du mot *Infançon*, Argote de Molina met cette interprétation *Escudero hijo dalgo* (écuyer gentilhomme); au mot *Mandadero* il met *Embaxador* (ambassadeur); au mot *Mesnada* il met *Compañia* (compagnie); au mot *Rico home* il met *Dignidad, como dezimos oy Duque, o grande del Consejo* (Dignité, comme qui dirait aujourd'hui duc ou grand du conseil).

[15] Nous avons eu nous-même l'occasion de donner la définition de ces mots d'après les *Partidas*. Voyez pour le mot *rico home*, tom. I, p. 57, note 23; pour le mot *mesnada*, ibid., p. 59, note 50; pour le mot *mandadero*, ibid., p. 64, note 1; et pour le mot *infançon*, tom. II, p. 55. note 19.

[16] L'analogie qui existe entre le vocabulaire de Froissart et celui du Romancero va si loin que bien souvent, dans nos études, en lisant les récits de notre admirable chroniqueur, il nous semblait lire encore les Romances; et réciproquement. La seule différence est dans la désinence des mots.

Pour que le lecteur comprenne mieux notre pensée, nous ajoutons ici, au courant de la plume, un certain nombre de mots du vocabulaire des Romances avec la traduction empruntée au vocabulaire de Froissart :

Espia (espion), espie.
Remembranza (souvenir), remembrance.
Merced (grâce), merci.
Temprano (de bonne heure), temprement.
Ordenar (ranger), ordonner.
Arreo (parure), arroy.
Recogido (accueilli), recueilli.
En salvo (en sûreté), à sauveté.
Cabalgada (expédition d'hommes d'armes à cheval), chevauchée.
Arder (brûler), ardoir.

Fiança (confiance), fiance.
Empresa (entreprise), emprise.
Campana (cloche), campane.
Bofeton (soufflet), buffe.
Ferir (frapper), férir.
Lieto (joyeux), lie.
Comprar (acheter), comparer.
Partirse (partir), se partir.
Combatirse (se battre), se combattre.
Vegilla (garde), vegille.
Señorear (gouverner, dominer), seigneurir.
Retraer se (se retirer), se retraire.
Enalçar (vanter), exaulser.
Cobierto (en secret, en cachette), couvertement.
Asegurado (assuré, mis hors de péril), asséguré.
Sacar (tirer son épée), sacher.
Ensillar (seller un cheval), enseller.
Maltalento (mauvais vouloir), maltalent, etc. etc.

Il nous serait facile d'écrire ainsi plusieurs pages; mais nos lecteurs ne sont-ils pas maintenant convaincus de l'analogie merveilleuse des deux vocabulaires?

[17] Ces deux comédies fort curieuses, sont *Les fameuses Asturiennes* (Las famosas Asturianas) et *On vous a tué votre cheval* (El caballo vos han muerto).

Du reste quand nous disons que ces comédies sont écrites dans le style des plus anciens monuments de la langue espagnole, c'est pour parler comme les autres critiques. Le style de ces comédies n'est pas celui du *Poème du Cid*, ni même celui des compositions de Gonçale de Berceo, qui écrivait au XIIIe siècle. C'est le style du XIVe siècle — ou des Romances.

[18] Dans la dernière édition du dictionnaire de Boiste, un écrivain du plus rare talent, mais qui parlait quelquefois de choses qu'il ne savait pas suffisamment, M. Charles Nodier a donné, au mot *assonnant*, cette définition singulière: « *Rimes*

propres à la poésie espagnole, et qui ne se ressemblent que par la dernière voyelle. » Comme M. Nodier avait infiniment d'esprit et de pénétration, il aurait pu seul comprendre cette définition.

Au reste mieux que toutes les définitions, — sans excepter la nôtre même, — des exemples feront comprendre ce qu'est au juste l'assonance. Donnons en donc un ou deux.

Voici le début des Romances du roi Rodrigue :

Don Rodrigo, rey de España,
Por la su corona honr*ar*
Un torneo en Toledo
Ha mandado preg*onar*.

Voici l'autre exemple, tiré du Romancero du Cid. C'est le premier quatrain de la première Romance.

Cuidava Diego Laynez
De la mengua de su *casa*
Fidalga, rica, y antigua
Antes de Iñigo y Ab*arca*.

On voit par ces exemples que dans la rime assonante il n'est tenu nul compte des consonnes, et que l'euphonie repose tout entière sur l'accord des deux dernières voyelles de chaque second vers.

[19] Il n'est pas possible de déterminer d'une manière précise la date de la création de l'assonante; mais on pourrait approximativement l'indiquer, ce nous semble. Il faut voir dans l'histoire de la versification espagnole quel est le moment où elle se place le mieux. Nous allons tracer cette histoire en partant des temps plus modernes.

Voici des vers du xve siècle, adressés par le connétable Alvar de Luna à l'infant don Henri, par l'ordre de qui on avait abattu une statue de cuivre doré que le connétable avait fait ériger sur son tombeau :

Si flota vos combatió,
En verdad, señor infante,
Mi vulto no vos prendió
Quando fuistes mareante,

Para que hiciesedes nada
A una semblante figura,
Que estaba en mi sepoltura
Para mi fin ordenada.

(Voyez *les Trois cents* (las Trescientas) de Juan de Mena, commentés par Fernan Nuñez, au commentaire du couplet 265.)

Comme on voit, dans ces vers, la rime est parfaite, et elle se trouve dans les vers impairs aussi bien que dans les autres.

Voici maintenant des vers dont on ignore l'auteur, mais que tous les critiques espagnols reconnaissent appartenir au XIVe siècle :

El rey moro de Granada
Mas quisiera la su fin,
La su seña muy preciada
Entrególa á don Ozmin.

(Sanchez, *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*. T. I, p. 172.)

Même remarque pour ces vers que pour les précédents.

Voici maintenant des vers du XIIIe siècle. Ces vers sont le début des *Plaintes* (Querellas) du roi Alphonse-le-Sage, composées vers 1282 :

A ti Diego Perez Sarmiento leal,
Cormano e amigo, e firme vassallo,
Lo que à mios homes de cuita les callo
Entiendo dezir, plañendo mi mal.
A ti que quitaste la tierra e cabdal
Por las mias faciendas en Roma e aliende,
Mi péndola vuela, escúchala dende,
Cà grita doliente con fabla mortal.

On voit encore qu'ici la rime est parfaite et qu'elle se trouve dans tous les vers.

Les autres poèmes du roi Alphonse. le *Livre de la vie et exploits d'Alexandre-le-Grand* (Libro de la vida y hechos de Alexandro Magno) et les *Cantiques de sainte Marie* (las Cantigas de santa Maria) ont la même perfection de rime. — (Nicolas Antonio, *Bibliotheca vetus*, t. II, p. 79 et suiv.)

Voici d'autres vers du commencement du XIIIe siècle. C'est le début d'un poème sur la vie de saint Dominique, de G. de Berceo :

En el nomne del padre que fizo toda cosa,
E de don Jesus Christo, fijo de la Gloriosa,
E del Spiritu Sancto, que igual dellos posa,
De un confessor sancto quiero fer una prosa.

(Sanchez, *Coleccion de poesias castellanas*, t. II.)

Comme vous voyez, ces vers sont, ainsi que les précédents, en consonnantes parfaites. Seulement, au lieu des rimes variées qui se trouvent dans les autres citations, vous remarquerez l'emploi du monorime, qui annonce un art beaucoup moins avancé.

Tous ces vers-là sont dans notre opinion postérieurs à la création de l'assonante.

Enfin voici des vers extraits du *Poème du Cid*, lequel est, selon la plupart des critiques, de la seconde moitié du XIIe siècle, et, selon nous, des premières années de ce même XIIe siècle; mais toujours reconnu par tous comme le plus ancien monument de la poésie espagnole. Je cite les vers qui commencent le second chant :

En Valencia seye mio Cid con todos sus vasallos :
Con él amos sus yernos los infantes de Carrion.
Yacies en un escaño, durmie el Campeador.
Mala sobrevienta, sabed, que les cuntió, etc.

(Sanchez, *Coleccion de poesias castellanas*, t. I, p. 316.

Vous remarquerez que ces vers, appelés *monorimes* par tous les critiques, ne riment point. Ils n'ont pas même la véritable assonance. On n'y saurait trouver qu'une assonance imparfaite où l'euphonie résulte de l'emploi de la même voyelle dans la dernière syllabe seulement de chacun de ces vers.

En conséquence nous serions disposé, et jusqu'à un certain point autorisé à placer la création de l'assonante des Romances, entre l'époque, quelle qu'elle soit, de la composition du *Poème du Cid*, et l'époque où florissait G. de Berceo (vers

1220) ; c'est-à-dire entre l'époque de l'assonante imparfaite, et l'époque où nous voyons établi le monorime parfait.

20 Nous allons citer, comme preuve de notre assertion, la première Romance des infants de Lara.

A Calatrava la vieja
La combaten Castellanos ;
Por cima de Guadiana
Derribaron tres pedazos.

Por los dos salen los Moros,
Por el uno entran Cristianos.

Allá dentro de la plaza
Fueron á armar un tablado,
Que aquel que lo derribara
Ganará de oro un escaño.

Ese Rodrigo de Lara,
Que es quien lo avia ganado,
De Garci Hernandez sobrino,
Y de doña Sancha hermano ;

Al Conde Garci Hernandez
Se lo lleva presentado,
Que le trate casamiento
Con aquesa doña Lambra.

Ya se trata casamiento,
Hecho fué en hora menguada,
Condoña Lambra de Burueva
Y don Rodrigo de Lara.

Las bodas fueron en Burgos,
Las tornabodas en Salas ;
En bodas y tornabodas
Pasaron siete semanas.

Tantas vienen de las gentes,
Que no caben por las plazas,
Y aun faltaban por venir
Los siete Infantes de Lara.

Helos, helos por dó vienen
Con toda la su compaña ;
Saliólos á recibir
La su madre doña Sancha.

« Bien vengades, los mis hijos,
Buena sea vuestra llegada,
Allá yredes á posar
A esa cal de Cantarranas. »

« Hallareys las mesas puestas,
Viandas aparejadas :
Desque ayays comido, hijos,
Non salgades á las plazas : »

« Por que las gentes son muchas,
Travanse muchas barajas. »
Des que todos han comido
Van á bohordar á la plaza.

No salen los siete Infantes,
Que su madre se lo manda,
Mas desque uvieron comido
Sientanse á jugar las tablas.

Tiran unos, tiran otros,
Ninguno bien bohordaba :

Alli salió un caballero
De los de Córdoba la llana ;
Bohordó hàzia el tablado,
Y una vara bien tirara.

Alli hablara la novia,
De esta manera hablara :

« Amad, Señoras, amad
Cada una en su lugar,

« Que mas vale un cavallero
De los de Córdoba la llana.
Que no veynte ni treynta
De los de casa de Lara. »

Doña Sancha lo avia oydo,
Desta manera hablara :

« No digays eso, Señora,
No digades tal palabra,
Por que oy os desposaron
Con don Rodrigo de Lara. »

— « Vos, doña Sancha, callad,
No debeys ser escuchada,

Que siete hijos paristes
Como puerca encenagada. »

Oydo lo avia el ayo
Que á los Infantes criaba ;
De alli se avia salido,
Triste se fué á su posada.

Halló que estaban jugando
Los Infantes á las tablas,
Sino era el menor dellos ;
Gonzalo Gonzalez se llama.

Recostado lo halló
De pecho en una varanda.
« Como venis triste ayo!
Dezí ¡ quien os enojara ! »

Tanto lo rogó Gonzalo,
Que el ayo se lo contaba :
« Mas mucho os ruego, mi hijo,
Que no salgays á la plaza. »

N lo quise hacer Gonzalo,
Mas antes tomó una lanza :
Cavallero en un cavallo
Vase derecho á la plaza.

Vido estar alli un tablado
Que nadie lo derribara ;
Enderezóse en la silla,
Con él en el suelo dava.

Desque lo uvo derribado,
Desta manera hablara :

« Amade, putas, amad
Cada una en su lugar,
Que mas vale un cavallero
De los de casa de Lara,
Qu cuarenta ni cincuenta
De los de Córdova la llana. »

Doña Lambra que esto oyera
Bajóse muy enojada :
Sin aguardar en los suyos,
Fuese para su posada.

Halló en ella á don Rodrigo,
Desta manera le habla :

« Yo me estaba en Barbadillo,
En esa mi heredad :
Mal me quieren en Castilla
Los que me avian de guardar.

« Los hijos de doña Sancha
Mal amenazado me han
Que me cortarian las haldas
Por vergonzoso lugar ;

« Y cebarian sus halcones
Dentro de mi palomar,
Y me forzarían mis damas
Casadas y por casar.

« Mataronme un cocinero
Só faldas del mi brial ;
Si desto no me vengays,
Yo Mora me yré á tornar. »

Allí habló don Rodrigo ;
Bien oyreys lo que dirá :
« Calledes, la mi Señora,
Vos no digades lo tal :
De los Infantes de Lara
Yo os pienso á vos de vengar.

« Telilla les tengo ordida,
Bien se la cuydo tramar,
Que nacidos y por nacer
Dello tengan que contar. »

Dans cette petite composition, ainsi que peut le remarquer le lecteur le plus étranger à la langue espagnole, le poète semble d'abord avoir adopté pour assonance les deux voyelles, *a*, *o*; puis il passe à une autre assonance formée par le redoublement de la voyelle *a*; puis, comme si ce n'était pas encore assez, il se contente de conserver l'*a* final, et met à l'avant dernière syllabe la première voyelle venue. Cette petite pièce de vers trahit véritablement l'enfance de l'art.

Nous pourrions citer d'autres exemples de licences poétiques

non moins remarquables; mais nous craindrions de donner trop d'étendue à cette note.

[21] Nous avons traduit cette Romance. Voyez t. II, aux *Romances diverses.*

[22] Le mot *Hado* (Destin, Fatalité) n'est autre chose que le mot latin *Fatum*, avec la substitution de l'*H* à l'*F*, comme dans une foule d'autres mots espagnols dérivés du latin; comme dans *Hacer* (de Facere), *Herir* (de Ferire), *Hierro* (de Ferrum), *Hijo* (de Filius), etc., etc.

[23] Voyez t. I, p. 113, note 18.

[24] Voyez les *Voyages de Chardin*, t. X, chap. x, de l'édition de 1830.

[25] Toutes les Romances moresques attestent la liberté dont jouissaient les femmes musulmanes de la Péninsule; et ces romances sont l'ouvrage de poètes andaloux qui connaissaient parfaitement les mœurs des Arabes du royaume de Grenade.

[26] Dans son excellent livre intitulé *Études sur l'Espagne*, M. Louis Viardot s'exprime ainsi :

« La poésie espagnole et la poésie provençale naquirent simultanément d'une même origine, l'imitation de la poésie arabe. Cette origine, que tous les événements historiques tendent à démontrer, est suffisamment justifiée par l'examen de ces littératures, à la fois primitives et d'emprunt; par la nature, le sujet et la forme des *Romances* espagnols (sic) et des *trobas* provençales, qui sont évidemment de la même famille que les *divans* arabes; enfin, par la structure des vers, et surtout par l'emploi de *la rime, dont les Arabes ont donné l'exemple à tous les peuples modernes.* » Voyez *Etudes sur l'Espagne,* p. 117.

[27] Muratori (*Antiquités du moyen âge*, quarantième dissertation), cite ces vers d'un antiphonaire du VIIe siècle :

Vere regalis aula
Variis gemmis ornata,
Gregis que Christi caula,
Patre summo servata.
Virgo valde fecunda
Hæc et mater intacta.

Læta ac tremebunda,
Verbo Dei subacta.

Voyez aussi Pasquier, *Recherches de la France*, liv. 7, ch. III.

[28] La remarque appartient à M. Bory de Saint-Vincent, et se trouve consignée dans la *Revue des Deux-Mondes*, t IV, p. 141.

[29] Cet esprit nous a surtout frappé dans l'*Histoire d'Espagne* de M. Ch. Romey; ouvrage d'ailleurs fort remarquable par l'érudition, les vues et le talent de son auteur.

[30] C'est Tite-Live qui l'a dit. Je cite le texte : « Itaque ergo *prima* Romanis inita provinciarum, quæ quidem continentis sint, *postrema omnium*, nostrâ demum ætate, ductu auspicioque Augusti Cæsaris, perdomita est. » Tit. Livii lib. 28, c. 12.

[31] C'est encore Tite-Live qui en parlant de Sagonte vante la *sainteté* de sa discipline et l'héroïsme de sa foi sociale. Citons encore le texte : « In tantas brevi creverant opes, seu multitudinis incremento, seu sanctitate disciplinæ, quâ fidem socialem, usque ad perniciem suam coluerunt. » Lib. 21, c. 7.

[32] On connaît la pièce de vers adressée par Abdérame au palmier de Syrie qui croissait dans le jardin du généralife de Cordoue, un jour que, du haut de la tour de son alcazar, il contemplait cet arbre qui lui rappelait tant de souvenirs. Voici cette petite pièce, que nous avons traduite d'après la traduction espagnole de Conde :

Toi aussi, noble palmier,
Tu es étranger sur cette terre.
Les doux zéphyrs des Algarves
Te balancent et te caressent;
Tes racines plongent dans le sol fécond,
Ta cime s'élève jusqu'au ciel;
Et pourtant tu verserais des larmes amères
Si comme moi tu pouvais sentir.
Mais toi tu n'éprouves pas ainsi que moi
Les coups de la fortune contraire;
Toi tu n'es pas constamment noyé
Dans des pluies de peine et de douleur.
J'ai arrosé de mes larmes
Les palmiers que baigne l'Euphrate;

Mais et les palmiers et le fleuve
Ont oublié mes peines,
Depuis que le destin jaloux
Et les cruels Abbassides
M'ont forcé de quitter
Tous les objets chers à mon cœur.
A toi de ma patrie bien-aimée
Il ne reste aucun souvenir;
Mais moi, hélas! infortuné,
Je me la rappelle et je pleure!

(CONDE, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, *ch.* 9.)

A cette composition, d'ailleurs si belle et d'une mélancolie si ravissante, mais qui montre bien, ainsi que nous l'avons dit, que les Arabes se regardaient comme exilés en Espagne, nous pourrions opposer des milliers de vers où s'exalte le patriotisme des Espagnols. Nous rappellerons seulement ces vers du Romancero du roi Rodrigue :

España, España, ay de tí!
En el mundo tan nombrada,
La mejor de las partidas,
La mejor y mas ufana,
Donde nace el fino oro
Y la plata no faltada,
Dotada de hermosura,
Y en proezas estremada, etc.

« Ah! Espagne! pauvre Espagne! si renommée dans le monde; la meilleure des contrées, — la meilleure et la plus aimable; où naissent le fin or et l'argent en abondance; si parfaite en beauté, en exploits si fertile, » etc , etc., etc.

On peut voir encore, à la fin de la deuxième partie de la *Chronique générale d'Espagne*, après le récit de l'invasion des Arabes, le morceau intitulé : *Lamentation de l'Espagne* (Llanto de España).

[55] L'opinion que nous émettons ici sous la forme du doute, Tite-Live l'a exprimée avant nous d'une manière affirmative. « L'Espagne, dit-il, est le pays du monde le plus favorable pour

soutenir une longue guerre, soit à cause du génie particulier de ce peuple, soit par la nature des localités. » Voici le texte : « Hispania, non quàm Italia modò, sed quam ulla pars terrarum, bello reparando aptior erat, locorum hominumque ingeniis. » V. lib. 28, c. 12.

[34] M. de Châteaubriand a dit avant nous dans ce style pittoresque qui lui est familier : « *Sans la vaillance de Charles Martel nous porterions aujourd'hui le turban.* » — Essai sur les révolutions, ch. 55. — Note de l'édition nouvelle.

Si le lecteur veut bien y réfléchir, il remarquera qu'en réalité notre opinion revient absolument à celle qui a été énoncée par l'illustre écrivain; et nous invoquerions au besoin cette autorité auprès des personnes dont le patriotisme ombrageux pourrait s'effaroucher de l'expression de notre pensée.

[35] Il faut ajouter, cependant, que M. de Châteaubriand a parlé de la nation espagnole de manière à la dédommager amplement de toutes les injustices. Dans l'immortel récit intitulé *Le dernier Abencerage*, le grand écrivain s'exprime ainsi :

« On ne remarque chez cette nation aucun de ces airs serviles, aucun de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection des pensées et la dégradation de l'âme. La langue du grand seigneur et du paysan est la même, le salut le même, les compliments, les habitudes, les usages sont les mêmes. Autant la confiance et la générosité de ce peuple envers les étrangers sont sans bornes, autant sa vengeance est terrible quand on le trahit. D'un courage héroïque, d'une patience à toute épreuve, incapable de céder à la mauvaise fortune, il faut qu'il la dompte ou qu'il en soit écrasé. Il a peu de ce qu'on appelle esprit, mais les passions exaltées lui tiennent lieu de cette lumière qui vient de la finesse et de l'abondance des idées. Un Espagnol qui passe le jour sans parler, qui n'a rien vu, qui ne se soucie de rien voir, qui n'a rien lu, rien étudié, rien comparé, trouvera dans la grandeur de ses résolutions les ressources nécessaires au moment de l'adversité. »

Quel magnifique éloge! Si jamais le peuple espagnol venait

à perdre ses titres, cette page admirable suffirait à sa gloire.

[36] Voyez *Histoire d'Espagne*, par M. Charles Romey, t. 5, ch. 27, et l'*Histoire d'Espagne* de M. Rosseuw Saint-Hilaire, t. 4, p. 205 et suiv.

[37] Nous parlons au point de vue des traditions populaires. D'après ces traditions le Cid est un mortel favorisé de Dieu : durant sa vie les saints du ciel le visitent, et après sa mort, lui-même saint et béni, il opère des miracles.

[38] Nous voulons dire, la poésie nationale. Encore faut-il faire une exception en faveur du *Poème du Cid*, d'où l'on a tiré selon nous les Romances qui célèbrent le héros.

[39] Nous avons adopté l'opinion développée avec autant de talent que d'érudition dans un excellent article sur Homère donné par M. Guigniaut, membre de l'Institut, au recueil intitulé l'*Encyclopédie des gens du monde*.

[40] Voyez l'Iliade, liv. 3, v. 158.

[41] Dans une de ses préfaces, Lope de Vega s'exprime ainsi :

« Quelques-uns regardent les Romances comme l'*A B C* des poètes Tel n'est pas mon sentiment. Au contraire je les crois susceptibles non-seulement d'exprimer et de rendre une idée ingénieuse avec autant de facilité que de grâce, mais encore de suivre l'action sérieuse d'un poème nombreux ; et je suis si bon Espagnol que, voyant dans les Romances notre poésie nationale, il me serait impossible de ne pas croire qu'elles méritent toute sorte d'estime. » etc., etc. — Citons le texte : « Algunos quieren que sean los Romances la cartilla de los poetas. Pero yo no lo siento así; antes bien los hallo capaces, no solo de esprimir y declarar cualquier concepto con fácil dulzura, pero de seguir toda grave accion de numeroso poema; y soy tan de veras Español que por ser en nuestro idioma natural este género, no me puedo persuadir que no sea digno de toda estimacion. »

AVIS AU LECTEUR

SUR

LA PRÉSENTE TRADUCTION.

Après avoir dans le Discours préliminaire exposé notre opinion sur les romances, il nous reste à rendre compte de la manière dont nous avons conçu le travail que nous offrons au public. Nous le ferons avec la simplicité qui nous convient. Mais auparavant nous avons à dire quelques mots des traductions qui ont précédé la nôtre.

C'est le Romancero particulier du Cid qui a le premier attiré l'attention des traducteurs; et, naturellement, c'est en France, — dans la patrie de Corneille, — qu'il a été d'abord traduit. Cette traduction, ou pour me servir d'une expression

plus exacte, cette imitation parut vers la fin du siècle dernier dans quelques volumes de la *Bibliothèque des romans*[1]. Elle est spirituelle, vive, élégante, et révèle une plume habile. Malheureusement l'écrivain anonyme de la *Bibliothèque des romans* ne possédait pas à un degré suffisant la connaissance et le sentiment du moyen âge espagnol, et d'un bout à l'autre de son œuvre il a singulièrement travesti les romances[2]. Puis, de ce non content, aux romances ainsi imitées, il en a ajouté plusieurs de son invention personnelle, dont la fausseté doit révolter — ou divertir — tous ceux qui connaissent un peu les idées et les mœurs de l'Espagne à son moyen âge[3].

En insérant son travail dans la collection de la *Bibliothèque des romans*, le spirituel écrivain annonçait bien qu'il ne regardait pas les chants populaires de l'Espagne comme autant de petits monuments historiques; mais il n'est plus permis aujourd'hui de prendre de pareilles libertés à l'égard même des ouvrages de pure imagination.

A la suite de l'imitation française, d'autres imitations du Romancero du Cid ont été publiées en Allemagne, en Italie, en Angleterre. La première en date et la plus célèbre est celle du fameux Herder. M. de Sismondi l'a beaucoup vantée. Parlant des romances du Cid, dans son bel ouvrage *De la*

littérature du midi de l'Europe, l'illustre critique s'exprime en ces termes : « Un poète philosophe allemand, Herder, les a recueillies il y a peu d'années ; et il les a traduites en vers de même mesure, avec cette *exactitude scrupuleuse* que les Allemands apportent dans leurs traductions, etc. » Nous n'avons pas le droit, et nous ne saurions avoir la prétention de discuter le mérite littéraire de l'œuvre de Herder ; mais l'*exactitude scrupuleuse* que M. de Sismondi lui attribue est au moins fort contestable. Herder a donné plusieurs romances, telles que les romances 3, 11, 12, 13 et 14 de son recueil, dont les originaux espagnols n'existent pas. Ces romances, — le dirons-nous ? — sont tout simplement imitées de l'imitation de la *Bibliothèque des romans*, d'après laquelle Herder, nous en avons la certitude, a fait son travail [4].

Ces observations, qui ont pour unique but de rétablir la vérité sur un point d'histoire littéraire, ne sauraient porter atteinte à la gloire de Herder : la gloire d'un écrivain ne dépend pas d'une traduction plus ou moins exacte. Elles ne peuvent pas davantage intéresser la haute renommée de M. de Sismondi ; et tout au plus montreraient-elles que ce critique éminent, peu versé, lui-même le déclare, dans la connaissance de la langue et de

la littérature espagnoles, aurait trop aisément accordé sa confiance aux éloges excessifs que les critiques allemands ont donnés à l'œuvre d'un compatriote justement admiré.

Après Herder, lord Holland et M. Lockart en Angleterre, M. Monti en Italie, ont aussi consacré leur talent à la traduction des romances du Cid[5]. Comme intelligence du texte, et, autant que nous pouvons en juger, au point de vue littéraire et poétique, ces ouvrages nous ont paru fort remarquables; mais on y chercherait vainement les explications, les notes, sans lesquelles les chants populaires de l'Espagne n'auront jamais tout leur intérêt, toute leur valeur.

Pour revenir aux divers travaux publiés en France sur les romances du Cid, il en a paru, depuis le commencement de ce siècle trois ou quatre imitations, soit en vers, soit en prose, dont nous demandons la permission de ne pas parler[6]. Nous ne pourrions en vérité en dire aucun bien, et nous aimons mieux terminer cette rapide revue des travaux de nos devanciers par des éloges.

Sous ce titre, *Romances historiques*, un écrivain distingué, M. Abel Hugo, a publié, il y a déjà quelques années (en 1822), un choix de romances digne d'une haute estime. C'est, à notre avis, le premier travail sérieux qui ait été accompli sur les

romances. Le point de vue historique où s'est placé l'auteur est aussi le nôtre, et ce motif ne doit pas nous empêcher de l'approuver. Quant à la traduction, bien que nous ne soyons pas d'accord avec l'habile écrivain sur l'interprétation d'un certain nombre de passages, elle est en général fort bien exécutée. Le seul reproche que nous adresserons au recueil de M. A. Hugo, c'est d'être beaucoup trop restreint, puisqu'il ne contient guère au delà de soixante-dix romances.

Nous arrivons maintenant à notre travail, et nous diviserons ainsi les explications que nous avons à donner à cet égard : 1° La composition du recueil ; 2° la traduction ; 3° les notes et éclaircissements qui l'accompagnent.

Notre recueil contient les romances les plus intéressantes composées sur l'histoire d'Espagne, avec un choix de romances chevaleresques et de romances moresques. — Ces romances ont été traduites d'après les recueils espagnols les plus anciens et les plus estimés, le *Cancionero de romances*, la *Sylva de romances*, le *Tesoro escondido*, le *Romancero de Sepulveda*, le *Romancero general*[7]. Seulement, pour un très-petit nombre de romances qui se trouvent dans des collections qu'il nous a été impossible de nous procurer, nous

nous sommes adressé aux collections modernes qui méritent le plus de confiance[8]. — Nous avons indiqué pour chaque romance la source où nous avons puisé; et de la sorte, en attendant que nous-même publiions le texte de notre Romancero (ce qui ne saurait tarder), les amis des lettres espagnoles pourront sans aucune peine recourir, quand il leur plaira, aux recueils originaux.

On a beaucoup disputé, et sans doute on disputera long-temps encore, sur le meilleur système de traduction; ceux-ci exigeant des traducteurs une littéralité rigoureuse, ceux-là demandant pour eux une certaine liberté. A notre avis, le mode de traduction dépend uniquement de la nature de l'ouvrage à traduire. Il faut considérer si dans cet ouvrage l'idée ou le fait est la chose principale, ou si c'est l'imagination qui domine. Dans le premier cas, le traducteur a-t-il affaire à un livre de science, de philosophie, d'histoire, il ne saurait apporter à son travail trop de réserve et de scrupule; il ne saurait s'appliquer avec trop de soin à translater exactement dans sa langue soit l'idée formulée, soit le fait exposé par l'auteur original. Mais s'agit-il, au contraire, d'une œuvre littéraire et poétique, d'une œuvre où la fantaisie ait sa part, alors le traducteur doit prendre garde, en

voulant demeurer fidèle à la lettre, de devenir infidèle à l'esprit; il doit, avec une vive sympathie pour l'œuvre originale, s'efforcer d'en reproduire avant tout la partie musicale et pittoresque, le charme, la grâce, l'effet.

On voit par là quel a dû être notre travail. Nous considérons les romances comme des monuments tout à la fois historiques et poétiques : nous avions donc, d'après nos principes mêmes, une double tâche à accomplir, une double difficulté à vaincre.

Avons-nous heureusement satisfait à toutes ces obligations en apparence inconciliables? Il ne nous appartient pas de répondre. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que nous nous y sommes appliqué de notre mieux. En ce qui concerne la partie historique des romances, nous n'avons épargné ni soins, ni peines, ni recherches pour pénétrer et saisir, pour expliquer et rendre d'une façon nette et précise la véritable signification des mots essentiels, ceux qui indiquent les mœurs, les coutumes, les usages; et, comme chacun sait, ce n'est pas chose facile lorsqu'il s'agit de mœurs, de coutumes, d'usages qui n'existent plus. Quant au côté purement littéraire de l'ouvrage, nous avons soigneusement étudié les écrivains français contemporains des derniers poètes des romances, et

en particulier notre admirable Froissart; nous avons vécu, avec ce conteur merveilleux, dans un commerce familier et assidu; nous nous sommes, autant que possible, pénétré de son esprit, de sa manière; et puis, tout en évitant les archaïsmes, nous avons essayé de reproduire dans ses mouvements, dans ses ondulations la phrase de la romance espagnole.

On remarquera dans cette traduction quelques locutions d'une élégance douteuse, quelques manières de dire d'une correction suspecte. Nous ne les avons pas recherchées assurément; mais lorsqu'elles se trouvaient déjà dans le texte, et qu'en les sacrifiant nous courions le risque de sacrifier en même temps soit la naïveté, soit la concision et l'énergie de l'original, nous avons pensé qu'il y aurait une fausse délicatesse à les éviter. Nous avons dû, ce nous semble, conserver à tout prix le caractère propre des romances : ce sont des chants populaires, ce ne sont pas des morceaux académiques.

Il est un point qui, malgré son peu d'importance, a soulevé dans ces derniers temps une discussion assez vive entre des écrivains fort distingués; nous voulons parler de la question de savoir s'il faut ou non traduire les noms propres. Pour nous, sans condamner absolument l'opinion de

ceux qui tiennent que l'on doit les conserver dans toute leur intégrité, nous avons, quant aux noms propres des romances, suivi l'usage. Nos grands écrivains du XVIIe siècle avaient déjà francisé la plupart des noms qui reviennent le plus fréquemment dans ces poésies, — Séville, Valence, Tolède, — Diègue, Rodrigue, Gonzalve : n'y aurait-il pas eu à les restituer plus d'inconvénients que d'avantages ? Qu'importe, dans le monde, qu'on appelle une personne de son véritable nom si on l'appelle du nom sous lequel elle est connue ? et n'en est-il pas de même pour les personnages historiques ? Il y a plus : en francisant certains noms espagnols nos grands écrivains ont montré un sentiment exquis de la valeur respective des deux langues. Prenons en effet pour exemple les noms *Rodrigo*, *Diego*. En espagnol, dans ces noms et dans tous ceux qui ressemblent à ceux-là, l'accent est tenu sur l'avant-dernière syllabe, et la dernière est brève, — Rodrĭgŏ, Diēgŏ, — brève au point d'être à peine sensible. Il en sera de même dans ces noms francisés, c'est-à-dire si à l'*o* final on substitue un *e* muet, *Rodrigue*, *Diègue*. Tandis que si vous leur laissez leur orthographe espagnole en les prononçant à la française, — ce que je trouve fort naturel, car tout le monde ne sait pas toutes les langues ; à quoi serviraient, je vous prie, les tra-

ducteurs? — si, dis-je, vous prononcez à la française ces noms espagnols, alors l'accent se déplace; et au lieu de porter sur l'avant-dernière syllabe il porte sur la dernière: *Rodrigō*, *Diegō*. Or une pareille terminaison offre à l'oreille l'harmonie la plus burlesque. Et le poète Régnard n'en jugeait-t-il pas ainsi, lorsque cet écrivain, d'un esprit si fin et d'une imagination si vive, composait ces vers charmants :

Avec trois mots qu'un juif m'apprit en Arabie
Je guéris autrefois l'infante du Congo,
Qui vraiment avait bien un autre vertigo.

Éviter de rendre ridicule dans l'imitation ce qui ne peut pas l'être dans l'œuvre originale : telle est la suprême loi du traducteur pour les noms propres comme pour le reste[9].

Malgré toute la réflexion que nous avons apportée à cet ouvrage jusqu'en ses moindres détails, il y aura des personnes qui éprouveront peut-être le regret qu'on ne leur donne pas un romancero traduit en vers. Nous sommes trop intéressé dans la question pour émettre un avis qui ne soit point suspect : mais s'il s'agissait d'une traduction en prose publiée par un autre écrivain, nous aurions beaucoup à dire. D'abord le vers, et particulièrement le vers français, si difficile, si rebelle,

soumis à des lois si rigoureuses, se prête mal à l'expression d'une pensée étrangère ; c'est alors surtout qu'il est contraint et gêné ; et de fait nous n'avons pas en vers de véritable traduction ; nous n'avons, — à commencer par les Géorgiques de Delille, — que des imitations plus ou moins ingénieuses. Puis, quand bien même certains poèmes de l'antiquité classique pourraient se prêter à la traduction en vers français, il faudrait encore y renoncer pour les romances. En voici la raison. Le style des romances est, avons-nous dit, d'une simplicité, d'une naïveté extrême ; mais en même temps, par un privilége inhérent à la langue espagnole, il possède une incontestable noblesse. Or un écrivain français voudra-t-il dans une traduction en vers reproduire le ton simple et naïf des romances, immanquablement il tombera dans le vers odieux, insipide des complaintes. Se décidera-t-on, pour éviter ce péril, à employer le langage choisi, les formes élégantes, distinguées qu'exige la versification française, alors ce ne sera plus le même défaut, mais ce ne sera pas davantage les romances. Les divers essais tentés en ce genre par des hommes de beaucoup d'esprit et de talent, viendraient s'il était besoin confirmer notre opinion.

Encore un mot — sur les notices et les notes.

En tête de chaque romancero particulier on a placé une notice contenant les indications historiques qu'il a paru utile de rappeler au lecteur. Parfois, comme pour les romances du Cid, on a discuté les objections de quelques érudits contre la portée historique de ces poésies. D'autres fois, — comme pour les romances d'Alvar de Luna, — on a donné sur le héros célébré par les chants populaires quelques renseignements curieux empruntés aux chroniques contemporaines. On a procédé d'ailleurs en ceci avec la discrétion que les convenances commandaient : on a tâché de faire comme ferait un homme bien élevé qui conduit dans le monde une personne étrangère dont il désire vivement le succès, et qui ne prend la parole que pour lui donner occasion de montrer toute sa valeur.

Le même esprit a inspiré les notes qui accompagnent chaque romancero. Ces notes sont de plusieurs espèces. Tantôt, pour un passage difficile, obscur, c'est tout simplement la citation du texte ; tantôt, c'est une locution dont on détermine le sens précis. Souvent, c'est l'explication d'un usage, d'un détail de mœurs, empruntée aux monuments les plus anciens de la langue espagnole, au *Poème du Cid*, au *Fuero Juzgo*, aux *Siete partidas*, et qui devient ainsi comme une sorte de preuve du

caractère historique des romances, parfois même, çà et là, c'est la rectification d'une erreur commise par les poètes populaires. — Jamais, jusqu'à ce jour, ni en Espagne ni au dehors, un travail de ce genre n'avait été entrepris sur les romances.

Telle est la manière dont nous avons conçu et exécuté ce livre. Nous l'offrons au public, sinon avec confiance, du moins avec une conscience rassurée. Et si ce n'était pas trop d'ambition pour une œuvre si modeste, nous aimerions à la placer comme un hommage bien dû sous la double protection des héros qui ont inspiré les romances et des poètes qui les ont composées.

NOTES

DE

L'AVIS AU LECTEUR.

[1] Voyez les vol. de la *Bibliothèque des romans* des années 1782, 1783 et 1784.

[2] Ainsi dans une Romance le poète populaire dit en termes très-simples que voulant repousser une incursion des Mores, le Cid monta promptement à cheval. L'écrivain de la *Bibliothèque des romans* dit : « *Rodrigue a monté sur son cheval comme le très-haut sur un orage.* » Dans la comparaison de Rodrigue avec le très-haut il y a d'abord une grosse irrévérence. Puis vous figurez-vous le très-haut *à cheval* sur un orage !... Ailleurs, la Romance espagnole raconte comme quoi les ambassadeurs du roi de Perse, étant venus présenter les compliments de leur souverain à notre héros, furent fort étonnés en voyant la richesse du palais du Cid ; et, en effet, après la conquête de Valence, le Cid était peut-être le particulier le plus riche de l'Europe. L'écrivain de la *Bibliothèque des romans* dit que les ambassadeurs « *ne revenaient pas de leur surprise en voyant une si grande pauvreté.* » C'est un ressouvenir de l'histoire romaine. On aura trouvé piquant de faire du Cid un nouveau Cincinnatus. Mais cela n'est pas vrai.... Ailleurs, dans une Romance où le poète nous montre le Cid dormant sa sieste, l'écrivain de la *Bibliothèque des romans* nous fait voir Chimène brodant à

ses côtés, et ajoute, pour compléter le tableau, que « *du doigt elle recommandait à ses filles de respecter le sommeil de leur père.* » Cela ne rappelle-t-il pas un peu trop les peintures mignardes et coquettes du XVIIIe siècle?

[3] Je citerai notamment deux Romances qui rapportent une prétendue conversation du Cid et du roi Ferdinand sur le mariage, et dans lesquelles Rodrigue, en galant chevalier, dit au roi que « *quand une femme manque à ses devoirs, c'est son mari qu'il en faut accuser.* » Je ne conteste point la justesse de cette maxime, qui devait être fort agréable aux belles dames du XVIIIe siècle; mais en Espagne au moyen âge on n'était pas si avancé. Voyez plutôt dans le *Fuero Juzgo* et dans les *Partidas* comment le législateur punissait chez la femme mariée le manquement à la foi conjugale.

[4] Ainsi Herder a évidemment imité de la *Bibliothèque des romans* les deux Romances sur le mariage, dont les originaux espagnols n'existent pas.

Voici d'après la *Bibliothèque des romans* le début de la première de ces Romances : « Au temps de la Pâque fleurie, où la terre sourit avec sa robe renouvelée de verdure, comme une Fée, tout à l'heure vieille et en cheveux blancs, qui redevient une jeune nymphe joyeuse et brillante, » etc., etc.

Voici maintenant le début de la 12e Romance du recueil de Herder : « Au florissant mois de Pâques, alors que la terre se pare de nouveau, alors que cette mère à cheveux blancs se métamorphose comme une Fée en la plus belle jeune nymphe, » etc., etc.

Comme la publication de l'écrivain de la *Bibliothèque des romans* est antérieure à celle de Herder, la seule question est de savoir si les vers du poète allemand sont fidèlement traduits. Il est aisé à chacun de s'en assurer.

[5] Voyez *Some account of the lives and writings of Lope Felix de Vega and G. de Castro*. Londres, 1817. — *Ancient Spanish ballads*, Londres 1836. — *Romancero del Cid, tra-*

duzione dallo spagnuolo di Pietro Monti. Milano, 1838. — Cette dernière traduction est la plus complète.

[6] Nous ferons une seule exception en faveur d'une traduction qui a paru à Lyon en 1842. On va voir pourquoi.

L'auteur de cette traduction a mis en tête de son œuvre une sorte de préface composée de morceaux divers empruntés aux ouvrages de MM. de Sismondi, Villemain et Viardot; et après toutes ces citations cousues l'une à l'autre tant bien que mal, émerveillé de cet effort d'érudition, il déclare à tous lisants que « IL BRAVE LES DÉNIGREMENTS DE L'ENVIE. »

M. R.... l'auteur de cette traduction, doit être à l'âge des illusions. Nous autres, traducteurs, braver l'envie! La modestie de notre rôle, — indépendamment de celle de notre caractère, — ne nous protége-t-elle pas contre le monstre? et n'aurions-nous pas, hélas! bien plutôt à nous préserver de l'indifférence ou du dédain? Quoi qu'il en soit, la superbe déclaration de M. R.... nous a inspiré le plus vif désir de lire son œuvre, et voici ce que nous avons trouvé :

M. R.... prend en matière de traduction des libertés incroyables. Ainsi dans le récit de la conspiration des comtes de Carrion, la Romance dit que les deux frères sont d'accord (*estan de concierto*); M. R.... traduit que les deux frères se *concertent!* — Ailleurs, la Romance dit qu'un chevalier traversa les ports, les défilés d'Aspa (*los puertos de Aspa*): M. R.... traduit qu'il traversa *les Alpes!* — Plus loin, la Romance nous apprend que Babiéca, le cheval du Cid, était couvert d'une peau d'hermine : M. R.... traduit que le Cid *frappait de l'éperon sa peau plus blanche que l'hermine!* — Dans un autre endroit la Romance nous assure que le Cid, à la fin de son testament, dicta cette disposition : « Et quant au surplus de mon avoir, qu'on le partage entre les pauvres qui sont parrains et intercesseurs entre Dieu et l'homme. » Vous ne devineriez jamais comment M. R.... traduit cela. Le voici : « *Que le reste de mes biens soit partagé aux pauvres qui doivent trouver entre*

Dieu et les hommes quelques protections et quelques soutiens ici-bas! » Quels sont donc ces protecteurs que les pauvres de M. R.... doivent trouver entre Dieu et les hommes?

Et comme on pourrait croire que, soit malignité, soit *envie*, nous avons choisi ces interprétations singulières dans les deux volumes de M. R...., nous allons examiner une Romance dont le début seul en contient tout autant et de la même force. C'est la Romance 83 où sont racontées les fêtes qui eurent lieu au mariage du Cid.

Nous citons le texte pour l'édification du lecteur.

Le poète commence :

A su palacio de Burgos
Como bueno padrino honrado
Llevaba el rey á yantar
A sus nobles afijados.

Traduction littérale :

A son palais de Burgos
Comme un bon parrain honoré,
Le roi menait dîner
Ses nobles filleuls.

M. R.... traduit : « Le roi don Fernand, semblable à un bon *père*, retournait dans son palais de Burgos, escorté de tous ses nobles *hidalgos* qu'il emmenait dîner avec lui. » Le traducteur a confondu le mot *padrino* (parrain) avec le mot *padre* (père), et le mot *afijado* (filleul) avec le mot *fijod'algo* (gentilhomme). — Il ignorait sans doute qu'il y a en Espagne des parrains de mariage, comme il y a chez nous des parrains de baptême.

Le poète ajoute :

Por la calle adonde van
A costa d'el rey gastaron
En un arco muy polido
Mas de treynta y quatro quartos.

Traduction littérale :

Par la rue où ils vont
On a dépensé, aux frais du roi,

A un très-bel arc de triomphe
Plus de trente-quatre quartos*.

M. R.... traduit : « Dans la rue qu'ils traversaient et *dans une taverne fraîchement décorée, ceux du Cid* ont dépensé aux frais du roi plus de trente-quatre cuartos. » Le mot *arco* (arc de triomphe) signifie bien aussi quelquefois un cercle de tonneau, mais non pas une *taverne,* et surtout une *taverne fraîchement décorée.* Puis, rien ne dit que ce sont *ceux du Cid* qui ont fait la dépense *aux frais du roi* dans cette taverne.

Plus loin, parlant des réjouissances qui accompagnèrent le mariage, le poète continue :

Tambien Antolin salió
A la gineta de un asno,
Y Pelaez con bejigas,
Huyendo de los muchachos.

Traduction littérale :

Antolin parut aussi
A la genette sur un âne,
Et Pelaèz avec des vessies,
Fuyant devant les petits garçons.

M. R.... traduit : « *Plus loin s'avançait don* Antolin *monté à rebours* sur un âne, et tenant *une branche de genêt à la main en guise de lance;* et derrière lui *don* Pelaèz *marchant avec des béquilles,* et fuyant devant une troupe d'enfants. » Il y a ici presque autant de fautes que de mots; je ne relèverai que les plus choquantes. 1° *de un asno* veut dire monté *sur un âne,* mais non pas *monté à rebours.* 2° *A la gineta* ne veut pas dire *une branche de genêt à la main.* Il n'y aurait eu rien là de bien plaisant. Cela signifie monté *à la genette,* c'est-à-dire sur une selle arabe, laquelle avait des arçons très-élevés et des étriers forts courts. Et, en effet, un chevalier, probablement de haute taille, ainsi perché sur un âne portant la selle arabe, de-

* Le *quarto*, monnaie aujourd'hui de la plus faible valeur, en avait une assez grande au moyen âge.

vait présenter aux yeux un tableau assez grotesque. 3° *Con bejigas* ne veut pas dire *marchant avec des béquilles* (malgré la ressemblance extérieure des deux mots); cela veut dire simplement *avec des vessies*. Et je remarquerai encore qu'il n'y a rien de bien récréatif à voir un homme qui marche avec des béquilles; tandis que dans tous les temps et chez tous les peuples, les vessies de bœuf, enflées de vent, avec lesquelles on frappe à droite et à gauche, ont servi à l'amusement des hommes rustiques et des enfants (Voyez notre *Romancero général*, t. II, p. 61, note 67).

M. R.... n'a donc pas à *braver les dénigrements de l'envie;* et cet écrivain ferait beaucoup mieux d'employer son courage à étudier sérieusement la grammaire et le vocabulaire de la langue espagnole. De quelque sagacité naturelle que l'on soit doué, les langues ne se devinent pas. Les apôtres seuls jusqu'ici ont eu le privilége de les savoir sans les apprendre.

[7] *Cancionero de Romances*. Anvers 1555. *Sylva de varios Romances*. Barcelona, 1611. *Tesoro escondido de todos los mas famosos Romances*. Barcelona, 1626. *Romances nuevamente sacados de historias antiguas de la cronica de España, por Lorenzo de Sepulveda*. Anvers, 1551. *Romancero général*. Madrid, 1604. De tous ces recueils fort curieux, le Romancero de Sepulveda est le seul qui soit l'ouvrage d'un poète du XVIe siècle. Il ne faut pas, cependant, le trop dédaigner. Ainsi que l'auteur a eu soin de l'indiquer, ces Romances ont été par lui versifiées d'après les anciennes chroniques; et probablement ces chroniques, ainsi que les romances d'origine populaire, ont été elles-mêmes composées d'après les poèmes primitifs qui, sauf le *Poème du Cid*, sont aujourd'hui perdus. Au reste, nous n'avons fait que fort peu d'emprunts au recueil de Sepulveda, et seulement pour remplir quelques lacunes.

[8] Nous voulons désigner le *Romancero de Depping*, Londres, 1825, et le *Romancero de Duran*, Madrid, 1832.

[9] Voltaire tenait pour la traduction des noms propres. Il l'a

déclaré formellement dans une lettre adressée au comte Schouvalof à l'époque où il s'occupait de l'histoire de Pierre-le-Grand:

« J'écris dans ma langue : la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point Alexandros, mais Alexandre; nous prononçons Auguste, et non pas Augustus; Cicéron, au lieu de Cicero; Athènes, au lieu d'Athenoi, » etc., etc.

Une autre fois, sur quelques observations que son correspondant lui avait faites à cet égard, il ajoutait :

« Je vous prierai de vouloir bien considérer que votre secrétaire des Délices écrit pour les peuples du midi, qui ne prononcent point les noms propres comme les peuples du nord. J'ai déjà eu l'honneur de remarquer avec vous qu'il n'y eut jamais de roi de Perse appelé Darius, ni de roi des Indes appelé Porus : que l'Euphrate, le Tigre, l'Inde et le Gange ne furent jamais nommés ainsi par les nationaux, et que les Grecs ont tout grécisé. » — (Lettres du 29 mai 1759 et du 11 juin 1761.)

Toutefois, — malgré l'exemple des Grecs et l'opinion de Voltaire, — il est des circonstances où l'écrivain doit s'appliquer soigneusement à conserver ou à restituer aux noms propres leur véritable orthographe : M. Aug. Thierry l'a démontré ou ne peut mieux dans ses admirables *Lettres sur l'histoire de France*. Et Voltaire aurait jeté de beaux cris si les chambellans du grand Frédéric avaient voulu *germaniser* son nom.

ROMANCES HISTORIQUES.

VIIIe SIÈCLE.

(711.)

LES ROMANCES DU ROI RODRIGUE.

—

NOTICE.

Les Goths depuis plus de trois siècles gouvernaient l'Espagne, lorsque, sous le règne de Rodrigue, les Arabes envahirent ce pays (711). Rodrigue marcha au-devant de l'armée ennemie, et sur les bords du Guadalète lui livra une bataille qui dura huit jours (du 19 au 26 juillet). On sait les suites de cette bataille.

Il n'entre pas dans notre plan d'étudier ici ce grand fait de l'invasion des Arabes en Espagne, l'un des épisodes les plus considérables de l'histoire européenne au moyen âge. Nous voulons seulement justifier ou expliquer sur deux points contestés la tradition des romances.

Et d'abord, comment et par quelles causes l'invasion fut-elle provoquée?

Selon les romances, — d'accord avec les chroniques nationales, — Rodrigue, prince voluptueux, aurait indignement abusé de la fille d'un de ses grands vassaux, le comte Julien, gouverneur des provinces orientales de l'Espagne, et celui-ci, pour se venger, aurait livré sa patrie aux Arabes. Des motifs analogues, d'après les traditions homériques, amenèrent le siége et la destruction de Troie, et, d'après Tite-Live, firent ouvrir aux Gaulois l'Italie. D'où vient cette singulière rencontre des poètes populaires de l'Es-

pagne avec le grand poète de l'antiquité grecque, avec le plus noble et le plus ingénieux des historiens romains? Que faut-il en conclure? que tous ces récits sont des mensonges? ou qu'au fond de chacun réside une portion de vérité? Les passions individuelles, les plus fortes passions du cœur humain, — l'amour et la vengeance, — seraient-elles en dehors des événements qui agitent le monde?... Sans doute l'impulsion extraordinaire donnée par Mahomet aux Arabes, la mollesse des rois goths, les divisions qui partageaient l'empire, le mécontentement des fils de Witiza, voilà d'abord, voilà surtout ce qui amena l'invasion de l'Espagne : mais qu'y a-t-il d'impossible à ce que la séduction de la Cava en ait été la cause, l'occasion prochaine?

Autre doute sur le sort de Rodrigue.

Selon les romances, toujours d'accord avec les chroniques espagnoles, le roi Rodrigue, échappé au massacre des siens, ne serait mort que plus tard, dans un ermitage où il avait fait pénitence de ses fautes. D'après les écrivains arabes, au contraire, il aurait péri dans la bataille. Qui faut-il croire? Avouons-le, nous serions, quant à nous, assez disposé à ajouter foi aux romances. Un fait qui paraît certain, — d'après le récit même des Arabes, — c'est qu'on retrouva sur le champ de bataille la couronne de l'infortuné roi, son riche manteau, ses brodequins ornés de pierres précieuses, mais que, malgré toutes les recherches, on ne put retrouver son corps : pourquoi dès lors répugnerait-on à admettre la tradition populaire espagnole, qui remonte probablement aux contemporains et aux compagnons du roi Rodrigue?

Les romances reprochent vivement au roi Rodrigue ses torts, ses faiblesses si cruellement expiées par la nation; mais, ainsi que le lecteur le remarquera sans doute, on entrevoit à travers ces reproches une sorte de pitié, et

même une certaine sympathie. Ne serait-ce pas que les poètes populaires voulaient se montrer généreux comme la nation dont ils étaient la voix? Peut-être aussi comprenaient-ils qu'un semblable malheur, un si immense désastre ne pouvait pas être tout entier imputé à un homme, et qu'il y avait la part du destin, si puissant dans les choses humaines! Peut-être enfin, malgré la conquête du pays, demeurait-il au fond des âmes un secret espoir que le sort de l'Espagne n'était pas fixé pour toujours, et que la constance et la vertu d'un grand peuple pouvaient réparer les fautes d'un homme et triompher du destin!

I.

COMMENT LE ROI RODRIGUE FUT AVERTI DES MALHEURS QUI MENAÇAIENT SON RÈGNE *.

Don Rodrigue, roi d'Espagne, voulant faire honneur à sa couronne, a envoyé publier à son de trompe un tournoi dans Tolède. Soixante mille chevaliers sont venus s'y réunir; la lice est préparée pour le grand tournoi, et ils le veulent commencer.

Alors le peuple de Tolède vint supplier le roi qu'il lui plût de poser un cadenas sur l'antique maison d'Hercule [1], selon que ses prédécesseurs l'avaient accoutumé. Le roi, au lieu de mettre le cadenas, les alla briser tous, s'imaginant qu'Hercule avait dû laisser là un grand trésor.

Entrant dans la maison, il n'y trouva rien que des paroles écrites qui disaient: « *Roi, ç'a été pour ton malheur* [2] ;

* *Cancionero de Romances.*

Don Rodrigo rey de España,
Por su corona honrar, etc.

car le roi qui aura ouvert cette maison doit mettre en feu l'Espagne. »

Ils trouvèrent dans un pilier un coffre très-riche, et, dans le coffre, des bannières inconnues représentant des figures effroyables : c'étaient des Arabes assis à cheval de manière à ne pouvoir bouger [3], avec des épées suspendues à leur cou, et des arbalètes bien faites pour tirer.

Don Rodrigue, épouvanté, ne se soucia point d'en voir davantage. Un aigle vint du ciel, la maison fut incendiée.

Il envoie aussitôt une armée nombreuse à la conquête de l'Afrique. — Il donna au comte don Julien [4] vingt-cinq mille chevaliers, et le comte les ayant embarqués, courut fortune sur mer. Il perdit deux cents navires, cent galères à rames et tous ses gens, excepté quatre mille, pas plus.

II.

LA CAVA EST SÉDUITE PAR LE ROI RODRIGUE *.

D'une tour du palais, sortirent, par une porte secrète, la Cava et ses damoiselles bien contentes et joyeuses. Elles entrèrent dans le jardin et se mirent sous un épais ombrage formé de jasmins et de myrtes, de pampres et de raisins.

S'étant assises en rond, la Cava leur proposa à toutes de se mesurer les jambes avec un ruban de soie jaune. Ses damoiselles se mesurèrent; la Cava fit de même, et, pour la blancheur et le reste, elle eut beaucoup d'avantage sur elles.

* *Romancero del Rey don Rodrigo.*

De una torre del palacio
Se salió por un postigo, etc.

La Cava croyait être seule, mais le hasard voulut qu'à travers une jalousie regardât le roi don Rodrigue. A peine eut-il vu cela, qu'un feu secret pénétra son cœur, et l'Amour battant des ailes l'embrasa soudain.

Les dames s'en furent du jardin avec celle qui avait soumis le roi par sa beauté, par sa grâce et son charme.

Il l'appela bientôt en son retrait et lui dit ces paroles : « Tu sauras, ma Cava fleurie, que depuis hier je ne vis plus. Si tu veux soulager mon mal, je m'engage à t'en récompenser avec mon sceptre et ma couronne que je sacrifie sur tes autels. »

On dit que d'abord elle ne répondit point, et que même elle se fâcha ; mais à la fin de cette entrevue ce qu'il voulait se fit. Florinda perdit sa fleur [5]. Le roi ne tarda pas à s'en repentir, et toute l'Espagne demeura engagée pour le caprice de Rodrigue.

Si l'on demande lequel des deux a été le plus coupable, que les hommes disent *la Cava*, et les femmes *Rodrigue*.

III.

LE COMTE JULIEN ANNONCE SA VENGEANCE *.

« O vieillesse ignominieuse, outragée par son roi et provoquée à la vengeance ! » dit le seigneur de Tarifa.

Et d'une main impitoyable il arrache de son menton et de sa tête quantité de cheveux blancs et les jette au vent comme des fils d'argent poli. Il frappe son vénérable vi-

* *Romancero general.*

Oh ! canas ignominiosas,
Dice el señor de Tarifa, etc.

sage où se voient deux fontaines de larmes, qui, coulant avec abondance, font paraître plus grand son malheur. Tantôt il regarde la terre, l'infortuné, tantôt il lève les yeux et les mains vers le ciel étoilé, témoin de sa peine.

« O sort misérable! dit-il, attentat flétrissant, véritable action de vilain par laquelle est détruite la noblesse! O roi inconsidéré, aussi soumis à tes désirs que prompt à mon déshonneur et à celui de ma malheureuse fille! Qu'il me donne une équitable vengeance, celui qui a limité la puissance de mon bras! car on ne demande que ce qui est juste quand on demande justice au ciel.

» Qu'ils ne s'étonnent point ceux qui apprendront une chose qui n'aurait pas dû se faire; car un roi tyran et perfide porte ses vassaux à la trahison.

» Vive le ciel! elle causera la ruine entière de l'Espagne, cette infamie de mon roi commise sur mon sang. Les innocents payeront la malice de leur maître; car il n'y pas moins à attendre pour un royaume où gouverne un roi tyran.

» Si j'avais eu à ma disposition une autre vengeance moins atroce et moins sanglante, Dieu le sait, c'eût été celle-là que j'aurais prise; mais je n'en ai pas eu d'autre en mon pouvoir.

» Que l'Africain entre donc ici par Tarifa, qu'il saccage, pille, désole et tue, jusque dans mon domaine et dans mes propres terres! Le sort en est jeté maintenant; peu m'importe qu'il me soit propice ou fatal: le dé roule sur la table, rien ne l'empêchera de courir [6].

» Vive Dieu! l'infâme roi, quoi qu'il dise et fasse, doit perdre à ce coup l'honneur, le sceptre et la vie. Il ne pourra plus se livrer à ses excès, ni réaliser ses désirs voluptueux, se fiant à ce qu'il n'y a personne ici-bas pour punir sa méchanceté.... O ciel, qui pèses dans une balance

égale et polie l'outrage et la réparation, regarde d'un œil pitoyable la réparation d'un pauvre vieillard outragé! »

Ainsi parlait le comte Julien après avoir lu une lettre [7] qu'il avait reçue de la Cava, dans laquelle elle lui contait son malheur.

IV.

LE COMTE JULIEN LIVRE L'ESPAGNE AUX MORES D'AFRIQUE*.

A Ceuta est don Julien, à Ceuta la bien nommée [8]. Il veut envoyer son message au pays qui est de l'autre côté [9]. Tandis que le comte dictait, un vieux More écrivait; et quand ce fut écrit, le comte aussitôt tua le More.

C'est un message de douleur, de douleur pour toute l'Espagne. Au roi more il envoie des dépêches dans lesquelles il lui jure que si celui-ci lui fournit le nécessaire, il lui donnera pour sienne l'Espagne.

Ah! Espagne! pauvre Espagne! si renommée dans le monde; la meilleure des contrées, la meilleure et la plus aimable; où naissent le fin or et l'argent en abondance; si parfaite en beauté, en exploits si fertile : voilà que par un traître pervers tu es toute bouleversée, voilà que pour nos fautes et nos crimes toutes tes riches cités et leur population si brillante passent maintenant sous la domination des Mores; si ce n'est les Asturies parce qu'elles sont la terre des braves.

Le triste roi don Rodrigue, qui alors te commandait,

* *Cancionero de Romances.*

En Ceupta esta Julian,
En Ceupta la bien nombrada.

voyant ses royaumes perdus, va livrer une bataille rangée, et, malgré la douleur qui l'accable, il y déploie son brillant courage; mais si nombreux étaient les Mores, qu'ils remportèrent la victoire. — Plus ne reparaît le roi Rodrigue, et personne ne sait ce qu'il est devenu.

Maudit sois-tu, don Orpas, traître et méchant! car dans ce noir projet tous deux s'entr'aidèrent.

O douleur infinie! ô malheur impossible à prévoir!.... Dire que seulement pour une jeune fille, laquelle se nommait la Cava [10], ces deux traîtres aient été cause que l'Espagne soit passée sous le joug, et qu'elle ait perdu son roi et seigneur sans qu'on ait jamais rien su de lui!

V.

RODRIGUE APRÈS SA DÉFAITE*.

A l'heure où les brillants oiseaux sont muets, et où la terre écoute attentive le murmure des fleuves qui portent leur tribut à la mer; alors que la faible lumière de quelque luisante étoile scintille tristement au milieu des ténèbres effrayantes de la nuit silencieuse :

Ayant pris un humble déguisement, comme plus sûr que la couronne désirée et que les riches ornements qu'on envie; dépouillé des superbes insignes de la majesté royale, que l'amour et la crainte de la mort lui ont fait laisser sur les bords de la Guadalète [11]; bien différent de ce Goth qui entra jadis dans la mêlée tout brillant des joyaux que

* *Romancero general.*

Cuando las pintadas aves
Mudas estan, y la tierra, etc.

son bras victorieux avait conquis [12] ; son armure teinte de sang, — en partie du sien, en partie de celui des étrangers, — faussée en mille endroits, et quelques pièces, même, brisées; la tête sans armet, le visage couvert de poussière, image de sa fortune qu'il voit maintenant réduite en poussière ; monté sur Orélia, son cheval, qui est déjà si fatigué qu'il exhale à peine un souffle pénible, et que par moments il s'en va baiser la terre :

C'est ainsi que dans les champs de Xérez, nouvelle et lamentable Gelboé [13], s'en va fuyant le roi Rodrigue, à travers les chaînes de montagnes, les forêts et les vallées.

De tristes tableaux lui passent devant les yeux; un bruit confus de guerre frappe son oreille épouvantée. Il ne sait de quel côté tourner ses regards : de tout il a peur et se méfie. S'il les tourne vers le ciel, il craint sa fureur, parce qu'il a offensé le ciel; si vers la terre, elle n'est plus à lui maintenant, cette terre qu'il foule, elle est aux étrangers. Que s'il regarde au-dedans de lui-même et se réfugie dans ses souvenirs, alors un plus affreux champ de bataille lui apparait au fond de son âme, et le roi Goth se plaint ainsi, au milieu des sanglots et des soupirs :

« Infortuné Rodrigue, si tu avais pris plus tôt ce parti ; si tu avais fui tes désirs du même pas que tu fuis à cette heure; si tu n'avais pas montré contre les assauts de l'amour une lâcheté si indigne d'un véritable Goth, et, plus encore, d'un roi qui gouverne, l'Espagne aurait conservé sa gloire et sa puissance redoutée, tandis qu'à présent elle est couchée sur le sol, et rougit la plaine de son sang.

« Traître comte don Julien ! puisque la faute était d'un seul, pourquoi si injustement en as-tu fait subir la peine à tous? Tu devais me tuer à coups de poignard ; tu le pouvais, et cela eût été bien à toi : mais quand le traître est un lâche, on ne peut attendre de lui rien de bon. Ai-je

donc offensé l'Africain pour que l'Africain te venge?... Oh! du moins, si ce poignard affilé avait pu déchirer tes veines de traître! »

Rodrigue en allait dire davantage; mais la rage arrêta ses paroles à demi prononcées, et les brisa entre ses dents. Son cheval tomba mort. Il dégagea ses jambes de dessous lui, et avec la selle se fit un oreiller jusqu'à ce que les ténèbres eussent disparu. Il dit : « Adieu, Espagne, dont les barbares sont les maîtres! » et il attend près de son cher Orélia le retour de la lumière détestée.

VI.

MÊME SUJET*.

Au huitième jour de la bataille, les ennemis étaient vainqueurs; les troupes de don Rodrigue, découragées, fuyaient.

Rodrigue quitte sa tente et sort du quartier-général. Il va seul, l'infortuné, sans personne qui l'accompagne. Voilà que son cheval est si las qu'il peut à peine se mouvoir. Il chemine par où il lui plaît; son maître ne le guide plus.

Le roi est abattu au point qu'il a presque perdu le sentiment. Il va à demi mort de soif et de faim, tellement que c'est pitié de le voir; il va tellement rougi de sang qu'il semble une braise ardente.

Son armure, couverte de pierres précieuses, est bossuée de toutes parts; son épée est devenue comme une scie des coups qu'elle a reçus; son casque, bosselé, est enfoncé

* *Cancionero de Romances.*

Las huestes del rey Rodrigo
Desmayaban y huian, etc.

sur sa tête ; son visage est gonflé par la fatigue et la douleur.

Il monta sur une colline élevée, — la plus élevée qu'il eût vue. De là il regarde son armée, comme elle se sauve en déroute ; de là il regarde ses drapeaux et ses étendards, comme ils sont tous foulés aux pieds et couverts de poussière. Il regarde s'il aperçoit ses capitaines, et aucun ne se montre. Il regarde la plaine, et elle est teinte de sang qui la traverse en manière de ruisseaux. Et triste de voir cela, il en conçoit en lui-même un grand chagrin ; et pleurant de ses yeux, il dit de cette façon :

« Hier j'étais roi d'Espagne ; aujourd'hui je ne le suis plus d'une seule ville : hier j'avais des villes et des châteaux ; aujourd'hui je n'en possède plus aucun : hier j'avais de nombreux domestiques ; aujourd'hui je n'ai plus personne pour me servir, aujourd'hui je n'ai plus même une tour crénelée que je puisse dire mienne [11].

» Malheureuse fut l'heure, malheureux fut le jour où je naquis, et où j'héritai de cette grande seigneurie, puisque je la devais perdre toute à la fois et en un jour !

« O mort ! que ne viens-tu et que n'enlèves-tu de mon corps chétif mon âme misérable, puisque je t'en serais reconnaissant ? »

VII.

UN CAPITAINE DE RODRIGUE ANNONCE A LA REINE LE MALHEUR DE L'ESPAGNE*.

Voilà que le roi Rodrigue, fatigué, sort de la mêlée. Il se place en un lieu élevé pour de là regarder son camp.

* *Cancionero de Romances.*

Ia se sale de la priesa
El rey Rodrigo cansado, etc.

Il voit que son armée diminue et qu'elle perd courage.

Dès que Rodrigue eut vu cela, il ne se soucia pas de regarder davantage, parce qu'il reconnut bien que les siens ne pouvaient plus tenir. Il tourne bride à la hâte, frappe son cheval de l'éperon, et va fuyant au plus vite par un terrain marécageux qui est en bas.

Un sien honoré capitaine, Aliastras le vit fuir. Il essaya d'aller après lui, mais il ne put jamais le retrouver. Voyant qu'il ne le retrouvait plus, il s'en alla à Tolède, où la cour demeurait, et où la reine était restée. Il lui en coûtait d'apporter un si mauvais message sur son roi.

En ouvrant la porte il se prit à dire en pleurant : « Maintenant, madame, vous n'êtes plus reine. Maintenant vous n'avez plus aucun pouvoir : car en huit jours de bataille vous avez perdu tout votre État, vous avez perdu le roi Rodrigue votre mari bien-aimé ; car je l'ai vu qui fuyait fort malement blessé, et à l'heure qu'il est il doit être mort ou captif. »

La reine, sans en ouïr davantage, tomba quasi morte sur son estrade. Ce ne fut qu'au bout de quatre grandes heures qu'elle reprit ses sens. Alors elle ordonne à Aliastras de lui conter toute la chose comme elle s'était passée. Aliastras la lui conte sans en rien omettre.

La reine, très-affligée, dit : « A présent je n'ai plus de doute ; car, la nuit passée, j'ai songé un mauvais songe : et cela est que je voyais don Rodrigue qui partait à la hâte, le visage plein de fureur et les yeux comme en sang, pour aller venger la mort de l'infortuné don Sanche, et qui revenait ensanglanté et le corps couvert de blessures, et qui s'avançait vers moi, et me tirait par le bras, et me disait ces paroles en pleurant très-fort :

« Calme-toi, adieu, ma reine, calme-toi, adieu, je pars ; les Mores m'ont vaincu, les Mores ont triomphé de moi.

Ne prends nul souci de pleurer ma mort, ne prends nul souci de pleurer ton État; songe seulement à te mettre à l'abri là-bas, le plus au loin. Va-t'en vite vers les montagnes de ce royaume asturien : car il n'y a pas d'autre moyen pour toi de demeurer en sûreté; car, l'Espagne et le reste, tout est maintenant assujetti. »

VIII.

REPROCHES AU ROI RODRIGUE *.

Tournez les yeux, Rodrigue, tournez-les sur votre Espagne; voyez comme ils vous la détruisent, vos amours et la Cava. Voyez le sang que perdent vos troupes dans la bataille, en punition du sang innocent qui fut par vous répandu.

Pauvre Espagne, perdue pour un caprice, pour la Cava!

Cette gloire de vos aïeux, gagnée en tant de siècles, elle n'est plus; vous seul, pour un moment de plaisir, avez sacrifié votre royaume, votre corps et votre âme. Votre bonheur est fini, et vos malheurs commencent; et toujours le malheur enlève ces honneurs par qui la vie et la réputation sont enlevées [15].

Pauvre Espagne, perdue pour un caprice, pour la Cava!

* *Depping.*

Volved los ojos, Rodrigo,
Volved los á vuestra España, etc.

IX.

CE QUE DEVINT LE ROI RODRIGUE APRÈS LA PERTE DE L'ESPAGNE*.

Après que le roi don Rodrigue eût perdu l'Espagne, il allait désespéré par où son caprice le menait. Il s'enfonçait dans les montagnes les plus profondes qu'il y eût, afin de n'être pas trouvé par les Mores qui le poursuivaient.

Il rencontra un berger qui conduisait son troupeau. Il lui dit : « Dis moi, bon homme, ce sur quoi je veux t'interroger, à savoir s'il y a par ici quelque habitation ou métairie où je me puisse reposer, car je suis accablé de fatigue ? »

Le berger lui répondit aussitôt, qu'il chercherait vainement, car il n'y avait dans tout ce désert qu'un ermitage où demeurait un ermite qui menait très-sainte vie.

Le roi fut content de cela, pensant qu'il pourrait là finir ses jours. Il demanda à l'homme qu'il lui donnât de quoi manger, s'il avait quelque chose.

Le berger tira une besace dans laquelle il portait toujours du pain : il lui en donna, ainsi que d'un morceau de viande fumée qui d'aventure s'y trouva enfermé.

Le pain était fort noir et le roi en trouva le goût très-mauvais. Il se rappela les mets qu'il mangeait en d'autres temps, et des larmes lui sortirent des yeux sans qu'il les pût retenir.

* *Cancionero de Romances.*

Despues que el rey don Rodrigo
A España perdido habia, etc.

Après qu'il se fut reposé, il s'informa de l'ermitage. Le berger lui enseigna aussitôt un chemin par où il ne pouvait s'égarer. Le roi lui donna une chaîne et une bague qu'il portait. C'étaient des joyaux de grand prix et que le roi estimait beaucoup.

Le soleil était au moment de se coucher lorsqu'il se mit en route. Il arriva à l'ermitage que le berger lui avait dit. Aussitôt rendant grâce à Dieu, il s'agenouilla pour prier. Quand il eut prié, il s'en fut vers l'ermite. Celui-ci était un homme d'autorité, et tel il paraissait bien.

L'ermite lui demanda comme quoi il était la venu?

Le roi, les yeux pleins de larmes, lui répondit ceci : « Je suis l'infortuné Rodrigue qui était roi : je viens faire pénitence avec toi en ta compagnie. N'en reçois point de chagrin, au nom de Dieu et de sainte Marie.

L'ermite s'étonne, et lui dit pour le consoler : « Certes vous avez choisi le chemin qu'il fallait pour votre salut, Dieu vous pardonnera. »

Et l'ermite se met en oraison, demandant à Dieu de vouloir bien lui faire connaître la pénitence qu'il imposait au roi selon qu'il était convenable.

Donc il lui fut révélé un jour de la part de Dieu qu'il eût à l'enfermer dans un tombeau avec une couleuvre vivante, et que Rodrigue eût à prendre cela en patience pour le mal qu'il avait fait.

L'ermite retourna fort joyeux vers le roi et lui conta toute la chose ainsi qu'elle s'était passée.

Le roi, fort content de cela, l'accomplit aussitôt. Il se mit où Dieu commandait, résolu à finir là sa vie.

Et l'ermite très-saint va le voir le troisième jour et lui dit : « Comment vous va, bon roi? Vous trouvez-vous bien avec votre compagne? »

— « Jusqu'à cette heure elle ne m'a point touché, parce

que Dieu ne l'a point voulu. Priez pour moi, saint ermite, afin que j'achève bien ma vie. »

L'ermite pleurait, il avait grand'pitié. Il commença à le consoler et à le réconforter du mieux qu'il put.

Plus tard, l'ermite étant revenu pour voir si maintenant il était mort, il le trouva qui priait, et gémissait, et se plaignait. Il lui demanda : « Comment allez-vous? »

— « Dieu est venu à mon aide, » répondit le bon roi Rodrigue; « la couleuvre me mange. Voilà même qu'elle me mange cette partie de mon corps qui l'a bien mérité comme étant celle qui a causé le si grand malheur [16]. »

L'ermite l'encourage. Le bon roi mourut là. Ainsi finit le roi Rodrigue, et il s'en fut droit au ciel [17].

NOTES DES ROMANCES DU ROI RODRIGUE.

[1] Les Espagnols avant l'ère chrétienne, et même antérieurement à la domination romaine, honoraient d'une façon toute particulière le demi-dieu qui avait placé au détroit de Gibraltar les limites du monde. Aussi, dans chaque grande ville d'Espagne au VIIIe siècle, devait-il se trouver un temple ou une *maison* d'Hercule.

[2] Le texte porte : Rey *has* sido por tu mal, etc., etc., « Tu as été roi pour ton malheur, » ce qui n'a pas de liaison avec ce qui suit; nous nous sommes permis une légère correction : Rey, *ha* sido por tu mal.

[3] Alarabes de Caballo
Sin poderse menear,

On sait que la selle arabe a des arçons très-élevés.

[4] Sous la monarchie gothique en Espagne, on donnait le titre de *comte* (comes) à ceux qui étaient investis des hautes charges du palais et aux gouverneurs des villes. Plus tard, au XIIIe siècle, on appelait ainsi les riches-hommes qui faisaient pour le roi un service actif. V. les *Partidas*, part. 2, tit. II, l. XI.

5 Florinda perdiò su flor.

6 Tous les peuples de la terre ont connu les dés, et il est question de ce jeu dans les plus anciens poèmes de l'Inde : on voit au *Mahabharata*, dans l'épisode de Nala, l'histoire de ce prince qui joue aux dés son royaume et sa femme. Les Romains furent, aussi, grands joueurs de dés, et ce sont eux ou peut-être, même, les Phéniciens, qui les ont fait connaître aux Espagnols.

7 Leyendo un *papel*, etc.

Le mot *papel* signifie *papier*; et par extension une *lettre*. Il est inutile de remarquer qu'au VIIIe siècle le *papier* n'était pas connu en Europe.

8 Ceuta, anciennement *Septa : ad septem fratres*. Par ces sept frères, on désignait sept monts qu'aujourd'hui encore on peut compter aisément des hauteurs de Gibraltar.

9 En Afrique.

10 La Cava veut dire la *méchante femme*, mais ce n'est qu'après la trahison du comte Julien que ce surnom fut donné à sa fille.

11 La bataille du Guadalète eut lieu dans la plaine où s'élève aujourd'hui la ville de Xerez-de-la-Frontera.

12 La Romance ne veut-elle pas désigner le roi Alaric?

13 Montagne célèbre par la défaite de Saül. V. Ier livre des *Rois*, ch. 31.

14 Cervantes (dans le *Don Quichotte*, part. II, ch. 26) cite quelques vers de ce passage avec des variantes de sa façon.

15 Que el mal suele acabar honras,
Que acaban la vida y fama.

16 Come me ya por la parte
Que todo lo merecia, etc.

Cervantes, dans le *Don Quichotte* (part. II, ch. 33), cite ces deux vers en les estropiant, selon son habitude.

17 Les chroniques espagnoles sont d'accord avec les Romances pour nous montrer le roi Rodrigue survivant à sa défaite ; mais les historiens le font périr dans la bataille. Cervantes paraît avoir adopté cette dernière opinion. V. *Don Quichotte*, part. II, ch. 40.

VIIIe ET IXe SIECLES.

(795-820?)

LES ROMANCES

DE

BERNARD DE CARPIO.

NOTICE.

Bernard de Carpio a été, — jusqu'à l'apparition du Cid, — l'expression la plus haute, la plus parfaite du caractère espagnol au moyen âge; il ne faut donc pas s'étonner si ses compatriotes ont composé en son honneur un assez grand nombre de romances.

Le roi Alphonse-le-Chaste régnait sur la partie chrétienne de l'Espagne, les Asturies et la Galice. Sa sœur Chimène (Ximena) ayant contracté un mariage secret avec un homme considérable des Asturies, le chaste roi fit renfermer les deux amants. Cependant de cette liaison était né Bernard appelé de Carpio à cause d'un château de ce nom, à lui donné par le roi Alphonse. Bernard, devenu adolescent, se fait remarquer par sa force, son courage, son adresse; et non moins distingué par ses qualités morales et l'élévation de son âme, il consacre sa vie, ses exploits à la délivrance de son père : touchant modèle de la piété filiale la plus noble et la plus poétique! — Tel est le sujet des romances qu'on va lire.

Il ne faut pas le dissimuler, depuis un siècle environ la plupart des érudits espagnols ont révoqué en doute l'existence de Bernard de Carpio. Pour nous, tout en reconnaissant que la tradition populaire a laissé trop de place à l'élément fabuleux, nous croyons fermement à la réalité historique de Bernard. Et cette opinion n'est pas seulement la nôtre ; elle paraît avoir été partagée par Cervantes, d'ordinaire fort circonspect et même un peu sceptique à l'endroit des héros de la chevalerie nationale [1].

A notre avis, pour prononcer raisonnablement sur l'existence de Bernard, on aurait dû moins considérer les erreurs ou les imaginations des poètes populaires, que le côté par lequel ce romancero se rattache à l'histoire. Or, à l'examiner de près, on y aurait trouvé des détails qui, sous ce point de vue, le recommandent à tous les esprits sérieux. Ainsi aujourd'hui l'érudition moderne admet comme démontrées, et l'admiration qu'Alphonse-le-Chaste éprouvait pour le génie et la gloire de Charlemagne, et les ambassades que le petit roi d'Oviédo envoyait au grand empereur d'Occident ; or que disent les Romances à ce sujet? — Ainsi encore, il est maintenant reconnu que les dispositions du roi Alphonse à l'égard de Charlemagne excitèrent l'inquiétude de son peuple : ne retrouve-t-on pas cela vivement exprimé dans les Romances? — Ainsi encore, un écrivain très-savant, et qui a consacré une patience merveilleuse et une rare sagacité à débrouiller les époques les plus obscures du moyen âge espagnol, M. Ch. Romey, a émis l'opinion que le roi Alphonse voulut essayer la restauration de l'ancien ordre gothique [2] : un œil attentif ne pourrait-il pas entrevoir ce dessein dans quelques passages des romances populaires?

La *Chronique générale* [3] nous apprend qu'au XIIIe siècle les poètes populaires, les *jongleurs* (juglares) comme

elle les appelle, célébraient dans leurs *chansons* (cantares) un prétendu voyage de Bernard de Carpio en France, et les exploits imaginaires accomplis par le héros asturien de ce côté-ci des Pyrénées. Ces romances sont aujourd'hui perdues. Au point de vue littéraire c'est peut-être grand dommage; mais au point de vue historique on ne saurait regretter cette perte, car à la fin la vérité aurait pu complétement disparaître sous toutes ces fictions.

Les amis de la poésie désireraient peut-être dans ce romancero plus de mouvement et de variété. Mais quelle hauteur de sentiments! Et comment les poètes populaires d'un temps à demi barbare auraient-ils imaginé cela s'ils ne l'avaient pas eu en quelque sorte sous les yeux, s'ils n'avaient pas vu, pour ainsi dire, poser devant eux la réalité vivante?

I.

LE ROI DON ALPHONSE-LE-CHASTE MET EN PRISON L'AMANT DE SA SOEUR APRÈS AVOIR FAIT ENTRER CELLE-CI DANS UN COUVENT *.

Au royaume de Léon [4] régnait Alphonse-le-Chaste. Il avait une sœur très-belle, nommée doña Chimène. D'elle s'était épris le comte de Saldaña; mais il ne vivait pas abusé, car l'infante l'aimait.

Bien des fois ils se réunirent, car personne n'avait de soupçons. Des fois qu'ils se virent l'infante demeura enceinte.

* *Cancionero de Romances.*

En los reynos de Leon
El Casto Alfonso reynaba, etc.

L'infante mit au jour Bernard; et sitôt après, elle entra en religion.

Pour ce qui est du comte, le roi le fit arrêter et placer sous très-bonne garde.

II.

LE COMTE SANCHE DIAZ EST ARRÊTÉ PAR ORDRE DU ROI *.

Le comte don Sanche Diaz, qui se nommait de Saldaña, avait connu doña Chimène sœur d'Alphonse-le-Chaste; et sans que le roi le sût tous deux s'étaient mariés, et de ce mariage naquit Bernard de Carpio.

Le roi Alphonse en eut beaucoup de colère, et il envoya vers le comte, à Saldaña, où il était, pour se venger de lui.

Le comte vint à Léon, où se tenait le roi; mais lorsqu'il fut à Léon il se repentit d'être venu, parce que le roi n'était pas sorti pour le recevoir et lui faire honneur. Cela lui parut de mauvais signe; et il se reprocha de n'avoir pas amené ses gens, quoique le roi le lui eût défendu.

En apprenant que le comte était arrivé à Léon, le roi ordonna à ses chevaliers de le prendre dès qu'il entrerait; et quand le comte vint pour baiser la main au roi, il fut arrêté aussitôt, comme le roi l'avait ordonné.

Le comte, se voyant pris, demanda au roi : « Seigneur, en quoi vous ai-je offensé? Pourquoi suis-je si mal traité?

— « Vous en avez assez fait, comte; car je n'ignore pas ce qui s'est passé entre Chimène ma sœur et vous, comte

* *Romancero de Sepulveda.*

El conde don Sancho Diaz
De Saldaña era llamado, etc.

imprudent. Mais je vous promets et jure que vous en serez châtié, car, de toute votre vie, vous ne sortirez plus de prison. Vous y mourrez, — enchaîné dans le château de Luna. »

— « Mon seigneur, vous êtes le roi, répondit le comte en pleurant, vous ferez votre volonté contre moi votre vassal. Seulement, seigneur, je vous demande en grâce que vous preniez soin de Bernard, qui s'élève dans les Asturies; car il est le fils de votre sœur. C'est moi qui suis le coupable, et il n'est pour rien dans mon péché. »

III.

BERNARD DE CARPIO APPREND LE SECRET DE SA NAISSANCE *.

Voici ce que contait un jour, au valeureux Bernard, Elvira Sanchez, sa nourrice, qui l'a élevé depuis son enfance : « Vous saurez, fils, vous saurez, puisque vous l'avez demandé, que vous n'êtes point bâtard, non, du roi don Alphonse-le-Chaste. »

Bernard répliqua : « Cependant un père quelconque m'a engendré. »

— « Vous avez un père gentilhomme, mon fils, gentilhomme et non vilain. Le comte don Sanche Diaz, qui a son comté à Saldaña, vous eut de doña Chimène, étant dans la maison du roi. Et comme elle était sa sœur, le roi, pour se venger de l'outrage, mit le comte en prison dans

* *Romancero general.*

Contandole estaba un dia
Al valeroso Bernardo, etc.

le château de Luna ; et votre mère pareillement fut renfermée en lieu sûr : car bien que le mariage n'eût pas été public, cependant il fut découvert. Ils s'étaient tous deux mariés, et de là vient que vous n'êtes point bâtard. Et afin de se venger plus encore et de vous faire un plus grand dommage, il a donné ses royaumes au Français en vous déshéritant. C'est pourquoi, mon fils, au monde il semble mal que votre bras laisse le bon comte ainsi affligé et prisonnier, avec ses cheveux blancs. »

— « La faute en est à vous, mère, qui me l'avez caché ; car, si je l'avais su, je l'aurais déjà délivré. »

— « Si, tout ce long temps que vous avez demeuré avec moi, nous vous avons tu le secret, ç'a été par crainte du tyran[6]. Songez-y, vous dis-je ; et considérez que vous êtes blâmé du public, qui toujours parle [7] et qui connaît l'aventure. »

Bernard lui dit : « Assez, mère, ce que vous m'avez déjà dit suffit pour servir d'aiguillon au fils d'un père honoré. »

Il tourne les yeux vers le ciel, inonde de larmes son beau visage, et, enflammé de colère, il dit en mordant ses lèvres : « Que mes amis ne tiennent plus à honneur de m'avoir à leur côté ; et que je tombe entre les mains des farouches Mores, blessé ou tué ; et que je sois traîné par mon cheval jusqu'à ce qu'il m'ait mis en lambeaux ; et quand je me trouverai le plus en péril, que mon bras fatigué ne me puisse plus défendre, — si le roi Alphonse ne me rend pas de bon gré mon père chéri, ou si je ne le poursuis pas comme cruel et tyran !

IV.

MÊME SUJET *.

A la cour d'Alphonse-le-Chaste Bernard vivait content sans rien savoir de la prison où languissait son père. Beaucoup en étaient affligés, mais personne ne le lui disait ; car on n'osait pas, à cause que le roi l'avait défendu.

Et ceux qui en étaient le plus affligés étaient deux de ses parents, l'un nommé Vasco Melendez, qui était fort triste de cette prison, et l'autre Suero Velasquez, qui la sentait du fond de l'âme.

Pour lui découvrir le cas, ils mirent dans leur secret deux nobles dames [8] de grand mérite. L'une était Urraque Sanchez ; l'autre, on l'appelait Maria, et son surnom était Melendez.

Ils parlèrent un jour en grand secret [9] à ces dames, disant : « Nous vous prions, mesdames, avec politesse, que vous disiez à Bernard, par quelque voie ou moyen, comment gît en prison le comte don Sanche Diaz son père, et qu'il travaille à l'en retirer, s'il peut, de manière ou d'autre ; car nous avons juré au roi que de nous il ne saurait pas la chose. »

Les dames, quand elles virent Bernard, lui dirent la chose. Bernard, quand il sut cela, en conçut un grand chagrin, à tel point que dans son corps son sang se tourna. De retour à son logis, il pleura beaucoup, revêtit des habits de deuil, et s'en alla devant le roi.

* *Cancionero de Romances.*

En corte del Casto Alfonso
Bernardo á placer vivia, etc.

Le roi, le voyant ainsi, lui parla de la sorte : « Bernard, est-ce que par aventure vous désirez ma mort? »

Bernard répondit : « Seigneur, je ne veux point votre mort; mais je m'afflige de ce que mon père est prisonnier depuis déjà un long temps. Seigneur, je vous demande en grâce, car je l'ai mérité, que vous ordonniez qu'on me le rende. »

Mais le roi lui dit avec grande colère : « Sortez de ma présence, et n'ayez point l'audace de me reparler de cela ; car, sachez-le, vous vous en repentiriez, et je vous jure et promets que tant que je vivrai jamais vous ne verrez votre père hors de prison. »

Bernard avec grande tristesse répondit ainsi au roi : « Seigneur, vous êtes roi et vous ferez selon votre volonté et bon plaisir. Cependant je prie Dieu, et pareillement sainte Marie, de vous mettre dans le cœur que vous lui rendiez bientôt la liberté. Pour moi, nonobstant, je ne laisserai jamais de vous servir. »

Mais avec tout cela le roi l'aimait infiniment, et se plaisait avec lui chaque jour davantage à mesure qu'il le voyait. Cela fit que Bernard se croyait toujours le fils du roi.

V.

PLAINTES DU COMTE DE SALDANA EN SA PRISON *.

Il mouille sa prison des larmes qu'il répand, le comte don Sanche Diaz, ce seigneur de Saldaña. Et au milieu de

* *Romancero general.*

Bañando esta las prisiones
Con lagrimas que derrama, etc.

ses pleurs et de sa solitude, voici comme il exhalait sa plainte contre le roi Alphonse, et la sœur de celui-ci, et don Bernard son fils.

« Les années de ma prison, si longue et si abhorrée, ils me les apprennent à tout moment, ces miens tristes cheveux blancs. Lorsque j'entrai en ce château à peine avais-je barbe au menton; et à cette heure, pour mes péchés, je la vois poussée et blanchie.

» M'as-tu donc oublié, ô mon fils?.... Comment le sang que tu tiens de moi ne t'excite-t-il pas à grands cris à porter secours où est besoin? Serait-ce que le sang que tu as reçu de ta mère t'en empêche, et que, comme c'est celui du roi, tu juges ma cause ainsi que lui?

» Tous trois vous m'êtes ennemis. Ce n'est pas assez pour un infortuné d'avoir contre soi des étrangers, il faut encore qu'il ait son propre enfant.

» Tous ceux qui me gardent ici me racontent tes hauts faits. Mais si tu n'emploies pas ton courage en faveur de ton père, dis-moi, pour qui le réserves-tu?

» Je languis ici dans les fers : et puisque tu ne me délivres pas, je dois être un mauvais père; ou tu dois être un mauvais fils, puisque tu me délaisses.

» Pardonne-moi, si je t'offense; je cesse de me plaindre : car, moi, comme un pauvre vieillard, je pleure, et toi, comme absent, tu ne peux répondre. »

VI.

COMMENT BERNARD DE CARPIO EUT QUERELLE AVEC LE ROI *.

Au château de Carpio le roi envoya un messager avec des lettres. Mais Bernard, qui avait du sens, se défia de la trahison; il jeta les lettres par terre, et parla ainsi au messager :

« Tu n'es que le messager, ami, et ce n'est point toi qui es coupable, non [10]; mais, au roi qui t'a envoyé ici, rapporte-lui ces paroles : que je n'ai aucune confiance en lui ni en aucun de ceux qui sont avec lui, mais que, nonobstant, j'irai là-bas voir ce qu'il me veut. »

Et après avoir fait rassembler les siens, il leur parla de la sorte : « Vous êtes quatre cents, mes amis, qui mangez de mon pain. Cent d'entre vous resteront à Carpio pour garder le château; cent autres se tiendront sur les chemins pour empêcher que personne ne passe; deux cents viendront avec moi pour parler au roi; et s'il me parle mal, je lui répondrai plus mal encore [11]. »

Il marche à grandes journées et arrive à la cour : « Dieu vous protége, bon roi, et tous ceux qui sont avec vous! »

— « Et vous, soyez le mal venu, Bernard, traître, fils de mauvais père. Je vous ai donné Carpio en fermage; vous, vous le gardez comme votre propriété. »

— « Vous vous trompez, vous, roi, et ne dites point la vérité; car si j'eusse été un traître, vous vous en seriez

* *Cancionero de Romances.*

Con cartas y mensageros
El Rey al Carpio envió, etc.

aperçu. Vous devriez vous souvenir de l'affaire d'Encinal, alors que les troupes ennemies vous maltraitèrent si fort, qu'elles vous tuèrent votre cheval et voulaient vous tuer vous-même. Bernard, comme un traître qu'il est, alla vous retirer d'au milieu d'eux. C'est là que vous m'avez donné Carpio en propriété perpétuelle et héréditaire [12]. C'est là aussi que vous m'aviez promis mon père. Vous ne m'avez point tenu parole. »

— « Prenez-le, mes chevaliers, car il s'est égalé à moi. »

— « Ici, ici, mes deux cents braves qui mangez de mon pain, car aujourd'hui est venu le jour où nous devons acquérir de l'honneur. »

Le roi, dès qu'il vit cela, parla de la sorte : « Qu'est ceci, Bernard ? d'où vient que tu te fâches ? Ce qu'on dit en plaisantant, comment vas-tu le prendre au sérieux ? Je te donne le Carpio, Bernard, en propriété perpétuelle et héréditaire. »

— « Ces plaisanteries, ô roi, ne sont pas du tout plaisantes [13]; car vous m'avez appelé traître, fils de mauvais père. Quant à votre Carpio, je n'en veux pas et vous le pouvez garder pour vous : car lorsque je le voudrai, je saurai fort bien le conquérir. »

VII.

DU GRAND SERVICE QUE BERNARD RENDIT AU ROI, ET CE QU'IL DEMANDA EN RÉCOMPENSE *.

Fatigué des guerres qu'il avait livrées aux Mores, le bon roi Alphonse-le-Chaste était en paix et tranquille, lorsqu'il

* *Cancionero de Romances.*

Estando en paz y sosiego,
El buen rey Alfonso el Casto, etc.

lui vint la nouvelle que dans le pays était un grand personnage de France, nommé don Bueso, lequel conduisait une nombreuse armée de Français qui avaient envahi le royaume.

Le roi marcha aussitôt sur lui avec son neveu Bernard, et ils eurent bataille près d'Osejo, qui est un village de Castille. Il mourut de chaque côté une quantité infinie de gens. Et tandis qu'ils combattaient furieusement les uns contre les autres, Bernard et don Bueso s'étaient par aventure rencontrés. Bernard tua don Bueso, bien que celui-ci fût très-courageux.

Les Français voyant cela abandonnèrent le champ.

Après la bataille gagnée, et quand tout le camp eut été pillé, Bernard supplia le roi, suivant la promesse qui lui avait été faite, de rendre la liberté à son père. Car depuis qu'il avait appris comme quoi son père gisait en prison, il avait toujours l'habitude, après chaque combat où il était vainqueur, de le demander au roi ; et le roi le lui promettait toujours au moment du combat, mais après, lorsque tout était en paix et en repos, il ne le lui rendait point.

Comme il faisait les autres fois, cette fois-ci il le lui refusa.

Bernard très-affligé ne voulut plus retourner au palais. Au contraire, il resta long-temps enfermé sans servir le roi. Il ne sortait jamais, ne montait jamais à cheval, et paraissait n'avoir souci d'aucune chose au monde. Les plaisirs l'ennuyaient, il n'aimait que la tristesse, n'allait plus aux fêtes qu'il avait le plus recherchées, et ne trouvait de soulagement que dans la peine et la douleur.

De tout cela étaient fort affligés tous les gentilshommes, lesquels auraient bien voulu que le roi lui eût rendu son père, puisqu'il lui avait dû tant de fois la vie, et n'avait jamais perdu aucune bataille où il fût entré avec lui.

VIII.

BERNARD, PAR ORDRE DE LA REINE, SE MÊLE AUX DIVERTISSEMENTS QUI EURENT LIEU A LÉON *.

En la trente-sixième année du roi don Alphonse-le-Chaste, ou, pour compter autrement, en l'année huit cent cinquante-trois [14], — le roi, maintenant plus tranquille, avait réuni à Léon ses cortès [15], et là étaient venus les hommes considérables du royaume et ceux de moyenne condition.

Pendant qu'ont lieu les cortès, le roi a ordonné que l'on fît des réjouissances générales, de quoi la cour a été fort contente; car chaque jour l'on court les taureaux, et l'on tire aux tablados [16].

Don Arias et don Thibald, deux comtes de grand état, devinrent tristes outre mesure quand ils virent que Bernard ne prenait point part à ces fêtes. Ils en conçurent du chagrin, parce que c'était à leurs yeux grand dommage qu'il ne s'y fût point présenté, et c'était pour les cortès un déshonneur qu'il n'y fût point venu.

Après s'être consultés entre eux, ils supplièrent la reine de dire à Bernard qu'il montât à cheval et tirât au tablado pour l'amour d'elle.

La reine, trouvant cela bien, en pria Bernard, lui disant: « Je vous promets de parler au roi et de lui demander votre père; et il ne me le refusera point. »

Alors Bernard monta à cheval, et fut accomplir cet ordre.

* *Cancionero de Romances.*

Andados treinta y seis años
Del rey don Alfonso el Casto, etc.

Arrivé devant le roi, il a tiré avec tant de fureur [17], il y a mis si bien toute sa force qu'il a brisé le tablado.

Cela fait, le roi s'en fut manger au palais.

Les Goths don Thibald et don Arias [18] firent souvenir la reine d'accomplir la grâce qu'elle avait promise à Bernard.

La reine fut aussitôt vers le roi, et lui parla ainsi : « Je vous prie fort, seigneur, s'il vous plaît ainsi, de me donner le comte don Sanche Diaz que vous tenez prisonnier, car ceci est le premier don que je vous aie demandé. »

Le roi, quand il eut entendu cela, en prit beaucoup d'ennui; et montrant grande colère, il lui fit cette réponse : « Reine, je ne le ferai point ; ne vous fatiguez pas en vain, car je ne veux pas manquer au serment que j'ai prononcé. »

La reine demeura fort triste de ce que le roi lui avait refusé sa demande; mais Bernard en fut irrité on ne peut plus, et il résolut d'aller vers le roi le supplier de vive voix qu'il lui rendit son père, et sinon, de le défier.

IX.

COMMENT LE ROI ALPHONSE ET BERNARD LIVRÈRENT CHACUN BATAILLE AUX MORES *.

Comme le roi Alphonse était sans cesse en guerre avec les Mores, une très-grande armée de ceux-ci vint courir sa terre. Ils étaient si nombreux, les Mores, qu'il y avait de quoi s'effrayer. Pleins de courage à cause qu'ils étaient en si grand nombre, ils se divisèrent en deux parts, et voici comme ils s'ordonnèrent :

* *Cancionero de Romances.*

No cesando el Casto Alfonso
De con los Moros lidiar, etc.

Une troupe fut à Polvoreda, et l'autre fut vers ce lieu où se tenait le roi don Alphonse. Celui-ci, qui ne les craignait pas, partit bravement contre eux sans retard.

Or le roi avait fait deux parts de ses gens. Avec l'une va Bernard, avec l'autre va le roi.

Bernard marcha contre ceux qui allaient à Polvoreda, les rencontra, et leur livra bataille. Il en vainquit un si grand nombre au val du More, sur la frontière du Portugal [19]; il en vainquit et tua tant et tant, que vouloir le dire ce serait à ne finir jamais.

Le roi Alphonse de son côté eut affaire avec les autres. Près de la rivière du Douro, c'est là qu'ils combattirent. Le roi Alphonse s'y porta de sa personne et montra tant de courage qu'il tua douze mille Mores. Ce fut un grand carnage, et le peu qui s'échappa emporta de quoi raconter.

Quant au roi il s'en retourna fort riche et fort honoré à sa cité d'Oviédo, où il fut se reposer.

X.

BERNARD SE PLAINT VIVEMENT AU ROI, ET LE ROI L'ENVOIE EN EXIL*.

Fort affligé et fort triste était le vaillant Bernard à cause qu'il voyait son père en prison et ne pouvait le délivrer.

Couvert d'habits de deuil et pleurant de ses yeux, il le demanda en grâce au roi don Alphonse-le-Chaste, lequel ne voulut point le lui rendre, mais lui fit cette réponse : « Qu'il ne fût point assez osé pour lui en parler une autre

* *Cancionero de Romances.*

En gran pezar y tristeza
Era el valiente Bernaldo, etc.

fois; car, s'il avait cette hardiesse, il le ferait jeter avec son père. »

Bernard voyant cela parla ainsi au roi :

« Seigneur, pour tous les services que je vous ai rendus, vous devriez le faire sortir de prison. Vous devriez vous rappeler, si vous n'avez point perdu la mémoire, comme quoi je vous secourus lorsque les Mores vous tenaient assiégé à Benavente et que, dans le combat que vous leur livrâtes, vous vous vîtes en une situation très-périlleuse avec la troupe du roi Ores qui avait envahi le royaume. Et vous me dites alors que j'eusse à vous demander une récompense quelconque, et que vous me la donneriez aussitôt. Je vous demandai mon père, et il me fut par vous accordé.

» Une autre fois, lorsque vous livrâtes combat au païen [20] Alzaman, qui se tenait sur Zamora et qui avait mis le siége devant cette ville, vous savez bien ce que là je fis pour vous tirer d'affaire et vous mettre en sûreté. Quand la victoire fut remportée, vous me donnâtes votre parole de me rendre le comte mon père libre, vivant, et sain et sauf.

» Et de même lorsque les Mores vous tenaient également assiégé près du fleuve nommé Orbi [21] et qu'ils vous serraient de près, de sorte qu'échapper eût été miracle et que vous alliez mourir, moi je vins de l'autre côté, et vous savez bien ce que je fis et comment je vous délivrai.

» A présent donc que je me vois si mal récompensé de vous, et que vous ne me rendez point mon père comme vous me l'aviez promis, je me sépare de vous et ne veux plus désormais être votre vassal. Et je défie ceux de votre parti, tous tant qu'ils sont, en telle sorte, qu'en quelque lieu que je les trouve, si je puis plus qu'eux, je les traiterai comme ennemis. »

De cela le roi fut très-irrité, et il parla ainsi à Bernard :

« Bernard, puisqu'il en est ainsi, je vous ordonne de sortir au plus tôt, d'aujourd'hui à neuf jours, de mon domaine et royaume. Et prenez garde que je ne vous y trouve pas; car certes, si je vous y trouvais une fois accompli le délai fixé, je vous ferais enfermer où a été votre père. »

Pour lors Bernard s'en fut très-fâché à Saldaña. Et aussitôt Vasco Melendez, qui lui tenait de près par le sang, et pareillement Suero Velasquez, qui était son propre parent, et don Nuño de Léon, lequel était aussi parent de Bernard, voyant qu'il parlait de la sorte irrité contre le roi, prirent congé de don Alphonse en lui baisant la main [22], et s'en furent à Saldaña, où ils se réunirent à Bernard.

Bernard commença alors à faire grand mal et dommage. Il courut le pays de Léon et y fit beaucoup de dégât. Ces guerres qu'il y eut entre le roi et Bernard durèrent longtemps; elles durèrent jusqu'à la mort du roi don Alphonse-le-Chaste.

XI.

COMMENT LE ROI ALPHONSE FUT EMPÊCHÉ DE LIVRER SON ROYAUME AUX FRANÇAIS*.

Avec ses riches-hommes [23] il s'est retiré dans son palais, à Léon, où est sa cour, Alphonse roi de Castille [24]. Et après qu'il a fait connaître son dessein et ses vues aux hommes de guerre et aux hommes d'État qui l'écoutent d'une oreille attentive, tout à coup, pendant la délibéra-

* *Romancero general.*

Retirado en su palacio
Está con sus Ricos-homes, etc.

tion, l'on entend un murmure confus de voix diverses qui remplit les salles du palais.

Les uns disent : « Liberté ! c'est un bien dont il faut que jouisse la Castille. Assez long-temps elle a gémi sous le joug honteux du faux prophète ; à moins que nos misères, nos fautes et nos crimes ne nous aient à jamais condamnés à la servitude étrangère. Que le Français gouverne en paix ses États ; qu'il ne vienne pas exciter notre colère, et qu'il étende d'un autre côté les limites de ses frontières. »

D'autres disent : « Ce n'est pas un affront, et l'on ne doit pas le prendre ainsi, qu'un royaume soit réuni à un autre à d'honorables conditions. »

Ils étaient au milieu de ces difficultés, lorsque dans le palais troublé entrent confusément et sans ordre nombre infini de gens criant : « Vive la Castille ainsi que ses lions redoutés ! Vive le chaste roi Alphonse, pourvu toutefois qu'il n'étouffe pas nos cris ! Vivent ceux qui joindront leurs voix aux nôtres ! et pour les autres nos épées en feront justice, qu'ils soient nobles ou vilains ! Vive le fameux Bernard, notre libérateur, qui nous préservera d'un joug infâme et de l'oppression étrangère ! »

Bernard, qui était devant, impose silence à tous ; et après en avoir sur le nombre choisi douze des siens il entre où était le roi, et dit :

« Si une peur honteuse peut produire sur un sang fameux et illustre, que le monde admire, de si indignes effets ; si celui qui m'entend est bien de ce sang des Goths qui firent trembler l'univers, comment voulez-vous obliger la bruyante renommée [25] à raconter les valeureux exploits d'un peuple soumis à une autre nation ? que plutôt le ciel dans sa colère lance ses brûlantes foudres sur la malheureuse Castille, avant qu'on la puisse dire esclave ! Je n'y consentirais jamais ; et, dût le monde en être renversé,

cela ne sera pas, ou les auteurs d'un pareil acte mourront de mes mains. Et beaucoup de bras, sans compter le mien, se lèveraient d'accord à cet effet; car la liberté est douce et l'esclavage affreux ! »

Sur ce il quitta la salle; et, sorti du palais, il rangea sa troupe en bon ordre et donna les instructions nécessaires.

Le roi, voyant la chose, demanda de nouveau l'avis du conseil, et le conseil répondit qu'il fallait laisser la Castille jouir en paix de sa liberté.

XII.

COMMENT BERNARD EUT QUERELLE DANS LE PALAIS AVEC LE ROI *.

Avec seulement dix des siens, Bernard arrive devant le roi, le chapeau à la main, et le salue avec respect. Le reste de ses trois cents chevaliers se dirige sur le palais, allant deux par deux, afin de ne pas exciter de soupçons.

« Soyez le mal venu, perfide, en ma présence, dit le roi, fils d'un père qui m'a trahi, et engendré parmi les ruses! car vous vous êtes soulevé avec le Carpio, que vous teniez de moi; mais, comptez sur ma parole, je saurai vous punir, bien qu'il n'y ait pas de quoi s'étonner si le traître engendre le traître. Ne cherchez point à vous excuser, car vous n'avez aucune valable excuse. »

Bernard, qui avait attentivement écouté, répondit d'un air sombre : « On vous a mal informé, seigneur, et l'on

* *Romancero general.*

Con solos diez de los suyos
Ante el rey Bernardo llega, etc.

vous a fait de faux rapports. Car mon père était si loyal qu'il ne le cédait nullement en loyauté à votre antique race, et cela est chose manifeste. Et à l'accuser de trahison, il ment, celui qui le dit ou le pense, — vous toutefois mis à part, en vous exceptant comme roi.

» Certes avec ce nom de traître on récompense bien mes grands services, dont il aurait été juste cependant que l'on gardât le souvenir ! Mais c'est le propre de l'ingrat, oui, seigneur, c'est là sa propriété distinctive [26], d'oublier le bienfait pour refuser la récompense.

» Si vous avez oublié mes autres services, il en est un dont vous auriez dû vous souvenir : c'est quand, dans l'affaire de Roméral, alors que l'issue en était incertaine, vous eûtes votre cheval tué sous vous, et restâtes en un pressant péril. Alors moi, — comme je suis un traître, — je vous donnai le mien aussitôt, et vous tirai ainsi, vous le savez de ce péril de mort.

» Pour cela vous me promîtes avec de belles paroles de me rendre mon père, — de me le rendre sain et sauf.

» Mais vous avez mal accompli votre parole et royale promesse, et certainement, tout roi que vous êtes, vous avez bien peu de constance; car il est mort en prison, comme vous savez, il est mort par votre ordre.

» Ah ! si j'eusse été ce que je dois, si j'eusse été le fils que je dois être, j'aurais vengé sa mort d'une manière offensante pour vous. Mais je ne tarderai pas à le venger; et, comme je le médite, de façon à vous nuire, et qu'il vous en vienne un notable dommage. »

— « Arrêtez-le, dit-il, arrêtez-le, mes chevaliers, et tuez-moi ce fou insolent qui me veut déshonorer; arrêtez-le, » criait le roi.

Mais aucun ne le tenta, parce qu'ils virent que Bernard enveloppait son bras gauche de son manteau et mettait la

main sur son épée, disant : « Que personne ne bouge, car je suis Bernard, et mon épée ne s'incline pas même devant des rois ; et vous savez qu'elle est de bonne trempe, car vous en avez l'expérience. »

Les dix autres, voyant la situation difficile, s'apprêtent au combat, mettent la main sur leur estoc, se débarrassent de leurs manteaux, et se pressent d'un air farouche aux côtés de Bernard, en avertissant, au moyen d'un signal convenu, le reste de leurs compagnons, lesquels s'emparent des portes de fer du redoutable palais, en disant : « Vive Bernard ! et mort à qui l'outrage ! »

En voyant leur résolution le roi dit d'un air tranquille : « Ce que je vous ai dit en manière de badinage, vous l'avez pris au sérieux. »

— « Je l'ai pris en badinant, seigneur, » répondit Bernard, et il sortit de la salle sans le saluer.

Avec lui s'en retournent joyeux et triomphants ses trois cents compagnons, qui, ayant dépouillé leurs manteaux, laissent voir leurs riches armures.

C'est ainsi que le roi fut bravé, et son injure demeura sans vengeance.

XIII.

BERNARD EXILÉ SE REND A GRENADE, OU IL SE LIE D'AMITIÉ AVEC LE MORE MUZA*.

Le roi Alphonse exilait son neveu Bernard afin de pouvoir accomplir la promesse par lui faite à Charlemagne, et parce que, s'il fût demeuré dans le royaume, il eût mis

* *Romancero general.*

Desterró el rey Alfonso
A su sobrino Bernardo, etc.

dans son parti tout ce qu'il y avait de puissants et les plus anciens gentilshommes.

Il sort pour accomplir son exil, seul avec un gentilhomme ; et avant que de sortir de Carpio il donne une lettre à un sien serviteur, en lui disant : « Remets-la au roi, et dis-lui qu'elle est de Bernard, et que je ne pense pas revenir que je ne me sois mesuré avec ce vaillant Français qu'on appelle Roland, auquel il ne servira de rien de porter le casque enchanté qu'il enleva à Zerbin quand il le trouva désarmé, et à qui il donna une mort cruelle en se vantant de l'avoir tué en champ clos [27]. »

Et comme il ne pouvait passer les ports jusqu'à ce que le printemps fût venu [28], il chemina vers Grenade ; d'autant qu'il avait été publié à son de trompe que là se célébraient des fêtes royales où le prix serait donné au mieux faisant, soit More, soit chrétien ; et parce que là se trouvait Muza, de qui on lui avait rapporté que c'était la meilleure lance qu'il y eût dans le parti païen, et par qui tout le parti chrétien avait été mis en un pressant péril.

Enfin il arriva à Grenade, cet honorable Léonais, et là il vit se dirigeant vers la place Muza, le vaillant amoureux.

Par les rues où il passait il allait jetant des papiers [29] sur lesquels était écrit : « La jalousie, voilà ce qui me tue ! » car il n'était point favorisé de l'amour.

C'est ainsi que Muza entra dans la place ; et bien que tout le monde le regarde, personne ne le reconnaît à cause qu'il vient sous un déguisement.

Bernard, qui avait un grand désir de savoir qui était ce païen et comment il s'appelait, le demanda à un serviteur de celui-ci.

Le More, sans faire attention à lui, passa en avant au large et, abordant Muza, lui dit : « Ce chrétien m'a demandé qui tu es, et je le lui ai caché. »

Muza alla vers Bernard, et, lui parlant de sa plus douce voix, lui dit : Qui es-tu, toi qui t'informes de moi ? dis-moi, s'il te plaît, ton nom, et je te dirai le mien volontiers ; et si tu désires avoir bataille, nous irons tous deux au champ. »

Bernard, voyant du More le gentil courage, lui dit : « Je suis Bernard, je suis celui qui n'a jamais refusé le combat avec aucun homme qui m'en ait offert l'occasion. »

Muza l'embrasse et lui dit en pleurant presque de joie : « Tu sauras que je suis celui qui a toujours le plus souhaité de t'avoir pour ami, bien que nous soyons séparés par nos religions [30]. Et puisque le ciel le permet, embrasse-moi, cher ami, et j'entends que tu te serves de moi comme du moindre varlet. Et si jamais en quoi que ce soit tu me surprends en faute, je veux que le ciel et tout ce que Dieu a créé m'abandonne. »

C'est ainsi qu'en se témoignant grande amitié ils s'en allèrent ensemble afin que Bernard pût avoir ce dont il avait besoin [31].

XIV.

BERNARD, AVEC LES CHEVALIERS DE LÉON, ENTRE EN CAMPAGNE CONTRE LES FRANÇAIS *.

Avec trois mille Léonais et plus, Bernard sort de cette ville qui sauva miraculeusement l'Espagne déjà perdue, — de cette ville dont les hautes murailles et la vaste plaine conservent avec respect le nom et les victoires du fameux Pélage [32].

* *Romancero general.*

Con tres mil y mas Leoneses
Deja la ciudad Bernardo, etc.

Les laboureurs quittent la charrue, les moissonneurs la faucille, les bergers la houlette; les jeunes gens s'agitent, les vieillards se raniment, ceux qui sont inutiles s'excitent mutuellement, et ceux qui ont le cœur le plus faible essaient de montrer du courage. Tous se pressent autour de Bernard, en invoquant la liberté; car ils redoutent le joug infâme dont le Français les menace.

« Nous sommes nés libres, criaient-ils; et à notre roi légitime nous payons ce que nous devons d'après le commandement divin. Dieu ne permettra pas, Dieu ne voudra pas que nous soumettions l'avenir de nos enfants et la gloire de nos ancêtres au joug de l'étranger; et nos cœurs ne sont pas si lâches, nos bras si faibles, et nos veines tellement dépourvues de sang, que nous subissions volontiers un pareil outrage.

» Le Français a-t-il, par aventure, conquis notre pays? Pense-t-il triompher sans verser de sang? Non, non, tant que nous aurons des armes! On pourra dire des Léonais qu'ils sont morts en combattant, mais non pas qu'ils se soient rendus; car enfin ils sont Castillans.

» Si les braves Numantins ont seuls durant quatorze années livré aux armées romaines tant et de si terribles combats, comment un royaume entier, et encore le royaume des Lions [33], qui ont si souvent déchiré de leurs ongles sanglants les tigres de l'Afrique, se résignerait-il à une position si honteuse?

» Que le roi leur donne, s'il veut, ses biens, mais qu'il ne leur donne point ses vassaux; car le pouvoir des rois ne va pas jusqu'à soumettre les volontés. »

Sur ce Bernard dispose ses brillants escadrons. Et cependant d'une fenêtre du palais don Alphonse-le-Chaste le regarde; il le regarde comme son sang et voit avec un secret plaisir sa bonne mine et sa contenance guerrière.

La foule augmente incessamment près des murs, de sorte qu'elle y forme un camp. Les villes et les villages aux alentours [34] sont bientôt dépeuplés.

Bernard, enfin, se met en marche vers cette ville auguste dont les murs sont baignés par les flots abondants et rapides de l'Èbre fameux [35], si vanté dans le monde, et dans laquelle le fils de Zébédée [36] a fondé le noble édifice où se trouve le pilier sacré, échelle de notre salut [37].

C'est là que l'attendent Bravonel ainsi que les troupes sarrasines qui obéissent au roi Marsile, lequel s'est déclaré contre les Français.

XV.

COMMENT BERNARD PARLE A SES CHEVALIERS LA VEILLE DE LA BATAILLE DE RONCEVAUX *.

En attendant que le jour paraisse pour reconnaître le passage, le vaillant Bernard s'est arrêté sur la frontière de France. Il n'avait avec lui que trois cents compagnons. C'était sa coutume; car dix hommes suffisent contre mille, quand ils sont les enfants de l'Espagne.

Et avant de mettre à exécution le dessein qui l'amène, il les rassemble tous et leur dit à haute voix ces paroles :

« Vous voyez bien, braves amis, vous tous qui êtes issus de noble sang, que l'entreprise pour laquelle nous sommes venus demande de bonnes lances. S'il en est un seul parmi nous qui entende abaisser la sienne devant

* *Romancero general.*

Aguardando que amanezca
Para conocer la entrada, etc.

l'ennemi, qu'il s'en retourne, qu'il s'éloigne de cette frontière, avant que nous l'ayons passée. Car une fois entrés, chacun de nous aura fort à faire; parce que en toute chose où il y a de l'honneur à gagner, il y a aussi beaucoup de peine [38].

» Un Espagnol, vous le savez, a dès sa naissance, et comme par droit d'héritage, ce courage qui veut que l'on montre toujours la poitrine à l'ennemi, et qui oblige celui-ci à montrer le dos [39]. Et si cela n'est pas, contentez-vous de me regarder, cela me suffit, car avec ma lance je ne crains pas la France entière face à face. Et celui qui n'aura pas assez de cœur pour tenir sa parole, il vaut mieux qu'il nous laisse ici que de laisser voir sa lâcheté [40].

Tous ensemble lui répondent qu'il peut être tranquille, et que chacun de ceux qui l'accompagnent est un autre lui-même.

Et comme le soleil commençait à dorer la cime des montagnes et brillait dans la rosée suspendue aux plantes humides, on entendit les cris et l'algazara [41] de la gent sarrasine. Ils apprêtent leurs chevaux, car déjà eux-mêmes étaient armés, et ils marchent à l'ennemi en bonne manière de gentilshommes [42].

XVI.

ALLOCUTION DE BERNARD AUX GENTILSHOMMES ASTURIENS AVANT LA BATAILLE DE RONCEVAUX *.

Il sort de Léon, Bernard, avec les meilleurs des Asturies. Ils sont tous prêts à combattre; ils veulent fermer le passage aux Français qui viennent, sur la demande d'Alphonse-le-Chaste, s'emparer du royaume, comme s'il n'y avait pas en Espagne qui pût lui succéder à meilleur droit.

Et à deux lieues de Léon Bernard s'arrêta au milieu d'une plaine, et élevant la voix, il parla ainsi à ses compagnons :

« Écoutez-moi, Léonais, vous tous qui vous vantez d'être gentilshommes, et parmi lesquels, je suis sûr, il ne s'en trouvera pas un qui se conduise comme un vilain. Vous allez comme bons vassaux, défendre votre roi, votre pays, et vos vies et celles de vos frères.

» Ne souffrez pas que des étrangers vous gouvernent et que demain vos enfants puissent appartenir à la France. Ne permettez pas que vos armes antiques, changeant leur riche blason, soient demain semées de fleurs de lis, au lieu de porter de braves lions [43]. Et ce beau royaume conquis depuis si long-temps par vos aïeux, ne le laissez pas, par la lâcheté d'un jour, passer à des mains ennemies.

» Que celui qui ne se battrait pas seul contre trois Français reste ici, et, quoique moins nombreux, nous serons toujours assez forts.

* *Romancero general.*

Con los mejores de Asturias
Sale de Leon Bernardo, etc.

» Car moi et ceux qui vont me suivre, nous ne craignons pas de nous mesurer chacun contre quatre, et même y en eût-il davantage devant nous, nous serions bons pour la France entière ».

Ayant achevé, il s'élance de toute la vitesse de son cheval en disant : « Que tous ceux qui sont gentilshommes me suivent ! »

XVII.

BERNARD TUE ROLAND ET D'AUTRES CHEVALIERS FRANÇAIS A RONCEVAUX *.

Alphonse surnommé le Chaste n'a aucun héritier. A Charlemagne de France, il a envoyé des messagers : afin qu'il vienne secrètement le secourir contre les Mores, promettant de lui donner Léon son royaume.

Charles, ayant entendu le message, s'était aussitôt préparé. Il amène avec lui une nombreuse armée, Roland, qui est très-estimé, et beaucoup d'autres chevaliers que l'on nomme les pairs.

Les riches-hommes du royaume se plaignirent d'Alphonse. Ils lui demandèrent de retirer la parole qu'il avait donnée ; sinon qu'ils le mettraient hors du royaume, et en éliraient un autre à sa place. Car ils aiment mieux mourir libres que d'être appelés des malheureux ; ils ne veulent pas être soumis aux Français, les Castillans.

Celui qui en avait le plus de chagrin c'était Bernard de Carpio, lequel était neveu du roi et chevalier de haut prix.

* *Romancero de Sepulveda.*

No tiene heredero alguno
Alfonso el Casto llamado, etc.

Alphonse révoqua sa promesse, bien que ce fût contre son gré.

Charles en est très-mécontent. Il est irrité contre le roi Alphonse; et parce que celui-ci a manqué à sa parole, il le menace grandement de lui enlever Léon et même tout son royaume.

Bernard fut très-irrité de ce que Charles avait dit.

Les deux rois marchèrent l'un contre l'autre avec les troupes de leur royaume. Ils se rencontrèrent à Roncevaux, où ils combattirent très-fortement. Il y mourut beaucoup de monde, soit Français, soit Castillans.

Le roi don Alphonse fut vainqueur grâce au hardi courage de son neveu Bernard, qui s'était le plus distingué. Bernard tua de sa main le valeureux Roland, et beaucoup d'autres capitaines des plus estimés de France.

XVIII.

COMBAT DE BERNARD ET DE ROLAND *.

Ce Français invincible, ce vaillant sénateur romain, qui vainquit le brave Agrican et le força de se faire chrétien; celui qui enleva au fier Alamon ce cor si précieux avec lequel il provoqua à ces défis qui ont épouvanté le monde; celui qui, dans les plaines d'Abraca, mit seul en fuite une armée entière, et qui jamais vaincu triompha toujours des mauvais génies et de la destinée [45]; de même que le flambeau mourant jette une plus vive clarté, il déploie dans cette dernière guerre tout ce qu'il a de force et de courage.

* *Romancero general.*

El invencible Francés,
Fuerte senador romano, etc.

Mais son orgueil, son épée et son cheval ne lui suffiront pas; car le seigneur de Brava a pour adversaire celui qui naquit à Carpio [46].

Et après avoir tué l'infortuné Dudon et le marquis Olivier, et les deux fils de celui-ci, le blanc et le noir, voyant qu'il a déjà répandu des flots de sang français, et que cependant le redoutable Roland est encore debout, le grand neveu d'Alphonse cherche avec fureur celui de Charlemagne.

Il le trouve tout taché de sang, et lui-même en est couvert. Les deux plus vaillants cœurs qu'ait jamais renfermés le sein des hommes, s'approchent pour se combattre, pleins de puissance et d'audace.

Pour voir ce combat, les deux armées s'arrêtent en silence; et toutes les âmes flottent éperdues entre l'espérance et la crainte. Mais l'inconstante fortune et le ciel, qui attendait Roland, ôtèrent la victoire au Français, et la donnèrent à l'Espagnol.

XIX.

NOUVELLES PLAINTES DE BERNARD *.

Au chaste roi don Alphonse, Bernard demande avec des paroles pleines de sentiment ce qu'il n'a pas pu obtenir par la prière :

« Dans le château de Luna vous tenez prisonnier mon père, coupable seulement à vos yeux, et innocent aux yeux de tous. Les murs sont fatigués de garder si long-

* *Romancero general.*

Al casto rey don Alfonso
Está Bernardo pidiendo, etc.

temps un homme qu'ils ont vu jeune et qu'ils voient aujourd'hui vieillard à cheveux blancs.

» Que s'il vous faut du sang pour laver la faute de mon père, j'en ai assez répandu, de celui qu'il m'a donné, et cela pour vous servir.

» Souvenez-vous, seigneur, de quand vous promîtes votre royaume à Charles, et comment mes gentilshommes ont accompli votre royale parole. Ils sortirent comme bons chevaliers, pour combattre ces prétentions ; et la réponse des Français, nous l'avons rapportée écrite sur nos poitrines[47].

» Souvenez-vous que dans les guerres civiles que vous eûtes avec les Galiciens, nous sommes revenus nos épées teintes de leur sang.

» Rappelez-vous les rencontres que nous avons eues avec les Castillans, où nos âmes allaient si intrépides, que c'est miracle que nous ayons sauvé nos corps.

» Je suis fils de votre sœur. Réfléchissez, ô roi ! s'il vous convient de me donner pour père un homme qui ait été marié et non pas un homme engagé dans une libre liaison[48].

» Je ne veux point, ô roi ! vous irriter, mais seulement vous dire que mon père est dans vos prisons, tandis que moi je vous sers dans la guerre. »

XX.

BERNARD DEMANDE SON PÈRE AU ROI ALPHONSE. LE ROI LE LUI PROMET. ET COMMENT IL TIENT SA PROMESSE[1].

« Avant que la barbe me fût venue, roi Alphonse, tu me promis de me rendre mon père sain et sauf et tu ne me l'as pas encore rendu.

» Lorsque je naquis de ta sœur (plût à Dieu que je fusse né d'une autre mère !) tu le mis en prison, et même, dit-on, quelques mois auparavant.

» Rappelle-toi, roi Alphonse, sinon pour lui, du moins pour moi, que ta sœur est du même sang que toi, et que mon sang est celui de mon père.

» Tu me l'as promis; ne manque pas à ta parole : car il est indigne d'un roi de ne pas tenir sa promesse.

» Ton devoir c'est de lui rendre justice, mon devoir c'est de le délivrer; mais si je suis un mauvais fils, ô roi ! il ne m'appartient pas de t'accuser.

» Tous mes amis m'appellent un guerrier timide, sachant bien que j'ai un père et que je ne le connais pas.

» Depuis que je porte cette épée, je l'ai tirée pour toi en bien des circonstances; mais mieux je te sers, moins tu fais pour moi.

» Si tu oublies mon père, il n'est point juste que tu m'oublies; car il mérite salaire, celui qui rend de bons services.

» Si les miens ont mérité quelque récompense, celle que

[1] *Romancero general.*

Antes que barbas tuviese,
Rey Alfonso, me juraste, etc.

tout le monde sait, il est temps que tu me la donnes, bon roi, ou bien renonce à m'abuser. »

— « Taisez-vous, don Bernard; ne craignez pas que je manque à ma parole. La merci qu'accordent les rois, lorsqu'elle s'accomplit, ce n'est jamais trop tard; et demain avant que j'aie entendu la messe à Saint-Jean-de-Latran [48], vous verrez votre père libre de sa personne et hors de ma prison. »

Le roi tint parole, mais ce fut d'une manière bien perfide; car il ne rendit son père à don Bernard qu'après lui avoir fait arracher les yeux.

XXI.

COMMENT BERNARD RETROUVA SON PÈRE *.

En Léon et dans les Asturies régnait Alphonse-le-Chaste, le troisième de ce nom qui eût régné. A sa cour était Bernard appelé de Carpio. — Ce bon roi gagnait maintes batailles sur les Mores, et dans toutes Bernard se signalait par son courage.

Les genoux en terre, il supplia le grand roi de délivrer son père de la prison où celui-ci était; puisqu'il le lui avait promis, et ne le lui avait jamais rendu.

Le roi ne voulut point faire ce que Bernard demandait.

Bernard avec grande colère se retira d'auprès du roi; il ravagea toutes les terres du roi Alphonse, prit beaucoup de chevaliers, et vainquit le roi dans une bataille.

Alors les grands du royaume supplièrent le bon roi qu'il

* *Romancero de Sepulveda.*

En Leon y las Asturias
Alfonso el Casto reinaba, etc.

rendît à Bernard son père don Sanche Diaz de Saldaña, à cause que Bernard prenait ou tuait beaucoup d'entre eux, courait toutes leurs terres, et que de là résultait un grand mal.

Le roi, pour le bien de son royaume, consentit à ce qu'ils demandaient, pourvu que Bernard lui donnât Carpio, château qu'il avait bâti.

Bernard eut pour bien de donner ce qu'on lui demandait. Le roi recouvra le château et envoya vers le bon comte à Luna, forteresse où le comte était renfermé.

Don Thibald et Arias, personnages considérables, trouvèrent le comte mort. Ils le mirent dans un bain, ajustèrent sa personne, et l'emmenèrent avec honneur là où était le roi Alphonse.

Le roi sortit pour le recevoir avec Bernard et sa mesnie [50]. En approchant du comte, Bernard prit les devants, arriva près du comte son père, et lui baisa les mains. Mais quand il les vit froides et changées de couleur, et que le comte ne répondait pas à ses questions, il comprit qu'il était mort; et gémissant il s'écriait :

« Ah! bon comte de Saldaña! c'est dans une mauvaise heure que vous m'avez engendré, puisque je ne vous ai pas recouvré vivant. C'est moi, bon seigneur, qui ai de votre longue prison été la cause. Qu'on ne m'appelle pas votre fils puisque je n'ai pas eu la joie de vous voir sinon mort comme vous êtes, ce qui est une grande douleur pour mon âme!

XXII.

COMMENT BERNARD PARLA AU ROI APRÈS AVOIR REVU SON PÈRE *.

« Vous avez mal payé mes services, ingrat roi don Alphonse, vous qui savez tout ce qu'a fait mon bras pour votre défense. Vous m'aviez promis mon père; mais comme un roi perfide, vous me l'avez rendu privé de ses yeux, afin que mes yeux le contemplassent en cet état [51].

» O maudits soient mes services! maudite soit cette vaillante épée, qui par ses nobles œuvres ne m'a obtenu qu'une pareille récompense!

» D'aujourd'hui en avant je prêterai mon concours à vos ennemis, et les étrangers profiteront des fautes des rois légitimes.

» Ce n'est point sa mort qui m'afflige. Ce qui m'afflige, c'est que l'on dit que si j'eusse été un bon fils, je ne vous aurais point gardé le respect.

» De moi l'on pourra dire que j'ai mal employé mon temps, puisque mes honorables actions n'ont servi qu'à déshonorer mon père.

» Si vous avez vengé vos offenses, roi, je vous avertis dès à présent que moi aussi je vengerai les miennes, car je ne me ménage pas avec les rois. »

Voilà ce que dit Bernard au roi son oncle. Il le laissa la parole sur les lèvres, et, comme un démon furieux, il s'en alla chercher sa vengeance parmi les chrétiens et les Mores, car il a beaucoup d'amis parce qu'il est l'ami de tous.

* *Romancero general.*

Mal mis servicios pagaste,
Ingrato rey don Alfonso, etc.

XXIII.

CE QUE DIT BERNARD PENDANT LES FUNÉRAILLES DE SON PÈRE*.

Au milieu d'un saint temple, Bernard de Carpio est agenouillé au pied d'un noir catafalque.

Ses parents, ainsi que des chevaliers et des gentilshommes, l'accompagnent, et tous, soit par amitié, soit à cause de la parenté, ont revêtu des habits de deuil. — Ils viennent pour faire les obsèques du défunt comte don Sanche.

Laissant échapper de tendres soupirs de son sein d'acier, portant un triste deuil, et surtout en ayant le cœur rempli, mais aussi fort, aussi ferme que lorsqu'il sort armé pour le combat, tantôt il murmure entre ses dents, tantôt il prononce des paroles plus distinctes, et se plaint au ciel du roi don Alphonse-le-Chaste, qui lui a rendu son père mort, et qui lui avait promis de le remettre vivant en liberté.

» Si le roi manque à sa parole, dit-il, que fera un vilain? Avec une telle cruauté, Alphonse, tu as donné un beau nom à ta sœur, un beau titre à ton neveu, un bon salaire à ton serviteur! Mais mon honneur ne dépend ni de toi ni de ton injure, et mon épée et mon bras me feront craindre et respecter. »

Et, se tournant vers le cadavre de son père en soupirant avec force et transporté de colère, le vaillant Bernard ouvre du haut en bas son noir manteau de deuil [52],

* *Romancero general.*

Al pie de un túmulo negro
Está Bernardo del Carpio, etc.

et, sans songer ni qu'on l'écoute ni qu'il est dans un lieu consacré, une main posée sur sa barbe et l'autre sur son épée, furieux, impatient, il dit, en s'adressant à son père et à son roi :

« Tu peux monter au plus haut des cieux, bien assuré que tu seras vengé, ô mon père bien-aimé ! car le fer acéré de ma lance, qui a rougi la terre du sang français et relevé jusqu'à la voûte étoilée les espérances d'Alphonse, lui prouvera qu'il n'y a point de sûreté pour son royaume, alors que tu es outragé et que Bernard est vivant.

» Je suis seul, Alphonse, mais je suis Castillan. Je suis seul, mais j'ai en moi tant de force, que j'ai détruit la puissance de Charlemagne et plongé la France entière dans le deuil et les pleurs ! Ce bras est toujours ce même bras triomphant qui, en te donnant la victoire, épouvanta le monde. — Et ce même bras te vengera, ô mon père ! car tu es outragé et Bernard est vivant [53]. »

XXIV.

BERNARD SORT DE LÉON*.

POUR TIRER VENGEANCE DE SON ONCLE LE ROI ALPHONSE, BERNARD SUIT EN COURANT LES BORDS DE L'ARLANÇA.

Glose [54].

Semblable au lion en fureur qui sort de son antre, cherchant de nouveaux combats et désireux de montrer sa

* *Romancero general.*

Para tomar de su tio
El rey Alfonso venganza, etc.

puissance, ou tel qu'un torrent impétueux qui s'est accru outre mesure, il s'élance plein de colère et de rage — *pour tirer vengeance de son oncle le roi Alphonse.*

Il part, le généreux Espagnol, vaillant et déterminé. L'amour de son père et la douleur de sa mère ont bouleversé son âme. Et, d'un pas rapide, une grosse lance au poing, dans laquelle il a mis son espérance, — *Bernard suit en courant les bords de l'Arlança.*

NOTES DES ROMANCES DE BERNARD DE CARPIO.

[1] V. *Don Quichotte*, part. I, ch. 49.

[2] V. *Histoire d'Espagne*, par Ch. Romey, t. III, chap. 11.

[3] Toutes les fois que nous parlons de la *Chronique générale*, nous entendons par là désigner la chronique composée par ordre du roi Alphonse-le-Savant ou le sage (*el Sabio*).

[4] Il y a ici un anachronisme : à l'époque à laquelle se rattachent ces Romances, le royaume de Léon n'existait pas encore; le roi Alphonse-le-Chaste régnait sur la Galice et les Asturies, le reste de l'Espagne appartenait aux Mores.

[5] D'après la loi espagnole au moyen âge, le vassal était tenu de baiser la main du roi, soit au moment où il l'abordait, soit en prenant congé de lui. V. *las Siete Partidas*, part. IV, tit. 25, l. 5.

[6] Fue por temor del Tirano.

[7] Y notad que abaldonado
Estais *del vulgo* parlero, etc.

Le mot espagnol *el vulgo* ne signifie pas toujours *le vulgaire*, il signifie souvent le *public*.

[8] A dos dueñas hijas-dalgo.

Le mot espagnol *dueña*, dans la langue du moyen âge, signifie une dame de bon lieu.

[9] Con estas dueñas hablaron
En gran puridad un dia.

Aujourd'hui ces mots, *en puridad*, signifient, en espagnol, *fran-*

chement, sans détour. Mais, dans la langue du moyen âge, ces mots voulaient dire, *en confidence*, *en secret*. Cette locution se rencontre fréquemment dans le poème du Cid avec le sens que nous lui attribuons. Lope de Vega l'a aussi employée dans le même sens dans une comédie fort curieuse, *les fameuses Asturiennes* (las famosas Asturianas), où le grand poète s'est appliqué à reproduire les formes des plus anciens monuments de la langue espagnole. L'héroïne de la pièce dit à sa suivante : « Écoute une *confidence*. A quoi la suivante répond : « Je vous promets de vous garder le secret. N'ayez pas peur, parlez. »

—Escocha una *puridad*.
— Yo vos, señora, prometo
De teneros la secreto,
Non ayais temor, fablad.
10 Mensagero eres, amigo,
No merceeis culpa, no, etc.

Ces deux vers, devenus proverbes en Espagne, sont cités dans le *Don Quichotte*, part. II, chap. 10.

11 Si mala me la dixere,
Peor se la he de tornar.
12 Alli me disteis el Carpio
De juro y de heredad.
13 Aquestas burlas, el Rey.
No son burlas de burlar.

14 En comptant à la manière espagnole (de l'ère de César), autrement, en l'année 815.

15 Haciendo en Leon sus *cortes*.

Le mot *cortes* est tout simplement le pluriel de *corte* (ou en vieux langage *cort*) qui signifie *cour*. Dans ces *cours*, le roi, quand il le jugeait convenable, réunissait les grands vassaux, les riches-hommes et, tout au plus, j'imagine, les bons-hommes des villes. Nous aurions donc donné une idée très-fausse du mot *cortes* en le traduisant par *Assemblée des États*, et c'est pourquoi nous avons préféré conserver le mot espagnol.

16 Corriendo cada dia toros
Y bohordando tablados.

Le *tablado* était une espèce de *tableau* en bois que les chevaliers

s'essayaient à brieer au moyen d'une arme de jet qui avait nom *bohordo*. De là l'expression *bohordar tablado*.

17 Con tanta furia ha tirado, etc.

Quelle était l'arme qu'on lançait contre le tablado ?

Covarrubias (*Tesoro de la lengua castellana*) et le grand Dictionnaire de l'Académie espagnole (*Diccionario de autoridades*) disent que c'était un roseau, une baguette : mais avec un roseau ou une baguette on ne brise pas une planche. Les Romances des Infants de Lara nous apprennent qu'on lançait la *vara* (la vare). Cette vare était probablement un fort bâton de deux ou trois pieds de long et garni de fer aux extrémités.

18 Don Tibalte et Arias Godos, etc.

En disant que don Thibald et don Arias sont *Goths*, le poète veut dire que ce sont deux chevaliers de la plus noble race.

19 Tantos en el Val-de-Moro
Frontero de Portugal, etc.

20 Pour les Espagnols du moyen âge les Mores étaient des *païens* (paganos). Les vieilles chroniques les appellent souvent ainsi.

21 Probablement Orbigo ou Orbego, rivière du royaume de Léon.

22 V. page 55, note 5.

23 D'après les *Partidas*, on appelait en Espagne *riches-hommes* (ricos-homes) ceux que dans les autres pays on nomme *comtes* ou *barons*. Part. IV, tit. 25, l. 10.

24 Il y a ici un anachronisme. Sous le règne d'Alphonse-le-Chaste, c'est-à-dire à la fin du VIIIe siècle et au commencement du IXe, on ne connaissait pas encore la Castille. Le pays qui, depuis, fut appelé de ce nom appartenait aux Mores, et le petit royaume d'Alphonse se composait seulement de la province des Asturies et de la Galice.

25 ..... la parlera fama.

26 Mas es proprio del ingrato,
Su propriedad, rey, es esta, etc.

27 Les romances chevaleresques espagnoles racontaient que Roland avait tué Zerbin en trahison.

28 Y por no pasar los *puertos*
Hasta que fuesse *verano*....

Un *port* (puerto) c'est un défilé, un passage dans les montagnes, et particulièrement dans les montagnes des Pyrénées : de là Saint-Jean-Pied-de-Port, ou comme écrit notre Froissard, *Saint-Jean du Pied des Ports*. Quant au mot *verano*, aujourd'hui l'*été*, dans la langue du moyen âge espagnol ce mot signifie le *printemps*.

29 Por las calles donde iva,
Va estos *papeles* echando.

V. page 47, note 7.

30 Aunque en las leyes contrarios, etc.

31 En considérant le caractère élégant et spirituel de cette petite composition, et surtout les sentiments qui y sont exprimés, la sympathie mutuelle du chrétien et du More, nous sommes porté à penser que cette Romance est l'œuvre de quelque poète andaloux, et qu'elle doit être du XVIe siècle ou de la fin du XVe, après la conquête de Grenade.

32 La ville de Léon reconquise par Pélage.

33 Léon, en espagnol, signifie lion, et les armes de Léon sont d'argent au lion de gueule.

34 Despuéblase la ciudad
Y los pueblos comarcanos.

Le mot *comarcano* vient de *comarca*, qui veut dire proprement le territoire, la banlieue d'une ville.

35 Saragosse.

36 Saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean apôtre et le patron de l'Espagne.

37 L'église de Notre-Dame del Pilar (ou *du Pilier*) à Saragosse.

38 Porque el que entrare una vez
La suya ha de ser muy cara,
Que cara ha de ser la cosa
Donde la honra se gana.

Il nous a été impossible de traduire ces vers littéralement.

39 Ben sabeis que á un Español
La viene de herencia y casta
Hacer espaldas los pechos
Y no pechos las espaldas.

40 Mas vale *faltar* me aqui
Que no conozcan sus *faltas*.

41 Oyen grita y algazara.

Le mot *algazara* signifiait proprement le cri que jetaient les Mores lorsqu'au sortir d'une embuscade ils tombaient sur l'ennemi.

42 Y eñ buena guisa de hidalgos
Para sus contrarios marchan.

43 V. page 58, note 33.

44 Cette Romance et celle qui précède nous ont paru curieuses comme échantillons de la jactance ultracastillane. Brantôme, dans ses *Rodomontades*, n'a rien mis de cette force.

45 Y nunca siendo vencido,
Venció las hadas y el hado.

Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur *hada* (fée) et *hado* (destin). Nous ferons encore remarquer que le premier de ces mots ne se trouve que dans les romances chevaleresques.

46 Que lo ha el señor de Brava
Con el que nació en el Carpio.

Dans la chronique de Turpin, Roland est désigné comme comte de Blaye (Blavia) sur la Gironde.

47 Pues saliendo á la demanda
Como buenos cavalleros,
La respuesta que dió Francia
Vino escrita en nuestros pechos.

48 Il y a ici, dans le texte, une concision et une énergie singulières :

Mirad rey, si os viene á cuento
Darme legitimo padre
Y no natural soltero.

49 Fréquemment, lorsque les Romances désignent une église, elles l'appellent *Saint-Jean de Latran*.

50 Salió el rey á recebirlo
Con Bernaldo y su mesnada.

D'après les *Partidas* on appelait *mesnada* (mesnie) les gens qui composaient la suite d'un homme puissant, et qui recevaient de lui une solde et des bienfaits. Les hommes de la *mesnada* pouvaient prendre un engagement pour eux-mêmes, mais ils ne pouvaient servir de caution à autrui. V. part. 5, tit. XII, l. 2.

51 Sin ojos me lo entregaste
Porque le viesen mis ojos.

52 **Abriendo el negro capuz**
Hasta la punta de abajo.

Le *capuz* était un long manteau fermé, à capuchon terminé en pointe qui pendait par derrière, et se portait par-dessus les autres vêtements. Covarrubias (*Tesoro de la lengua castellana*) dit que le *capuz* était en temps de paix, au moyen âge, le vêtement des Espagnols de distinction, comme la toge était celui des Romains. Quant à nous, dans les Romances et dans les autres monuments de l'ancienne langue espagnole, nous avons toujours vu le mot *capuz* employé pour désigner spécialement un manteau de deuil.

53 Dans le texte, cet alinéa et le précédent forment deux strophes en grands vers et du style le plus pompeux.

54 On appelait *glose* (glosa) des variations poétiques sur un thème poétique qu'on nommait *letra*. Les anciens Cancioneros renferment un assez grand nombre de ces petites compositions. On en trouvera une autre plus étendue dans notre recueil, deuxième partie des Romances du Cid.

IXe SIÈCLE.

(812.)

LA ROMANCE

DU ROI ALPHONSE-LE-CHASTE.

—

NOTICE.

Durant tout son long règne (791-843) le roi Alphonse-le-Chaste montra non-seulement une chasteté excessive (car il s'était marié et n'eut jamais, disent les chroniques, aucun rapport avec la reine), mais une grande piété, et il fit bâtir maintes églises. Parmi ces églises qu'éleva sa piété, on vante celle qu'il dédia à saint Sauveur, laquelle, outre l'autel du saint sous l'invocation de qui cette église fut placée, contenait douze chapelles, chacune sous l'invocation de l'un des douze apôtres. C'est de cette église, commencée vers l'an 812, qu'il est question dans la Romance qui va suivre.

La plupart des éditeurs espagnols modernes ont négligé, — nous ne savons trop pour quoi, — d'insérer dans leurs recueils cette romance. Elle nous a paru, à nous, l'une des plus curieuses et des plus poétiques des anciens *cancioneros*.

LE ROI DON ALPHONSE-LE-CHASTE ET LES DEUX MAITRES ORFÉVRES*.

Le roi don Alphonse régnait, — celui qui fut surnommé le Chaste. Après avoir défait les Mores dans une bataille, tenant en paix ses deux royaumes et étant fort occupé au temple qu'il bâtissait, appelé Saint-Sauveur, — on conte de lui qu'il avait rassemblé pour une grande valeur maintes pierres précieuses auxquelles il tenait beaucoup. Et pendant que le temple s'achevait, il lui prit un vif désir de faire une croix d'or, — ce à quoi il avait souvent pensé, — et d'y enchâsser, selon son dessein, ces pierres précieuses, qu'il avait gardées tout exprès.

Or il lui arriva, un jour, comme il songeait à son projet, que, sortant d'entendre la messe et retournant à son palais, il rencontra sur son chemin deux anges qui étaient en costumes de pèlerins et que leurs habits annonçaient pour tels.

Il leur demanda quels hommes ils étaient.

Eux, ils lui firent cette réponse : « Bon seigneur, nous sommes orfévres. »

De cela le roi se réjouit fort, et il leur donna de l'or et des pierres tout autant qu'il vit qu'il en fallait, et une maison séparée pour travailler à leur gré; et il leur commanda d'ouvrer avec art et de leur mieux une très-belle croix, selon qu'il l'avait désiré.

Prenant l'or et les pierres que le roi leur donna, ils allèrent à leur logis et le roi s'en fut à son palais.

* *Cancionero de Romances.*

Reynando el rey don Alfonso
Que el Casto era llamado, etc.

Le roi étant à table, il envoya vers les deux pelerins des mandataires [1] qui avaient ordre de voir ce qu'ils faisaient et s'ils avaient besoin de quelque chose. Quand ils entrèrent dans la maison où on les avait laissés, ils trouvèrent la croix déjà faite; mais eux, ils ne les trouvaient pas. Combien ils demeurèrent étonnés de cet ouvrage merveilleux ! Il en sortait un tel éclat, que les yeux ne le pouvaient supporter.

Ils vont le dire au roi. Il se lève de son dîner [2], et va voir aussitôt. Et entré qu'il est dans la maison, voyant la croix achevée, il en est émerveillé, et surtout de son vif éclat, et demeure encore plus étonné de ne plus trouver là les maîtres [3].

Reconnaissant que c'était l'œuvre de Dieu, il lui en rendit maintes grâces. L'évêque et le clergé, et tout le peuple avec eux, vinrent là sans retard, comme le roi l'avait ordonné. Et ainsi, avec beaucoup d'honneurs et de grandes louanges, ils emportèrent la croix pour la placer sur l'autel renommé du seigneur saint Sauveur, où le roi l'a prise, et, d'un cœur contrit et plein de dévotion, l'a placée dessus incontinent, de sa propre main et sans que personne lui aide, tandis que tous louaient Dieu pour un si beau miracle.

NOTES DE LA ROMANCE DU ROI ALPHONSE-LE-CHASTE.

1 Mandaderos ha embiado, etc.

Selon *las siete partidas,* on appelait *mandaderos* (mandataires), ceux que le roi envoyait à certaines personnes pour leur dire sa volonté, ne pouvant le faire de vive voix et ne voulant pas leur écrire. L'office du *mandadero* était fort important et fort honorable. On le choisissait de fort bon lieu, intelligent, discret et beau parleur (*de buena palabra*). Part. 2, tit. IX, l. 21.

2 Del yantar se ha levantado.

Le dîner (*yantar*) était le repas de midi.

3 Y de no ver los *maestros*
Quedo muy mas espantado.

IXe SIECLE.

(844.)

LA ROMANCE DU ROI RAMIRE Ier.

—

NOTICE.

Le roi Alphonse, en abdiquant, après un règne d'un demi-siècle, désigna pour son successeur un de ses neveux, Ramire, fils de Bermude.

S'il faut en croire les chroniques, ce roi Ramire, Ier du nom, aurait eu la gloire de délivrer l'Espagne d'un tribut de cent vierges, lâchement consenti au roi de Cordoue, disent-elles, par le roi Moregat (783-788). Le roi Abdérame II ayant réclamé les cent jeunes vierges, Ramire prit les armes, marcha vers les Mores, accompagné de toute la population virile de la Galice et des Asturies, y compris les évêques, les prêtres et les moines, et remporta vers 844, entre Logroño et Clavijo, une victoire éclatante à la suite de laquelle l'infâme tribut cessa d'être payé.

Il est bien entendu que, comme critique, nous n'oserions pas trop garantir la vérité du tribut des cent vierges. Mais c'était une tradition nationale et populaire.

La romance qu'on va lire est la seule que nous ayons trouvée dans les Romanceros relative à cet événement.

UNE JEUNE FILLE ENCOURAGE LE ROI RAMIRE A REFUSER AUX MORES LE TRIBUT DES CENT VIERGES *.

Le noble roi don Ramire était un jour à délibérer avec les grands du royaume et son conseil, traitant de choses diverses, — lorsque, sans en demander la permission, entra dans la salle une fière damoiselle à l'aimable et bel aspect, de blanc tout habillée, et de qui les blonds cheveux retombaient en tresses dorées sur ses épaules à cause qu'ils n'étaient pas attachés [1].

Tous les yeux se portent sur elle. Elle, de son côté, promène son regard sur l'assemblée, et puis elle commence à parler au milieu d'un profond silence :

« Pardonne, ô roi, dit-elle, si j'entre ainsi dans cette salle, bien que, si l'on t'y donne de mauvais conseils, je mérite plutôt récompense.

» Je ne sais si je dois te donner le nom de roi chrétien, et si malgré les apparences tu n'es pas en réalité un vrai More; car celui qui livre aux Mores les vierges par centaines, s'il n'est point More lui-même, il contraint ces infortunées à le devenir.

» Si c'est pour faire périr secrètement ton royaume que tu vas ainsi le dépeuplant, il serait mieux, ce me semble, d'y mettre le feu une bonne fois, ou tout au moins tu devrais donner des hommes en tribut et otage; car ce serait leur donner autant d'ennemis qui les tiendraient en crainte. Mais en leur donnant cent vierges ne songes-tu pas qu'elles

* *Romancero general.*

En consulta estaba un dia
Con sus grandes y consejo, etc.

cessent de l'être, et que de chacune d'elles il naît cinq ou six enfants qui deviennent nos ennemis!

» Mais il est bien convenu que tes hommes doivent rester tranquilles afin d'avoir des filles pour payer la redevance : car ils ne sont hommes que pour cela, et pour tout le reste ils ne sont à mes yeux que des femmes.

» Si c'est la guerre qui t'effraie, ces mêmes vierges dont tu causes le malheur viendront elles-mêmes te la faire ; et si elles la commencent, elles vaincront sans aucun doute, car ces femmes sont des hommes, tandis que tes hommes ne sont que des femmes. »

Quelques-uns s'émurent ; et le roi, honteux et confus, résolut de mourir ou de délivrer son royaume. Il réunit ses gens de guerre, et, soutenu par le glorieux saint Jacques, il livra bataille et fut vainqueur. Almanzor demeura épouvanté ; et le roi par cette conduite donna l'indépendance à la Castille et se fit à lui-même grand honneur.

NOTE DE LA ROMANCE DU ROI RAMIRE Ier.

* Il est digne de remarque, ce nous semble, qu'habituellement, les poètes populaires espagnols, lorsqu'ils veulent donner l'idée d'une femme d'une beauté accomplie, la représentent avec des cheveux blonds, et même d'un blond doré. De même Cervantes, qui, lui aussi, cherchait l'idéal, donne le plus souvent à ses héroïnes des cheveux d'un blond éclatant.

Xe SIECLE.

(943?)

LA ROMANCE

DU ROI DON SANCHE ABARCA.

—

NOTICE.

Suivant les anciennes chroniques, le roi de Nav: Garci Iñiguez périt, vers l'année 923, égorgé par les M dans une embuscade où sa femme doña Urraque fut ég: ment massacrée. On verra dans la romance comme l'enfant dont la reine était grosse au moment où elle tuée, *dut le jour* à un loyal gentilhomme, Sanche de C vara, de qui il reçut le nom au baptême. — La rom: qu'on va lire rapporte les nobles conseils que donn: brave vassal à son jeune maître, au moment où celu venait de monter sur le trône.

LES CONSEILS DE GUEVARA A DON SANCHE ABARCA *.

« Seigneur roi don Sanche Abarca, maintenant que vous êtes en âge, écoutez ce qu'on m'a recommandé de vous dire, et faites-y attention.

» Ceux qui reçoivent du ciel les plus grandes faveurs sont de leur côté obligés à plus faire que les autres.

» Les Mores, qui ont si cruellement massacré votre père, le surprirent dans une embuscade comme il passait à Valdeynar. Les siens, qui alors s'enfuirent, seront pour cela jugés de Dieu. Quant à lui, tandis qu'il passait à Valdeynar, on le tua à coups de lance.

» Votre mère doña Urraque, dont Dieu ait pitié! vous portait en son sein lorsqu'elle mourut par suite de ses grandes douleurs. Vous, vous montriez un bras à travers ses blessures, indiquant ainsi que vous vouliez naître à la vie. Je m'en aperçus, moi qui vins à passer. Avec quelques-uns de mes vassaux, pour vous sauver de ce désastre, je descendis de cheval, et je pris en main mon poignard. Je me mis à genoux, et avec une cruauté commandée par la pitié [1], j'élargis la blessure afin de pouvoir vous retirer.

» Je vous retirai couvert de sang, mais vivant et sans aucun mal. Je recommandai le secret à tous, et nous remontâmes à cheval.

» Aujourd'hui il y a juste deux ans qu'en ce même lieu les gentilshommes et les hommes nobles s'assemblèrent pour élire un roi. Je l'appris là où j'étais, m'occupant de

* *Romancero general.*

Señor rey don Sancho Abarca,
Agora que soys de edad, etc.

vous élever et vous faisant porter des chausses abarcas[2]; en raison de quoi on vous nomme aujourd'hui Abarca. Je vous plaçai au milieu des cortès[3], et, obtenant qu'ils suspendissent leur vote, je leur découvris votre étonnante aventure. Que ne peut la vérité! ils me crurent tous, et aussitôt vous donnèrent le sceptre royal, et à moi le surnom de Larron comme pour autoriser mon larcin.

» Puis donc, mon fils, que vous n'avez pas eu d'autres parents que nous, occupez-vous de notre bonheur commun et nous maintenez en paix. Secourez les veuves, protégez les orphelins, et ne mettez pas sur le peuple plus d'impôts qu'il n'en peut supporter.

» J'ai rempli mon devoir, que la paix de Dieu soit avec vous! »

NOTES DE LA ROMANCE DU ROI DON SANCHE ABARCA.

[2] Y con piadosa crueldad, etc.

Cette opération césarienne a été pratiquée récemment, dans les mêmes circonstances et avec le même succès, dans un petit village de la Creuse, par le maire de cette commune, lequel, à ce qu'il paraît, était aussi étranger à l'art du chirurgien que pouvait l'être don Sanche de Guevara lui-même.

[2] Petites bottines en peau de bœuf non tannée, dont le poil est tourné vers l'extérieur, que portent aujourd'hui encore les montagnards de la Navarre et de la Biscaye.

[3] V. page 56, note 15.

Xe SIÈCLE.

(940-980.)

LES ROMANCES

DU COMTE FERNAN GONZALEZ.

—

NOTICE.

Le comte de Castille Fernan Gonzalez est l'un des héros les plus fameux du moyen âge espagnol. Avant lui la Castille, la terre des châteaux [1], existait déjà comme État indépendant; mais c'est à lui que ce pays doit en partie sa gloire. Placé en quelque sorte à l'avant-garde de l'Espagne chrétienne, il se montra digne, par son caractère et son courage, d'occuper ce poste d'honneur. Il seconda puissamment le roi Ramire dans ses expéditions contre les Mores, et, seul, remporta sur eux des victoires dont plusieurs — telles que celle de l'Arlança, — sont demeurées célèbres.

Un érudit espagnol du XVIe siècle, Argote de Molina, dans son *Discours sur la poésie castillane* [2], cite quatre couplets de quatre vers chaque, d'un poème composé sur la vie du comte Fernan Gonzalez. D'après le style et la versification de ces strophes, nous estimons que ce poème devait être de la seconde moitié du XIIe siècle. Il n'en existe plus d'autre trace aujourd'hui. C'est une perte infiniment regrettable, selon nous, soit au point de vue de l'histoire, soit au point de vue de la littérature espagnole.

I.

COMMENT LE COMTE FERNAN GONZALEZ FUT DÉLIVRÉ DE PRISON PAR L'INFANTE DE NAVARRE *.

Il est prisonnier, Fernan Gonzalez, le grand comte de Castille. Il est tenu prisonnier par le roi de Navarre, qui le maltraite à merveille.

Or passa par là un comte normand qui allait en pèlerinage[3]. Il apprit que cet homme fameux gémissait en prison. Il s'en fut à Castro-Viejo, où était enfermé le comte, et il fit des présents à l'alcayde afin d'obtenir de le voir. L'alcayde fut content et lui ouvrit la prison.

Les deux comtes parlèrent long-temps ensemble. Ensuite le normand sortit, et s'en fut où était le roi, car il avait son dessein. Il tâcha de voir l'infante, laquelle était d'une beauté accomplie, spirituelle, courageuse et d'une taille élevée; il fit tant pour la voir, qu'un jour il put parler à elle en ces termes :

» Dieu vous le pardonne, infante ; Dieu et aussi sainte Marie! car à cause de vous se perd un homme, le meilleur qui soit connu. A cause de vous s'accomplit un grand malheur. A cause de vous se perd la Castille; les Mores s'en emparent, n'y trouvant plus celui qui la gouverne, celui qui pour vous se meurt, celui qui meurt parce qu'il vous aime. C'est mal récompenser, infante, un homme qui a eu en vous tant de confiance. Si vous ne portez secours au comte, vous serez en horreur à tous; tandis que si par vous il sort de prison, vous serez reine de Castille. »

* *Cancionero de Romances.*

Preso está Fernan Gonzalez,
El gran Conde de Castilla, etc.

Le normand parle si bien, que l'infante, attendrie, se détermine à délivrer le prisonnier si celui-ci consent à l'épouser.

Le comte le lui promet, et l'infante va le voir.

« Ne craignez rien, seigneur, je vous ferai sortir d'ici. »

Elle trompa l'alcayde, et tous deux sortirent de la ville. Ils marchèrent toute la nuit jusqu'à ce que l'aube parût.

Comme ils s'étaient cachés dans un bois, ils furent découverts par un archiprêtre qui venait allant à la chasse avec un faucon qu'il portait [5]. Il les menaça de mort si l'infante ne consentait à se prêter là même à ses désirs. Sinon il les mènerait au roi.

Le comte eût à ce qu'il entendait préféré la mort la plus cruelle. Mais la spirituelle infante lui dit pour lui donner du courage : « C'est pour votre vie, seigneur; et je devrais faire davantage encore. Personne ne saura cet affront. Il n'en sera jamais parlé. »

L'archiprêtre pressait et en même temps il menaçait. Le comte avait les fers aux pieds et se voyait sans armes. Mais considérant la nécessité, il s'éloigne comme il peut. L'archiprêtre mène l'infante à l'écart, en lui donnant la main. Mais quand il va pour l'embrasser, elle se dégage avec force, et lui tenant les deux bras, elle demande du secours au comte.

Celui-ci vient en toute hâte, encore qu'il ne pût courir, ôte à l'archiprêtre un couteau qu'il portait, et avec ce couteau lui donne le salaire que méritait son infamie, aidé en cela par l'infante.

Ils cheminent tout le jour. Et à la descente d'un pont ayant aperçu un grand nombre de chevaliers, ils en conçoivent beaucoup de crainte, pensant que c'est le roi qui les a envoyés. L'infante tremblante et se mourant de peur va se cacher dans la forêt.

Mais le comte ayant regardé avec plus d'attention, se met à pousser des cris de joie. « Revenez, revenez, doña Sancha. Voyez, c'est la bannière de Castille. Ce sont mes chevaliers qui viennent à mon secours »

L'infante, avec grand plaisir, sortit pour les voir. Les chevaliers, ayant reconnu leur seigneur, s'approchèrent avec de grandes acclamations. « Castille! Castille! disent-ils; notre serment est aujourd'hui accompli! » Ils leur baisent la main à tous deux, les font monter à cheval, et les mènent ainsi en sûreté au comté de Castille.

II.

LE COMTE FERNAN GONZALEZ RETROUVE SES VASSAUX *.

Ils ont tous fait serment, — ils ont fait serment tous ensemble de ne point retourner en Castille sans le comte leur seigneur. Ils conduisent sur un chariot une sienne image de pierre, bien résolus, si elle ne retourne pas en arrière, à n'y pas retourner eux non plus; et après avoir décidé que celui qui rebrousserait chemin d'un seul pas demeurerait pour traître, tous avaient levé la main en signe de serment.

Terminée que fut la cérémonie de l'hommage, ils lui mirent en main sa bannière[6], et lui baisèrent la main depuis le plus petit jusqu'au plus grand; et comme de bons vassaux, marchèrent sur Arlançon au pas que vont les bœufs et se guidant sur le soleil[7].

* *Romancero general.*

Juramento llevan hecho
Todos juntos á una voz, etc

Ils laissent Burgos désert, ainsi que le pays d'alentour, il n'y reste que les femmes et les petits enfants.

Ils vont traitant de la convention du cheval et du faucon*, et s'il faut délivrer la Castille de la redevance qu'elle paie à Léon.

Et avant d'entrer en Navarre, juste sur la frontière, ils rencontrèrent le comte Fernan Gonzalez, à qui ils appartiennent, ainsi que son épouse doña Sancha, qui, avec adresse et courage, l'avait tiré de Castro-Viejo au moyen d'un stratagème dont elle avait fait usage. Ils venaient tous deux ensemble (lui chargé de fers) sur la mule qu'ils avaient prise à ce prêtre chasseur.

Au bruit des armes, le comte se troubla; mais ayant reconnu les siens, il parla de cette manière : « D'où venez-vous, mes Castillans? dites-moi, pour Dieu! pourquoi vous laissez mes châteaux en péril d'Almanzor? »

Alors parla Nuño Laynez : « Nous allions pour vous, seigneur; nous allions demeurer morts ou captifs, ou vous tirer de prison. »

III.

DE LA QUERELLE QUI EUT LIEU ENTRE LE COMTE FERNAN GONZALEZ ET LE ROI DE LÉON*.

Il y a de grandes divisions entre les Castillans et les Léonais. Le comte Fernan Gonzalez et le bon roi Sanche Ordoñez, touchant le partage des deux pays, se sont adressé de mauvais propos : ils s'appellent fils de coureuses, fils de

* *Cancionero de Romances.*

Castellanos y Leoneses
Tienen grandes divisiones, etc.

pères traîtres [9]; et ils mettent la main à leurs épées en se débarrassant de leurs riches manteaux.

Personne parmi ceux de la cour ne peut obtenir d'eux une trêve, si ce n'est deux moines qui y réussissent [10] De ces moines bénis, l'un est l'oncle du roi, l'autre est le frère du comte. Ils établissent la trêve pour quinze jours, n'ayant jamais pu pour un plus long temps, et décident qu'ils iront vers les prés qu'on appelle de Carrion.

Si le roi se lève de fort bon matin, le comte, non plus, ne dort guère.

Le comte partit de Burgos, et le roi partit de Léon. Ils se joignirent près du gué de Carrion. Et au moment de passer la rivière il s'éleva une querelle, ceux du roi disant qu'ils la passeraient, et ceux du comte disant que non.

Le roi, qui était badin, fit tourner sa mule. Le comte avec fierté lança son cheval, et avec l'eau et le sable éclaboussa le roi. Alors parla le bon roi d'un visage courroucé :

« Bon comte Fernan Gonzalez, vous êtes bien mal appris, et si ce n'était pour la trêve que les moines nous ont imposée, je vous aurais déjà fait sauter la tête de dessus vos épaules. Je vous aurais tiré tant de sang que les eaux de la rivière en seraient demeurées teintes. »

Le comte répondit comme un homme hardi qu'il était :

« Ce que vous dites là, bon roi, me paraît assez déplacé. Vous venez sur une grosse mule, moi je viens sur un léger cheval ; vous portez un surtout de soie ; moi je porte un haubert tressé [11]; vous portez un cimeterre d'or, moi je porte en ma main une lance ; vous portez sceptre de roi, moi un javelot bien aiguisé ; vous avez, vous, des gants parfumés, moi j'ai des gants d'acier poli ; vous avez un bonnet de feutre, moi j'ai un casque affiné ; vous menez

avec vous cent hommes montés sur des mules, moi, trois cents hommes de cheval. »

Comme ils en étaient là, voici les frères qui arrivent. « Allons, allons, chevaliers ! Allons, allons, gentilshommes ! Comme vous observez mal la trêve que vous aviez acceptée. »

Alors parla le bon roi : « Je l'observerai bien volontiers. »

Mais le comte répondit : « Moi, posé debout dans le champ. »

Lorsque le roi vit cela, il ne voulut point passer le gué. Il s'en retourne dans ses terres. Il s'en va fort irrité. Il va en faisant de grandes menaces. Il va jurant de la manière la plus énergique qu'il tuera le comte et ravagera son comté.

En conséquence il fit assembler ses cortès. Il a envoyé vers les grands : tous sont venus : le comte est le seul qui ait manqué. Il lui a dépêché un messager pour qu'il se rende à son ordre. Le messager qu'il lui dépêche lui parle de cette manière.

IV.

COMMENT LE MESSAGER DU ROI DE LÉON PARLA AU COMTE FERNAN GONZALEZ, ET COMMENT CELUI-CI LUI RÉPONDIT *.

« Bon comte Fernan Gonzalez, le roi envoie vers vous afin que vous alliez aux cortès qui se tiennent à Léon. Que si vous allez là-bas, comte, il vous donnera bonne récompense. Il vous donnera Palenzuela et la grande Pa-

* *Cancionero de Romances.*

Buen Conde Fernan Gonzales, etc.
El rey embia por vos, etc.

lencia. Il vous donnera les neuf villes, et avec elles Carrion. Il vous donnera Torquemada et la tour de Mormojon; il vous donnera Tordesillas et la tour de Labaron; et si vous voulez davantage, comte, on vous donnera de plus Carrion. Que si vous n'allez point là-bas, bon comte, l'on vous donnera pour traître. »

Alors répondit le comte; et voici comme il parla :

« Vous n'êtes que le messager, ami, et la faute n'en est pas à vous, non [12]! Pour moi, je ne crains ni le roi, ni tous ceux qui sont avec lui. J'ai des villes et des châteaux dont je puis disposer à mon gré. Mon père m'en laissa un certain nombre; les autres, c'est moi qui les ai gagnés. Ceux que m'a laissés mon père, je les ai peuplés de riches-hommes; ceux que j'ai gagnés moi-même, je les ai peuplés de laboureurs. A celui qui n'avait qu'un bœuf, je lui en donnais un autre, et comme cela il en avait deux. A celui qui mariait sa fille, je lui donnais un riche don. A celui qui n'avait pas d'argent, j'étais encore là pour lui en prêter. Aussi chaque jour qui vient à luire ils font la prière pour moi. Ils ne la faisaient point pour le roi, qui certes ne le mérite pas. Il les accablait d'impôts, et moi je les en ai délivrés. »

V.

OU L'ON RACONTE COMMENT LA COMTESSE DONA SANCHA DÉLIVRA UNE SECONDE FOIS DE PRISON LE COMTE DE CASTILLE*.

Le roi don Sanche Ordoñez, qui règne à Léon, a fait prisonnier le bon comte castillan. Il fut placé dans une tour enchaîné et sous bonne garde; et de rien ne servent auprès du roi toutes les prières qu'on lui adresse pour qu'il fasse sortir le comte du lieu où il l'a enfermé.

La comtesse le sachant est arrivée à Léon; elle baise les mains au roi et lui parle ainsi : « Je vous supplie, ô roi mon oncle, puisque vous ne voulez pas rendre la liberté au comte mon mari, de me permettre de le voir; car je vais en pèlerinage à la ville de Saint-Jacques, et je voudrais parler à lui pour le consoler. Il est si triste, que ce lui sera une grande consolation. »

Le roi d'un visage joyeux lui accorda ce qu'elle demandait.

La comtesse entra là où le comte était emprisonné, sans y mener aucune personne avec elle; et suivant l'ordre qui en avait été donné, on vient fermer la porte.

Le comte en la voyant se trouva fort consolé.

Tous deux parlent en secret, et concertent en cachette la manière dont on pourrait le délivrer, puisqu'on ne peut l'obtenir du bon roi, malgré toutes les prières.

* *Romancero de Sepulveda.*

El rey don Sancho Ordoñez
Que en Leon tiene el reynado, etc.

Avec un courage viril la comtesse parla ainsi : « Quittez, comte, vos vêtements, et prenez les miens. Vers le minuit ce portier qui vous garde sera négligent et n'y fera pas attention ; et dès que la porte sera ouverte, vous sortirez en vous déguisant de votre mieux. Vous lui donnerez à entendre que vous voulez achever le voyage commencé et arriver au plus tôt à Saint-Jacques. Et avec l'aide de Dieu, bon comte, vous serez libre. Vous irez rejoindre vos gens, qui sont sortis et vous attendent ; vous retournerez en Castille, où est votre comté ; je resterai dans la prison, et vous serez en liberté. »

Le comte trouva bien ce que sa femme lui disait ; et tous deux étant d'accord, ils appelèrent le portier, lequel vint promptement dans l'obscurité et sans méfiance. La comtesse lui parla tandis que le comte se taisait, et avec des paroles qu'elle lui dit elle trompa le portier. Celui-ci ouvrit aussitôt la porte, et le comte sortit se substituant à la comtesse. Puis l'autre revint fermer la porte selon l'ordre qui lui en avait été donné.

La comtesse doña Saucha est demeurée en prison. Le comte alla joindre ses gens comme elle le lui avait conseillé. Ceux-ci en le voyant conçurent un grand plaisir ; et ils retournèrent en Castille, où le comte a son État.

Le roi, ayant su la chose, se montra fort calme. Il fut où était la comtesse et lui parla de la sorte :

« Comtesse, vous m'avez trompé ; j'ai été joué par vous ; mais vous avez eu grandement raison, comme femme de haut mérite, en délivrant votre mari comme vous l'avez délivré. Tant que le monde durera, les femmes qui vivront, soit de grand soit de petit état, devront sur vous prendre exemple [13]. »

La comtesse répondit : « Ne soyez point fâché, seigneur, de ce que j'ai délivré mon mari ; je me l'étais promis, et

pour délivrer un tel personnage, j'étais obligée à plus encore. »

Le roi lui fit beaucoup d'accueil, la tira de prison, et la renvoya avec beaucoup d'égards en Castille. Elle y va d'une manière honorable, comme il convient à son rang. Elle y retrouve son mari fort désiré par elle, et ils se revoient avec un grand plaisir, car ils s'aimaient beaucoup.

NOTES DES ROMANCES DU COMTE FERNAN GONZALEZ.

[1] Castille, en latin Castella, les châteaux. Les armes de Castille sont un château sommé de trois tours.

[2] Argote de Molina publia ce discours à la suite de son édition du *Comte Lucanor* (El Conde Lucanor). Séville, 1575.

[3] Les Normands, au moyen âge, avaient une dévotion toute particulière à saint Jacques. En 1066, le duc Guillaume, à la bataille d'Hastings, montait un cheval d'Espagne qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage (V. *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, t. 1, p. 312, 2e édition).

[4] Le mot alcayde, emprunté par les Espagnols aux Arabes, signifie tout à la fois le gouverneur d'un fort et le geôlier d'une prison.

[5] Deux siècles plus tard le législateur exigeait des prêtres des habitudes plus convenables. On voit dans les *Partidas* que la chasse était défendue aux hommes d'église : ils ne pouvaient posséder ni autours, ni faucons, ni chiens de chasse : on leur permettait seulement la chasse au filet et la pêche. V. part. 1, tit. VI, l. 47.

[6] Acabado el omenage,
Pusieronle su pendon.

Par cette cérémonie de l'*hommage*, les Castillans se reconnaissaient les hommes du comte. V. *Partida* 4, tit. 25, l. 5.

[7] Al paso que andan los bueyes
Y á las bueltas que da el sol.

[8] S'il faut en croire les anciennes chroniques, le comte Gonzalez avait vendu au roi Sanche, à un prix très-consi un cheval et un faucon, en stipulant que si le roi ne s'acqui du paiement à une époque déterminée, la somme doub chaque jour de retard; si bien que le roi n'ayant pas payé e opportun, il se trouva, à la fin, débiteur d'une somme én ne pouvant s'acquitter, il dispensa le comte de la foi et d mage auquel celui-ci était tenu.

[9] Llamanse de hide putas,
Hijos de padres traydores.

[10] Selon les *Partidas*, la trêve (*tregua*) était une garant *guramiento*) que les gentilshommes, après le défi porté, naient les uns aux autres de ne se faire aucun mal ni en l sonnes ni en leurs biens tout le temps que la trêve devai V. part. 7, tit. XII, l. 1.

[11] Vos traeys sayo de seda
Yo traygo un arnes trançado.

[12] Mensagero eres amigo
No mereces culpa, no.

[13] Depuis la comtesse doña Sancha ce noble stratagèn plusieurs fois renouvelé, et avec le même succès. Mais n mance prouverait au besoin que le dévouement des femmes point d'hier, et que l'amour conjugal a eu en Espagne a héroïnes.

Xe SIECLE.

(990?)

LA ROMANCE

DU COMTE GARCI FERNANDEZ.

—

NOTICE.

Le comte Garci Fernandez, fils du comte Fernan Gonzalez [1], succéda à son père vers 980, et mourut en 1005. La *Chronique générale* vante beaucoup ce Garci Fernandez, et raconte tout au long l'aventure sur laquelle a été composée la romance qui va suivre.

COMMENT LE COMTE GARCI FERNANDEZ FUT TRAHI PAR SA FEMME ET COMMENT IL SE VENGEA [1].

La Castille était fort triste et faisait de grandes lamentations, parce qu'il était mort, ce Fernan Gonzalez qui si bien la défendait.

Son fils eut son État. Ce comte don Garcie, qui de son surnom s'appelait Fernandez, ressemblait beaucoup à son père. Il est un chevalier de haute taille, de belles manières

[1] *Romancero de Sepulveda.*

Castilla estaba muy triste,
Crecidos llantos hacia, etc.

et prudent. Il a des mains aussi blanches que la neige alors qu'elle tombe du ciel; et il les porte toujours gantées[2], afin de ne pas inspirer par là de l'amour.

Le bon comte se maria en France avec une dame nommée doña Argentine, laquelle passa par sa terre en allant en pèlerinage à Saint-Jacques. Il vécut six années avec elle; ils n'eurent ni fils ni fille. Le comte étant tombé malade au point de donner à craindre pour sa vie, la comtesse, comme une mauvaise femme qu'elle était, lui fit une grande trahison : elle s'en fut en France avec un comte qui était venu la visiter.

Le comte Garci Fernandez en conçut beaucoup de colère; et, une fois guéri de sa maladie, il annonça aux siens qu'afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait pour sa guérison, il allait, avec des présents, en pèlerinage à Rocamador.

Il se mit en route accompagné d'un seul écuyer. Tous deux vont sans se faire connaître, vêtus de pauvres vêtements, et les voilà arrivés dans l'endroit qu'habitent les deux perfides. Là, le comte Garci Fernandez, avec grande prudence, s'enquit de toute la vie du comte, et il sut qu'il avait une fille nommée doña Sancha, laquelle était belle infiniment. Garci Fernandez, comme avisé, pensa qu'il lui importait de parler à elle, de façon ou d'autre, au plus tôt.

Or, doña Sancha voulait beaucoup de mal à cette doña Argentine, qui l'avait brouillée avec son père, et ne pouvait supporter une telle vie. Elle allait cherchant un moyen de se soustraire à ses ennuis. Elle parla avec une damoiselle, lui disant en secret : « Amie, sache que je ne puis supporter cela plus long-temps. As-tu déjà vu les pauvres à qui l'on donne chaque jour la ration à la porte de mon père? eh bien, regarde adroitement s'il y a parmi eux quelque gentilhomme là demandant l'aumône, lequel soit

beau et bien fait, et amène-le-moi : cela me fera plaisir. Je désire parler avec lui, cela est pour moi très-important. »

La damoiselle, avisée qu'elle était, mit la chose en œuvre. Elle alla un jour au lieu où les pauvres recevaient la pitance ; et parmi eux elle vit le comte, le bon comte de Castille, pauvre et mal vêtu, mais qui lui parut fort bien. Elle vit qu'il était très-beau, grand, bien fait à merveille ; elle vit ses belles mains, que le bon comte tenait découvertes. Elle pensa en elle-même que c'était un homme de prix. Elle le prit à l'écart, et le conjura de lui dire s'il était gentilhomme, qu'il n'aurait qu'à se louer d'elle. — Le comte répondit qu'il l'était plus que le seigneur qu'elle avait. — La damoiselle écouta avec beaucoup d'attention sa réponse. « Attendez-moi ici, seigneur ; je reviens vers vous à l'instant. »

Elle fut vers sa dame et lui conta ce qui s'était passé. Par ordre de doña Sancha, don Garcie vint devant elle. Elle dit au comte : « Veuillez, je vous prie, me dire en grâce par quelle raison vous êtes de meilleure noblesse que le seigneur de ce pays, que j'ai pour père ? »

Le comte répondit en disant : « Je suis en votre pouvoir, mon sort est en vos mains : vous pouvez me donner la vie ou la mort. Si vous voulez savoir qui je suis, je me découvrirai à vous ; mais promettez-moi en secret que vous n'en parlerez pas. »

Doña Sancha ayant juré qu'elle ne le répéterait point, le comte dit : « Madame, je vous dis la vérité et non un mensonge : je suis don Garci Fernandez, ce comte de Castille. Votre père, qui est ici, m'a fait une grande trahison : il m'a enlevé ma femme, avec qui j'étais marié, et la tient ici chez lui. J'en ai eu beaucoup de chagrin, et, plein de honte, j'ai promis de ne retourner à ma terre qu'après lui avoir ôté la vie. Et, pour accomplir ma promesse, j'ai re-

vêtu ces méchants habits afin que personne ne me reconnaisse et ne mette empêchement à ma vengeance. »

Doña Sancha eut plaisir de ce que le comte lui disait, parce qu'elle voyait qu'il lui en viendrait beaucoup de bien. Elle dit au comte: « Seigneur, si quelqu'un vous donnait aujourd'hui le moyen d'exécuter ce que vous m'avez dit, en retour que lui donneriez-vous, et quelle serait sa récompense? »

Le comte répondit sur-le-champ : « Je me marierais avec vous, je vous emmènerais avec moi dans mon comté de Castille, vous seriez comtesse et dame de la terre qui m'appartient. »

Elle lui dit que bientôt il pourrait prendre une grande vengeance.

Elle le cacha en secret là où dormaient son père et la comtesse, et, à la troisième nuit, doña Sancha usa d'un stratagème : elle revêtit le comte don Garci Fernandez d'une grande cuirasse [3], lui donna un couteau, et le mit sous le lit où son père et cette femme avaient l'habitude de dormir. Elle lui recommanda de se tenir tranquille, et lui attacha au pied une corde, afin qu'au moment où s'endormiraient ceux qui l'avaient si malement offensé, doña Sancha la tirât, et que don Garcie, sortant aussitôt, pût sans péril les tuer tous deux.

Cela convenu, le comte et sa mie s'étaient couchés, don Garcie étant placé sous le lit. Dès qu'ils furent endormis, doña Sancha, qui le vit, tira aussitôt la corde ; le comte sortit vivement, les égorgea tous deux, leur coupa la tête, et, avec ces deux têtes et sa femme, s'en retourna en Castille.

Quand il fut de retour, il rassembla ses gens, leur conta ce qui était arrivé, sans en rien omettre, et puis le comte dit à ses vassaux : « Amis, à partir de ce jour je rede-

viens votre seigneur, puisque je me suis vengé; car étant si déshonoré je ne méritais pas d'avoir des vassaux. »

Il épousa doña Sancha, mena avec elle une heureuse vie, et d'eux naquit don Sanche, qui lui succéda en Castille.

NOTES DE LA ROMANCE DU COMTE GARCI FERNANDEZ.

[1] Habituellement, et sauf de très-rares exceptions, lorsque le nom de baptême est suivi d'un nom qui indique l'ascendant immédiat, les Espagnols suppriment la syllabe finale du premier. Nous nous sommes conformé à cet usage.

[2] Cubiertas las trae con *luas*.

Le mot *lua* sert à désigner une petite poche, une pochette, et ici, sans doute, il signifie des gants qui couvraient ensemble la main et tous les doigts, à l'exception, probablement, du pouce, qui avait un fourreau séparé.

[3] Un *lorigon* le ponia, etc.

Le mot *lorigon* est l'augmentatif de *loriga*, cuirasse.

X^e ET XIe SIECLES.

(985-1005?)

LES ROMANCES

DES INFANTS DE LARA ET DE MUDARRA-LE-BATARD.

—

NOTICE.

La mort des infants de Lara, dont la *Chronique générale* raconte la fin tragique de la même manière que les romances, a dû arriver vers l'année 985, et la vengeance de Mudarra leur frère a dû s'accomplir entièrement en l'année 1005, époque à laquelle mourut le comte Garci Fernandez.

Ces Romances, pour la plupart fort anciennes, sont, à notre avis, au nombre des plus belles et des plus intéressantes que contiennent les vieux cancioneros. Les plus célèbres dramatistes espagnols, à commencer par Lope de Vega, les ont mises au théâtre. Il est certain qu'elles présentent tout tracé au poète le plan d'un drame romantique dont la mort des infants forme naturellement l'exposition, la naissance de Mudarra le nœud, et le châtiment de Ruy-Velasquez et de doña Lambra le dénoûment. Ajoutez à cela le génie de la composition, l'art de lier ces épisodes successifs, et puis beaucoup d'esprit, de passion et d'éloquence, et le drame est fait.

Dans ces derniers temps, sous ce titre *Le More abandonné* (El Moro exposito), un noble seigneur espagnol, le

duc de Rivas, a publié sur les infants de Lara et sur la vengeance de Mudarra un poème fort remarquable.

Les Romances des infants de Lara n'ont pas inspiré seulement les poètes. Le dessinateur Tempesta exécuta et publia à Anvers (1612), sur ce sujet, 40 estampes demeurées célèbres.

I.

CE QUI SE PASSA AUX NOCES DE DON RODRIGUE DE LARA, ONCLE DES SEPT INFANTS *.

Les Castillans assiégent Calatrava-la-Vieille, et au-dessus du Guadiana ils ont jeté à bas trois morceaux des murs. Par deux des trois sortent les Mores, et par l'autre entrent les chrétiens.

Là dans la place on a dressé un tablado [1], et celui qui le jettera à bas gagnera un banc à dossier, doré.

Celui qui l'a gagné, c'est ce don Rodrigue de Lara, qui est neveu du comte Garci Fernandez et frère de doña Sancha. Il le porte en présent au comte Garci Fernandez. Il désire que celui-ci traite de son mariage avec cette doña Lambra.

Voilà qu'on traite du mariage. Il eut lieu dans une mauvaise heure entre don Rodrigue de Lara et doña Lambra de Burueva. Les noces se firent à Burgos, et le retour des noces à Salas. Aux noces et au retour des noces il se passa

* *Cancionero de Romances.*

A Calatrava la Vieja
La combaten castellanos, etc.

Cette Romance est très-ancienne.

sept semaines [2]. Il y vient tant de gens que les places ne les peuvent contenir. Et cependant n'étaient pas encore arrivés les sept infants de Lara.

Voyez-les, voyez-les par où ils viennent avec toute leur compagnie! Leur mère doña Sancha alla à leur rencontre: « Soyez les bienvenus, mes fils; bonne soit votre arrivée! vous irez loger là-bas, dans la rue de Cantarranas. Vous trouverez les tables dressées, les viandes préparées. Après que vous aurez mangé, mes fils, ne sortez point sur les places, parce qu'il y a beaucoup de monde, et qu'il y aura maintes querelles. »

Quand tous eurent mangé, ils allèrent sur la place tirer au tablado. Les sept infants ne sortent point, car leur mère le leur a défendu; mais, leur repas fini, ils s'asseient pour jouer aux tables [3].

Les uns tirent, puis les autres, mais personne n'atteint bien le but.

Alors se montre un chevalier, de ceux de la douce Cordoue [4]. Il ajusta le tablado et lança une vare adroitement [5]. Alors parla l'épousée, et voici comme elle parla : « Aimez, mesdames, que chacune aime en son endroit; car mieux vaut un chevalier de ceux de la douce Cordoue, que vingt ni trente de ceux de la maison de Lara. »

Doña Sancha avait entendu cela. Elle lui parla de cette manière : « Ne dites point cela, madame; ne dites point de telles paroles, car aujourd'hui même on vous a mariée à don Rodrigue de Lara. »

— « C'est bien à vous de vous taire, doña Sancha; vous ne méritez pas qu'on vous écoute, car vous avez mis bas sept fils comme une ignoble truie [6] ! »

Le nourricier [7] qui élevait les infants avait entendu cela. Il s'éloigna, et s'en fut triste à son logis. Il trouva les infants jouant aux tables; si ce n'est le plus jeune, nommé Gon-

zale Gonzalez, qu'il trouva la poitrine appuyée sur une balustrade.

« Comme vous venez triste, nourricier ! dites, qui vous a affligé? »

Gonzale le pria si bien que le nourricier lui conta la chose. « Mais je vous prie fort, mon fils, que vous n'alliez point sur la place. »

Gonzale ne voulut point y consentir. Au contraire il prit une lance, et, chevauchant à cheval, il va droit à la place. Il vit debout le tablado que personne n'avait jeté bas, il se leva sur la selle et le fit tomber à terre. Lorsqu'il l'eut jeté à bas, il parla de la sorte : « Aimez, gueuses, aimez [8], chacune de vous en son endroit; car mieux vaut un chevalier de ceux de la maison de Lara que quarante ni cinquante de ceux de la douce Cordoue ! »

Doña Lambra, qui entendit cela, descendit fort courroucée [9], et, sans attendre ses gens, s'en fut à son logis. Elle y trouva don Rodrigue et lui parla de cette manière :

« Je me tenais à Barvadillo dans ce mien héritage; mais on me veut du mal en Castille, — ceux-là même qui me devraient protéger. Les fils de doña Sancha m'ont malement menacée qu'ils me couperaient mes jupes à un endroit honteux [10], qu'ils feraient manger leurs faucons dans mon colombier, et qu'ils me forceraient mes dames mariées ou à marier. Ils m'ont tué mon cuisinier sous les pans de ma robe [11]. Si de cela vous ne me vengez point, j'irai me faire moresque. »

Alors parla don Rodrigue. Écoutez bien ce qu'il dit : « Taisez-vous, madame, ne dites point pareille chose. Je pense à vous venger des infants de Lara. Je vais leur ourdir une petite toile que je veux tramer de mon mieux [12]; de telle sorte que ceux qui sont nés et ceux qui sont à naître auront de quoi conter. »

II.

MÊME SUJET*.

Ah Dieu! quel brave cheval er ce fut que don Rodrigue de Lara, qui tua cinq mille Mores avec trois cents hommes qu'il menait! Si celui-là fût mort alors, quel grand renom il eût laissé! Il n'aurait point tué ses neveux, les sept infants de Lara, et n'aurait point vendu leurs têtes au More qui les emporta.

Déjà se négociaient ses noces avec la jolie doña Lambra. Les noces se firent à Burgos, le retour des noces à Salas. Les noces se passèrent fort bien, mais le retour des noces fort mal.

On invite dans la Castille, dans la Castille et la Navarre. Il vient tant de gens qu'ils ne trouvent plus à se loger. Et cependant les sept infants de Lara n'étaient pas encore arrivés.

Voyez-les! voyez-les, par où ils viennent, par cette plaine unie! Leur mère doña Sancha sort à leur rencontre. « Soyez les bienvenus, mes fils; heureuse soit votre arrivée! » — « Et vous, soyez en joie, madame, notre mère doña Sancha! » Ils lui baisent les mains; elle, elle les baise au visage.

Elle se réjouit de vous voir tous, et qu'aucun ne manque; et vous surtout, Gonzalvico, car elle vous aimait beaucoup[15].

« Remontez à cheval, mes fils; prenez vos armes, et

* *Tesoro escondido.*

Ay Dios, que buen caballero
Fue don Rodrigo de Lara, etc.

Cette Romance est aussi fort ancienne.

allez vous loger là-bas au quartier de Cantarranas. Pour Dieu, je vous prie, mes fils, ne sortez point de vos logis, parce que dans de pareilles fêtes il se donne toujours maints coups de lance. »

Voilà que les infants remontent à cheval et s'en vont à leur logis. Ils trouvèrent les tables dressées et les viandes servies. Après qu'ils eurent mangé ils demandèrent des jeux de table, — si ce n'est Gonzalvico qui demande son cheval.

Très-bien assis sur la selle, il sort par la place, et y trouve don Rodrigue qui lance les vares contre une tour avec une force merveilleuse. Elles passent de l'autre côté. Gonzalvico voyant cela, se met aussi à lancer les siennes : mais les siennes vont bien loin du but, elles n'arrivent pas jusqu'au haut [14].

Lorsque doña Lambra vit cela, elle parla de la sorte : « Aimez, mesdames, aimez chacune de bon gré ; car mon chevalier vaut mieux que quatre de ceux de Salas. »

Quand doña Sancha entendit cela, elle répliqua très-courroucée : « Taisez-vous, doña Lambra, ne prononcez point de telles paroles. Si les infants savaient cela, ils le tueraient en votre présence. »

— « Tais-toi toi-même, doña Sancha, car tu as des raisons pour te taire ; car tu as enfanté sept fils comme une truie sur le fumier [15]. »

Gonzalvico, ayant entendu cela, lui donna cette réponse : « Je te couperai les jupes en un endroit honteux, au-dessus des genoux, haut d'une palme, et plus haut encore. »

Aux gémissements de doña Lambra, don Rodrigue survint. « Qu'est ceci, doña Lambra? qui a voulu vous chagriner? Si vous me le dites, je prétends vous en bien venger; car une dame telle que vous, tous la doivent honorer. »

III.

DE LA QUERELLE DES INFANTS AVEC LEUR TANTE DOÑA LAMBRA *.

Elles sont achevées, les noces qui s'étaient faites à Burgos, — les noces de Ruy Velasquez de Lara et de doña Lambra.

Doña Lambra et sa belle-sœur partent ensemble de Burgos. Avec elles vont les enfants que l'on appelle de Lara, fils de Gonzale Bustos, chevalier très estimé. Également va avec elles Nuño Salido, gouverneur des infants. Ils sont arrivés à Barvadillo, domaine de Ruy Velasquez.

Les sept infants frères, pour complaire à leur tante, allaient chassant avec des oiseaux le long de la rivière d'Arlanza. Après qu'ils eurent chassé, ils retournèrent à Barvadillo; ils entrèrent dans un jardin d'agrément qu'il y avait là: les infants se mirent à l'ombre d'une épaisse arbroie.

Le plus jeune des frères, que l'on appelait don Gonzale, prit en sa main un faucon et le baigna dans l'eau; il l'égayait ainsi, le réjouissait, et lui faisait grand plaisir.

Doña Lambra, qui le vit, et qui lui voulait beaucoup de mal, appela un sien valet et lui dit de la sorte · « Prends sans délai un concombre, emplis-le de sang frais, et va le jeter sur Gonzale, celui qui tient le faucon; puis, reviens vite vers moi; je te protégerai. »

L'homme prit un concombre, de sang le remplit, en frappa don Gonzale et le couvrit de sang.

* *Romancero de Sepulveda.*

Acabadas son las bodas
Que allá en Burgos se hacian, etc.

Ses frères, voyant cela, en conçurent un grand chagrin. Ils avaient le cœur tout affligé, désiraient fort le venger, et, leur douleur augmentant, ils disaient de cette façon : « Ceignons nos épées, sans que personne nous les voie, par-dessous nos manteaux, et allons dans le chemin contre ce rustre qui a fait une telle vilenie; et si nous voyons qu'il attend de pied ferme et ne montre point de lâcheté, nous jugerons qu'il a fait cela par folie et lui pardonnerons; et si, au contraire, il s'en va vers doña Lambra et qu'elle l'accueille près de soi, c'est qu'il l'aura fait d'après son conseil, et il ne nous échappera pas en vie. »

Ils s'en furent au palais. L'homme quand il les vit s'approcha de doña Lambra et se mit sous ses jupes.

Les infants, voyant cela, dirent à doña Lambra : « Parente, ôtez-vous de là ; ne protégez point celui qui a commis le mal. »

— « Cet homme est mon vassal, répondit doña Lambra. S'il a fait quelque chose contre vous, je vous le châtierai; mais tant qu'il sera en mon pouvoir, personne ne le touchera. »

Sans écouter ce qu'elle disait, les infants tuèrent l'homme aussitôt sous ses yeux, par bravade; et le sang qui en jaillit tacha ses coiffes. — Puis les infants montèrent à cheval et retournèrent à Salas, emmenant avec eux leur mère doña Sancha.

IV.

COMMENT RUY VELASQUEZ TRAHIT SON BEAU-FRÈRE GONZALE BUSTOS *.

Doña Lambra faisait de grandes lamentations sur l'homme que ceux de Lara avaient tué devant elle. Au milieu d'une grande cour on avait dressé un lit tout couvert de drap noir, et qui paraissait le lit d'un mort. Doña Lambra et ses dames ne faisaient que pleurer sur lui, et avec des cris infinis elle se disait une triste veuve, n'ayant plus de mari, ou étant déjà de lui oubliée.

Ruy Velasquez arriva, car il savait ce qui s'était passé. Doña Lambra s'en fut à sa rencontre, et lui dit ces paroles :

« Qu'il vous pèse beaucoup, Ruy Velasquez, d'un déshonneur tel que le mien; car les infants m'ont fait une grande injure, et, si vous ne me vengez, je me tuerai de mes mains. »

« Ne vous affligez pas, madame, répondit Ruy Velasquez; je vous donnerai une satisfaction telle que le monde en sera épouvanté. »

Aussitôt il envoya ses messagers vers Gonçale Bustos, le priant de le venir trouver, parce qu'il voulait parler à lui. Incontinent vint don Gonçale accompagné de ses fils. Don Rodrigue les reçut en dissimulant sa haine, et lui adressa de flatteuses paroles comme quelqu'un qui bien l'aimait. Il les rassurait pour qu'ils fussent sans défiance.

* *Romancero de Sepulveda.*

Muy grande era el lamentar
Que doña Lambra hacia, etc.

Parlant avec leur père, il lui disait ainsi : « Beau-frère Gonzale Bustos, les noces que je viens de célébrer m'ont coûté beaucoup d'argent, et personne ne m'a secondé. Or le roi Almanzor [16], qui réside à Cordoue, m'a offert de m'aider pour les dépenses que j'ai faites. Ayez pour bien, je vous prie, de lui porter mon message ; saluez-le de ma part, et lui demandez ce qu'il a dit. »

Gonzale Bustos lui répondit qu'il accomplirait fort bien la chose.

Ruy Velasquez, plein de colère, avait ourdi une grande trahison. Il se retira avec un More qui savait bien l'arabe [17], et il écrivit à Almanzor une lettre qui disait ainsi :

« A vous, Almanzor, Ruy Velasquez envoie son salut. » Les fils de Gonzale Bustos qui vous portera cette lettre, » ont déshonoré ma femme et m'ont fort irrité. Ne pouvant » me venger moi-même en terre de chrétiens, je vous en- » voie là-bas leur père : faites-le mourir au plus tôt. Pour » moi, je conduirai mes troupes vers la ville de Cordoue, » emmenant ses sept fils en ma compagnie ; j'irai avec » eux au champ d'Almenar, et je vous les remettrai, ou » à vos chevaliers, de façon qu'on leur ôte la vie. On leur » coupera la tête, et de là vous viendra grand bien ; car » les infants une fois morts, vous aurez bientôt toute la » Castille. Ce sont les ennemis les plus redoutables que » vous ayez en ce pays, et c'est en eux qu'a mis son es- » pérance le comte don Garcie. »

Il ferma la lettre, et aussitôt fit tuer le More.

Il donna la lettre à son beau-frère, lequel partit sans retard et arriva à Cordoue, où résidait Almanzor. En remettant la lettre en ses mains, il lui dit de la sorte : « Ruy Velasquez de Lara t'envoie maints saluts et te prie de lui envoyer au plus tôt ce qu'il t'écrit dans cette lettre. »

Almanzor, ayant lu la lettre, la déchira incontinent et lui

dit : « Gonzale Bustos, pourquoi donc est-tu venu? Sache que Ruy Velasquez t'envoie vers moi avec mainte prière que je te coupe la tête. Mais je ne ferai pas une action si indigne. »

Il ordonna qu'on le mît en prison, et en prison ses gens le mirent. Il le recommanda à une Moresque qu'il avait pour sœur, afin qu'elle l'honorât de son mieux, — afin qu'elle l'honorât et le servît.

V.

COMMENT RUY VELASQUEZ TRAHIT LES SEPT INFANTS SES NEVEUX *.

Ruy Velasquez, celui de Lara, a ourdi une grande méchanceté ; car il a envoyé à Cordoue le bon Gonzale Bustos, afin qu'Almanzor qui y réside le mette à mort à son arrivée.

Quant aux infants de Lara, fils de celui qu'il n'aurait pas dû trahir, il les trompa aussi grandement au moyen de paroles trompeuses.

Il leur dit : « Chers neveux, en attendant que mon frère revienne, je vais faire une incursion jusqu'à Almenar, cette ville. Si vous avez pour bien de venir en ma compagnie, j'aurai grand plaisir avec vous ; et si cela ne vous plaît pas, restez à garder ma terre, j'accomplirai la chose tout seul. »

Les infants répondirent qu'ils iraient tous avec lui ; que lui marchant contre les Mores, il ne serait pas bien à eux de demeurer dans sa terre tandis qu'il risquerait sa vie.

* *Romancero de Sepulveda.*

Ruy Velasquez el de Lara
Grand maldad obrado habia, etc.

Ruy Velasquez leur enjoignit de se préparer à partir; qu'il les attendrait là-bas dans la plaine de Fébros. Et il sortit de Barvadillo avec les gens qu'il avait.

Les infants vont derrière lui; leur gouverneur les accompagne. Arrivés à un bois de sapins qui se trouve sur la route, ils ont remarqué que les présages se sont montrés mauvais [18]. Le bon Nuño Salido en est très-affligé; il leur dit: « Retournez, infants, à Salas, votre château. Ne passons pas outre, car il y a de mauvais présages. Un hibou emporté par un aigle jette de grands cris, et les corbeaux poussent des plaintes sinistres. Pour moi je n'irai pas plus avant. »

Le plus jeune des infants, nommé don Gonzale, lui dit: « Nuño Salido, vous ne parlez pas bien, à mon sens; car le présage que vous dites ne nous menace en rien nous autres, mais seulement celui qui conduit l'armée et la commande comme chef. Quant à vous qui êtes vieux et de grand âge, et n'êtes plus pour batailler, retournez-vous-en par ce chemin; nous, nous irons en avant, parce qu'il ne convient point que nous revenions sur nos pas. »

« Mes fils, répondit don Nuño, le cœur me manque de ce que vous allez dans cette route où vous êtes si mal précédés: car j'ai vu de tels présages que vous ne retournerez plus en Castille. Et puisque vous ne m'en croyez pas, je prends congé de vous. »

VI.

LE COMBAT DES SEPT INFANTS CONTRE LES MORES*.

Quel est ce chevalier qui faisait une si grande trahison? C'est Ruy Velasquez de Lara qui vendait ses neveux.

Dans la plaine d'Almenar il disait aux infants qu'ils courussent contre les Mores, que lui irait à leur aide, qu'ils auraient beaucoup de butin et emmèneraient beaucoup de captifs.

Comme ils en étaient là, beaucoup de gens parurent. Les Mores sont plus de dix mille, ils portent leurs enseignes déployées.

Les infants lui demandèrent quels étaient ces gens qui venaient?

« N'ayez nulle crainte, mes neveux, répondit Ruy Velasquez. Ce sont tous Mores misérables, des Mores de peu de prix, lesquels vous voyant aller vers eux prendront soudain la fuite. Et s'ils vous attendent, moi j'irai à votre secours. J'ai couru sur eux bien des fois, et aucun ne se défendait. Allez vers eux, mes neveux, ne montrez point de lâcheté. »

C'étaient des paroles perfides et de la plus grande fausseté.

Les infants, comme bons qu'ils étaient, attaquèrent les Mores. Ils ont avec eux dans leur compagnie deux cents chevaliers.

Lui, à l'insu des chrétiens, il s'en vint vers les Mores : il

* *Romancero de Sepulveda*

Quien es aquel caballero
Que tan gran traicion hacia?

leur dit de ne laisser échapper en vie aucun de ses neveux, de leur couper la tête : que lui ne les défendrait pas.

Les infants menaient dans leur compagnie deux cents hommes, pas plus.

Don Nuño les ayant vus s'éloigner, était allé épier l'autre. Et quand il entendit les paroles que celui-ci disait aux Mores, il jeta de grands cris, des cris qui montaient jusqu'au ciel.

« Don Ruy Velasquez, traître, le plus grand qui se puisse voir, tu mènes à la mort les infants tes neveux. Tant que le monde durera, on parlera de ta perfidie, et de la trahison dont tu as usé envers ton propre sang. »

Ayant ainsi parlé, il retourna vers les infants et leur dit : « Armez-vous, mes fils, car votre oncle vous a vendus. Il est d'accord avec les Mores, ils ont concerté ensemble qu'on vous tuerait jusqu'au dernier. »

Ils s'armèrent promptement. Les quinze batailles des Mores [19] les ont tous enveloppés. Don Nuño, leur gouverneur, les encourage grandement :

« Ayez bon courage, n'ayez pas peur ; faites comme moi ; je vous recommande à Dieu ; montrez votre vaillance. »

Don Nuño s'était jeté sur l'avant-garde ; il y tua beaucoup de Mores, mais lui-même fut tué.

Les infants se précipitent avec leur chevalerie. Ils se mêlent avec les Mores et ôtent la vie à beaucoup.

Les chrétiens étaient en petit nombre. Il y avait vingt Mores contre un. Ils tuèrent les chrétiens, sans en laisser un seul en vie.

Seuls restent les sept frères qui n'ont plus aucune aide. Ils se recommandent à Dieu. « Saint Jacques, protégez-nous ! » disent-ils. Et ils frappent durement sur les Mores. Ils en font un grand carnage. Les autres n'osent tenir devant eux, tant ils montrent de valeur.

Fernan Gonzalez, le plus jeune, disait à ses frères : « Courage, mes frères! combattons avec vaillance; montrons contre ces Mores tout notre cœur. Voilà que nous n'avons plus d'aide; Dieu seul nous en peut donner. Voilà que Nuño Salido est mort, ainsi que nos chevaliers. Vengeons-les ou mourons : qu'aucun de nous ne montre de faiblesse. Dès que nous serons fatigués, nous nous réfugierons dans ces montagnes. »

Ils retournèrent au combat! Oh ! que vaillamment ils se battaient! Il tuaient beaucoup de Mores et en blessaient beaucoup d'autres.

A la fin, las de combattre, ils allèrent vers les montagnes, et ils lavèrent leurs visages couverts de sang et de poussière.

VII.

RUY VELASQUEZ ACCUSE DE TRAHISON LES MORES GALVA ET VIARA*.

Fatigués de combattre dans la bataille sanglante qu'ils eurent avec les Mores dans les champs d'Araviana, les sept valeureux infants du nom de Lara, parce que ce traître leur oncle avait ourdi contre eux une trahison; — deux capitaines ennemis appelés Galva et Viara [20] les recueillent dans leur tente pendant que dure la trêve.

Touchés de compassion en voyant mourir sans motif les plus fameux guerriers qu'eut jamais et qu'aura jamais l'Espagne, ils soignent leurs blessures et réparent leurs ar-

* *Tesoro escondido.*

Cansados de combatir
En la sangrienta batalla, etc.

mures, et les régalent de bons mets sur des lits bien commodes et bien ajustés, et leur disant : « Quoique vous soyez de religion et nation différentes, votre valeur nous oblige à faire ceci et plus encore. »

Ce traître de Ruy Velasquez conta au roi Almanzor comme quoi le trahissaient les Mores Galva et Viara.

Le roi les fait appeler et leur demande le motif pour lequel ils témoignent tant d'amitié aux infants de Lara.

Tous deux répondent : « Seigneur, c'est un usage dans la guerre qu'on ne tire pas la lance contre l'ennemi vaincu ; mais surtout quand la trahison est la cause de son malheur, le cœur le plus dur devient de la cire molle. Et si tu permettais, ô roi, que d'autres nouveaux capitaines menassent à fin cette guerre, tu nous accorderais une faveur très-haute. Car une telle iniquité nous interpelle à grands cris, disant : Là où il y a trahison, un combat ne saurait être approuvé, et l'on ne peut avec justice donner la palme au vainqueur. »

VIII.

MORT DES SEPT INFANTS*.

En sortant de Canicosa par le val d'Araviana, où don Rodrigue attend les fils de sa sœur, il voit venir, par les champs de Palomarès [21], une grande troupe d'hommes, maintes armures qui brillent, maints boucliers qui reluisent, maintes lances qui scintillent, maints chevaux qui galopent, maints étendards et drapeaux qui se balancent

* *Tesoro escondido.*

Saliendo de canicosa
Por el val de Arabiana, etc.

dans les airs. L'image représentée sur les bannières est un croissant coupé.

Ils disent *Allah!* pour cri de guerre et invoquent Mahomet de toutes leurs forces. Ils poussent de tels cris que la plaine frémit comme au bruit du tonnerre, et ces cris annoncent un grand malheur. Ils viennent en disant : « Mort, mort aux sept infants de Lara ! Vengeance à don Rodrigue outragé par eux ! »

Nuño Salido, le gouverneur des sept infants, était là avec eux. Voyant cette troupe innombrable de Mores, il leur parle de la sorte :

« O mes bien-aimés fils, que je voudrais être mort pour n'être pas témoin de l'affreux malheur qui va bientôt arriver ! Si je ne vous avais élevés, je ne sentirais pas un tel désespoir ; mais je vous aime tant, mes fils, qu'il me semble qu'on m'arrache l'âme.

« Certes, notre mort n'est que trop assurée ; nous ne pouvons échapper à cette foule de païens. Du moins vengeons bien nos corps et songeons à nos âmes. Ne soyons point affligés de notre mort, puisqu'elle aura été si bien employée, puisque nous mourons tous ensemble, comme bons, sur un champ de bataille. »

Comme les Mores approchent, il les embrasse tous l'un après l'autre. Quand il arrive à Gonzalvico, il le baise au visage. « Fils Gonzale Gonzalez, ce qui m'afflige le plus, c'est de penser au chagrin qu'aura votre mère doña Sancha. Vous étiez sa vivante image. Elle vous aimait plus que tous les autres. Et maintenant elle vous va perdre ; il n'y a plus d'espoir. »

Sur ce, les Mores arrivent et leur livrent le combat. Les infants les reçoivent avec leurs lances et leurs boucliers en criant : « Saint Jacques ! saint Jacques ! ferme ! » Ils tuent un nombre infini de Mores ; mais à la fin ils succombent.

IX.

REPROCHES DE GONZALE BUSTOS AU ROI ALMANZOR *.

« Il ne se peut appeler roi, celui qui fait de tels actes de vilain! » dit un jour Gonzale Bustos au roi Almanzor.

« Tu m'invites à manger avec toi, tu me fais grande politesse, comme le mérite ma naissance, et après le repas tu m'offres le plus triste régal qu'on ait jamais offert à un homme; — tu me montres les têtes de sept fils que j'avais: — enfants les plus soumis à leur père qui aient existé en aucun temps, défense de la chrétienté et destruction de la morisme [22].

» C'est seulement par trahison, roi Almanzor, que devait arriver un tel malheur; car s'ils étaient venus assignés à un combat loyal, jamais ni toi ni les tiens vous n'eussiez suffi à les emmener pour les présenter ensuite à mes yeux en cet état.

» Car enfin, devant celui-ci qui de tous était le plus jeune, dans une bataille, un jour, je t'ai vu, moi, roi Almanzor, fuir au plus vite; et tu aurais bien voulu que ton cheval pût voler au lieu de courir, et que ton armure fût deux fois plus forte, et que mille Mores t'accompagnassent.

» Lui, il n'avait pas encore vingt et un ans; son armure était brisée en mille pièces, sa lance rompue, son casque tout bossué des coups qu'il avait reçus, et cependant il souhaitait ardemment de t'atteindre pour éprouver ta vaillance. Mais ton cheval était meilleur que celui qui por-

* *Tesoro escondido.*

No se puede llamar Rey
Quien usa tal villania, etc.

tait l'infant, et c'est pourquoi tu échappas au trépas qu'il t'aurait donné en ce jour [23]. »

Ayant achevé ces mots, il se tourna vers ses fils sans pouvoir dissimuler la grande douleur qu'il éprouvait. — Il essuie le sang qui souille les sept têtes qu'on avait posées sur la table, — il les essuie et les baise mille fois, — et, en les baisant, il dit :

« Je ne pleure point votre mort, puisqu'elle peut s'appeler une glorieuse vie : j'entends que vous l'avez vengée autant que les circonstances l'ont permis : mais ce qui cause ma peine, sans cesse réveillée par mes souvenirs, c'est que vous ayez péri par la trahison, parce qu'on a usé de perfidie. O mes fils ! que ne me suis-je trouvé dans cette cruelle bataille pour vous secourir en votre pressant danger ! J'y serais mort avec vous, ou si j'avais survécu, c'eût été pour le malheur d'Almanzor, comme il m'est d'autres fois arrivé. »

Et disant ces paroles, il s'élança sur un More, lui enleva son cimeterre, et lui en donna à lui et aux autres qui étaient là de si rudes coups, que nul ne se défendait qui ne restât à ses pieds; et que celui qui pouvait l'éviter fuyait; et que de ceux qui l'attendirent, il en envoya treize avec ses fils.

Almanzor le regardait et lui disait avec prières : « Apaise, Gonzale Bustos, apaise ta grande colère. J'ai regret de t'avoir présenté un tel dessert à la fin de ce repas [24]. Car bien que les infants fussent la ruine de mes Mores, s'il m'était possible de les rappeler de la mort à la vie, je le ferais, Gonzale Bustos, pour voir leur florissante jeunesse et leur courage merveilleux; encore que je sache bien que s'ils revenaient à la vie, ils m'auraient ôté bientôt la mienne. Mais, comme satisfaction de ton bon droit reconnu, je t'accorde la permission pour qu'aujourd'hui même ou le jour

qu'il te plaira, tu puisses retourner en Castille, et emporter ces têtes, si tu veux, avec toi [25]. »

X.

COMMENT MUDARRA-LE-BATARD APPRIT LE SECRET DE SA NAISSANCE*.

Assis devant un échiquier, Aliatar, roi de Segura, et le grand bâtard Mudarra, disposent leurs pièces lentement : cela en présence du roi Almanzor, et aussi de Axa, Moresque, qui sert Aliatar, et qui a beaucoup de charme et de grâce.

Ils réfléchissent sur les coups, et jouent avec habileté et prudence : car il perd beaucoup, celui qui perd ; et il gagne beaucoup, celui qui gagne.

Le roi more, qui tient les yeux fixés sur l'objet qu'il aime, touche une pièce pour une autre et joue un coup faux.

Mudarra, qui n'a point remarqué que la main du roi est troublée, et que, pour regarder la Moresque, il a joué sans attention, — Mudarra jette sa chaise de côté, brouille toutes les pièces, frappe du poing sur l'échiquier, se lève debout fièrement et dit :

« Que celui qui m'invite à son jeu se comporte bien avec moi ; car si je ne suis point roi, une injure me rend l'égal de celui qui m'insulte. »

Almanzor est d'abord surpris, puis il s'irrite contre Mudarra et l'appelle *Enfant bâtard*, *Fils de personne*, et *Rien* [26].

* *Tesoro escondido.*

Sentados á un ajedrez
Despacio juego entablan, etc.

A ces outrages ce n'est pas avec des paroles que Mudarra répond : il lève sur le roi tout ensemble l'échiquier et la table, et, sans nul égard, il l'en assomme à le tuer. —Et sortant au plus vite, il va de là dans une autre salle où se tenait la Moresque sa mère, déjà effrayée de ce bruit. Il met la main sur son épée, et lui parle de la sorte :

« Il importe, ô mère ennemie ! il importe à la fureur qui m'amène que vous me disiez quel est mon père, car il m'importe d'avoir un père. Je ne puis pas douter que je n'aie un père, et même un bon père, puisque j'ai une bonne mère et de bons sentiments. Je ne veux plus voir désormais devant mes yeux des gens qui me disent que je ne suis le fils de personne, car quelqu'un m'a donné l'être. Si toi, destin, tu t'exerces à m'accabler de maux, alors même que je ne serais le fils de personne, je serais encore le fils de mes œuvres ! »

La Moresque est affligée en se voyant, d'une part, outragée, et, de l'autre, menacée par le fils qu'elle aime. Elle veut parler et n'ose : sa langue est empêchée par le souvenir d'une ancienne faute qu'elle craint d'avouer à son fils. Mais à la fin, se rassurant un peu dans le mérite du père, elle lui ouvre tout son cœur concernant celui de Bustos et celui de Lara.

Et elle lui dit encore d'autres choses qui sortaient du fond de l'âme ; ce qui le fit partir à la vengeance de ses frères.

XI.

MUDARRA DONNE LA MORT A DON RODRIGUE *.

Il va à la chasse, don Rodrigue, et même don Rodrigue de Lara. A cause de la grande chaleur qu'il fait il s'est adossé contre un hêtre. Il maudit Mudarrillo [27], fils de la renégate : que s'il l'avait entre les mains, il lui arracherait l'âme.

Tandis que le seigneur en était là, voici Mudarillo qui parut. « Dieu te protége, chevalier, qui te tiens sous le hêtre vert! »

— « Et toi, écuyer, pareillement, bonne soit ta venue! »

— « Dis-moi, toi, ô chevalier, quel est ton nom de baptême? »

— « On me nomme don Rodrigue, et même don Rodrigue de Lara, beau-frère de Gonzale Bustos et frère de doña Sancha. J'eus un temps pour neveux les sept infants de Lara. J'attends ici Mudarrillo, fils de la renégate. Si je le tenais là devant, je lui arracherais l'âme. »

— « Si l'on te nomme don Rodrigue, et même don Rodrigue de Lara, moi, on me nomme Mudarra Gonzale, fils de la renégate, fils de Gonzale Bustos et beau-fils de doña Sancha. J'eus un temps pour frères les sept infants de Lara : toi, tu les as vendus, traître, dans la vallée d'Araviana. Mais si Dieu m'est en aide, tu laisseras ici l'âme. »

— « Donne moi du répit, don Gonzale; j'irai prendre mes armes. »

* *Cancionero de Romances.*

A cazar va don Rodrigo,
Y aun don Rodrigo de Lara, etc.

— « Le répit que tu donnas aux infants de Lara! Tu mourras ici, traître, ennemi de doña Sancha [28]. »

XII.

MUDARRA EST RECONNU PAR GONZALE BUSTOS *.

Depuis qu'il était revenu du palais de Cordoue, Gonzale Bustos ne sortait plus de son château de Salas. Là, sans cesse entouré de tristes reliques, il accusait son bras devenu inutile par l'effet des années, il fatiguait sa mémoire du souvenir de son malheur.

« O tronc sans fruit, se disait-il à lui-même, demeuré seul dans la plaine où un manant avide tailla tes jeunes et tendres rameaux! je t'ai connu avec sept dont tu étais jadis tout fier, et à cette heure tu serais content si tu avais le plus faible et le plus débile.

» A chaque instant, mes fils, je vous perds de nouveau, et à chaque instant, lorsque je vous évoque, je vous retrouve en mon esprit décapités. Votre sang y est tout frais encore, et le peu qui m'en reste à moi est continuellement irrité par la présence du traître qui causa mes maux.

» Ah! malheureux qui vit seul! et plus à plaindre encore quand le destin sévère nous donne pour témoin de nos peines notre cruel ennemi!

» O mes fils! j'étais mieux parmi les Mores qu'au pays de mes pères; car du moins parmi eux je trouvai de la pitié et quelqu'un qui fut touché de ma peine [29]. »

C'est ainsi que se plaignait Gonzale Bustos, du haut d'un

* *Teioro escondido.*

Despues que Gonzalo Bustos
Dejó et Cordobés palacio, etc.

belvéder [30], étendu sur un banc à dossier [31], mouillant de ses pleurs sa barbe blanche : — lorsque, promenant sa vue sur la plaine spacieuse, il vit venir sur un cheval andalou un More de belle prestance.

Son écu représente un croissant sur un ciel pur et serein, et au milieu est un *F* écarlate avec une devise en lettres dorées qui dit : « *Je vais à ta recherche : heureux si je te trouve* [32] ! » A sa lance est attaché un petit pennon qui a sur un fond blanc une croix verte ; et au poitrail du cheval est suspendue une tête de laquelle découle un sang frais parmi des cheveux hérissés.

Il arrive, s'incline au point de baiser presque l'arçon de la selle, et, le bout de sa lance appuyé sur l'herbe, il dit :

« Selon les signalements que j'apporte, tu dois être le seigneur de Salas qui m'a donné la vie que j'ai. Reçois ce présent que je t'apporte : c'est Ruy Velasquez, le vendeur de mes frères ; car le traître ne repose jamais en sûreté. Moi, je suis Mudarra, seigneur, et il y a long-temps que je peine pour faire cette saignée sur l'antique et noble tronc de Lara. »

Le vieillard poussait de grands cris : « Monte ici, mon fils, et remets en mes bras ce qu'ils désirent depuis tant d'années. D'aujourd'hui mes chagrins sont finis [33]. »

NOTES DES ROMANCES DES INFANTS DE LARA ET DE MUDARRA-LE-BATARD.

[1] V. p. 56, note 16.

[2] En Espagne, au moyen âge, les noces duraient fort long-temps. S'il faut en croire le Poème du Cid, les noces de doña Elvire et de doña Sol durèrent quinze jours entiers :

Quince dias cumplidos duraron en las bodas. (V. 2261.)

3 Le jeu de *tables* était assez semblable au jeu de dames : seulement le hasard avait plus de part au jeu de *tables*, puisque les joueurs se servaient de dés qui décidaient de la manière dont ils devaient faire marcher leurs pièces. On considérait ce jeu comme le plus noble qui fût connu, et, à cause de cela, on l'appelait souvent les *tables royales*.

4 Alli salió un caballero
De los de Cordova la llana.

5 V. page 57, note 17.

6 Que siete hijos paristes
Como puerca encenagada.

7 Oidolo habia el *ayo*, etc.

Le mot *ayo* dans les *siete Partidas* est traduit en latin par le mot *nutritor*. Il signifie l'homme choisi pour nourrir et élever un enfant du sexe masculin; V. part. 2, tit. VII, l. 4. Il paraît que chez les Francs également les gouverneurs des jeunes gens de famille nobles s'appelaient *nourriciers*. V. Aug. Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre VIII.

8 Amade, putas, amad, etc.

9 *Bajose* muy enojada, etc.

Probablement, pour voir tirer au *tablado*, les dames se plaçaient sur des espèces d'échafauds.

10 Que me cortarian las faldas
Por vergonzoso lugar.

En Espagne, au moyen âge, on coupait les jupes des femmes de mauvaise vie, et ensuite on les chassait hors de la ville.

11 Mataron me un cocinero
So faldas de mi brial.

On a confondu, dans cette Romance, des événements qui se passèrent à des époques différentes.

12 Telilla les tengo ordida
Bien se la cuydo tramar.

13 Y mas á vos, Gónçalvico,
Porque á vos mucho amava.

Gonçalvico, diminutif de *Gonçalo*.

14 Las suyas passan muy mucho,
A lo alto no llegavan.

[15] Como puerca en *muladar*.

Selon Covarrubias, le muladar était un endroit hors des murs de la ville, où l'on jetait le fumier. V. *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *Muladar*.

[16] Almanzor, à proprement parler, n'était point roi de Cordoue, il n'était que le ministre de Hescham II; mais profitant de la minorité, et ensuite de l'incapacité de ce prince, il avait usurpé toute l'autorité et régnait, en effet, sous le nom du faible monarque. Au reste, les chroniques et les romances espagnoles donnent assez volontiers le nom d'Almanzor aux rois mores, alors même qu'ils s'appellent Abdallah ou Abdérame. La belle harmonie de ce nom flattait sans doute les oreilles espagnoles.

[17] Apartóse con un moro
Que bien sabe el alxamia.

L'*alxamia* était l'*arabe corrompu* que parlaient les Mores d'Espagne.

[18] On voit aussi dans plusieurs passages du poème du Cid (vers 11 et 12, vers 867 et vers 2624) que le Campéador croyait aux augures. C'était sans doute des Romains que les Espagnols tenaient cette superstition. Au reste, la loi des Visigoths condamnait ceux qui consultaient les augures à recevoir cent coups de fouet (*cient azotes*). V. *Fuero Juzgo*, liv. 6, tit. 11, l. 3.

[19] Las quince *huestes* de Moros, etc.

Le mot *hueste* (ost) signifie *armée, corps d'armée*. Pour rendre le sens très-étendu et même un peu vague de ce mot, nous avons été obligé d'employer le mot *bataille*, emprunté au vocabulaire de Froissart.

[20] Dans le poème du Cid, les deux rois mores qui marchent contre le Cid après la prise du château d'Alcocer se nomment Galve et Fariz.

[21] Le lieu de la scène est à l'extrémité de la Castille, sur les confins de l'Aragon.

[22] Defensa de los Christianos
Destruycion de la morisma.

[23] Dans la Romance, le discours de Gonzale Bustos ne finit point là. Pour piquer d'honneur Almanzor, le vieux Gonzale lui

vante la magnanimité avec laquelle, dans des circonstances analogues, *Pompée* traita *Darius*. Nous avons pris sur nous de supprimer ce passage, comme une sotte et ridicule interpolation.

24 Que me pesa averte dado
Tal postre en esta comida.

25 Toujours les chefs arabes ont aimé, comme Almanzor, à voir la tête de ceux dont ils avaient désiré ou commandé la mort; et voici un trait qui nous semble, en quelque sorte, la preuve de la vérité historique de cette Romance. Peu d'années après la conquête de l'Espagne, le gouverneur de ce pays, Abdelaziz, fils de Mouza, fut assassiné par ordre du khalife Souléïman : « Sa tête, dit un historien, fut portée à Damas dans une cassette remplie de camphre et déposée, selon l'usage, aux pieds du souverain. On raconte que Mouza étant survenu au palais à l'heure de l'audience, comme Souléïman était occupé à examiner cette tête encore animée d'une belle expression guerrière, le khalife eut la barbarie de la lui montrer et de lui demander s'il la reconnaissait : « Oui, je la reconnais, s'écria courageusement le vieillard; et que la malédiction de Dieu soit sur l'assassin de cet homme qui valait mieux que lui! » V. *Histoire d'Espagne*, par M. Ch. Romey, t. III, p. 80.

26 Llámale bajo y espurio,
Hijo de ninguno, y nada.

27 Diminutif de Mudarra.

28 Cette Romance a eu l'honneur d'être imitée par M. Victor Hugo, dans les *Orientales*. — Les deux vers qui la terminent sont cités dans *Don Quichotte*, part. II, ch. 30.

29 Lope de Vega a dramatisé avec une admirable poésie les amours de Gonzale Bustos. Dans l'une de ses plus curieuses comédies, *Les sept Infants de Lara* (Los siete Infantes de Lara), il nous montre le vieux Gonzale Bustos qui se lamente dans sa prison, lorsque la porte s'ouvre, et l'on voit entrer une jeune Moresque d'une rare beauté : c'est la sœur du roi de Cordoue, nommée Arlaja. Alors s'engage la scène que voici :

ARLAJA. — N'êtes-vous pas chrétien, vous qui êtes prisonnier du roi mon frère?

Bustos. — Oui, pour mon bonheur, je suis chrétien; mais, pour mon malheur, je suis prisonnier..... Permettez, madame, que je baise vos pieds.

Arlaja. — Levez-vous, ne restez pas dans cette humble posture.

Bustos. — Oh! laissez, laissez-moi vous remercier de vos bontés; laissez-moi me consoler ainsi de mes peines, que vous me rendez chères. Ah! sans doute, je suis libre, puisque je vous vois, car je vois en vous la douce image de la Pitié. Nous autres Castillans, nous croyons aux augures; et si les premiers qui se sont offerts à mes yeux ne sont pas trompeurs, j'ai confiance que ma prison ne sera pas de longue durée. Oui, en vous voyant, l'espérance renaît dans mon cœur.

Arlaja. — Le roi mon frère a été si fort touché en apprenant votre aventure, que bientôt il vous rendra la liberté. S'il n'eût pris en considération votre noblesse, votre mérite et la perfidie dont on a usé à votre endroit, déjà ses ministres vous auraient tranché la tête. Mais vous ne pouvez douter de ses bonnes dispositions pour vous, puisqu'il a laissé en mes mains les clefs de votre prison. C'est moi qui serai votre alcayde; c'est à moi que l'on a confié votre garde.

Bustos. — Alors cette mienne prison ne sera plus pour moi un châtiment et une peine, mais un avantage, un plaisir, un bien. Mon innocence doit donc être pleinement reconnue, puisqu'on me donne un ange pour geôlier. Oui, bien que vous soyez une Moresque, je ne crains pas de vous comparer à un ange, car tout ce qui est vertueux et beau mérite le nom d'ange..... Quelles sont vos intentions à mon égard?

Arlaja. — C'est de vous traiter de mon mieux, affligée que je suis de votre infortune.

Bustos. — Alors les traîtres seront bien punis; car ils se flattaient de me perdre en me faisant accomplir ce perfide message, et au lieu de la mort sur laquelle ils comptaient, ils m'ont donné la vie et la gloire. Suis-je connu de vous?

Arlaja. — La renommée m'a appris votre histoire, et un captif qui vous aime m'a parlé de vous.... Et croyez-le bien, jusqu'à

présent, j'ai si soigneusement ménagé mon cœur et mon amou qu'en vain mon frère Almanzor a voulu me marier, il n'a pu y rén sir. Vous seul au monde m'avez inspiré un sentiment, et cela, vo le devez à la haute opinion que j'ai conçue de votre vertu; car mc voyez-vous, je ne compte pour rien ni les avantages de la jeunes ni les grâces du bel âge : l'âme est tout pour moi; l'âme est po moi jeunesse et noblesse, beauté et qualité.

BUSTOS. — Ah! c'est le ciel, oui, c'est le ciel qui, touché de m malheur et m'en voulant dédommager, a ému votre volonté en n faveur. Le ciel seul pouvait mettre dans un cœur tant de piti etc., etc.

(V. notre traduction des *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, Lo de Vega, 1re série, Introduction.)

30 Estas quexas esparcia
Desde un *mirador* Gonçalo.

31 Recostado en uno *escaño*.

32 Que signifie cet F placé au milieu du croissant? Évidemmen cette initiale n'est point ici celle d'un nom propre. Mais alors, qu est le mot qu'elle indique? L'on peut former à cet égard toute sor de conjectures. Il semble cependant résulter des termes de la devi que cette lettre pourrait bien vouloir dire, *fijo*, *fils*. — Un fils q va à la recherche de son père?

33 D'après la *Chronique générale d'Espagne*, Mudarra, après avo puni le traître Ruy Velasquez, fit lapider doña Lambra, brûler sc corps et jeter ses cendres au vent. Seulement, comme doña Lamb était parente de Garcie Fernandez, comte de Castille, Mudarra, po accomplir cette vengeance, attendit la mort du comte. — La mè des infants de Lara, doña Sancha, dit encore la *Chronique géné rale*, aimait beaucoup Mudarra-le-Bâtard, à cause que, par ses m nières et par son courage, il lui rappelait Gonzale Gonzalez, le plu jeune de ses fils.

XIe SIÈCLE.

AU LECTEUR.

Pour nous conformer rigoureusement à l'ordre chronologique, nous aurions dû placer ici le Romancero du Cid, qui va de l'année 1046 à l'année 1099. Mais ce Romancero, fort considérable, n'aurait pas pu tenir tout entier dans le nombre de feuilles destinées à ce premier volume, et il aurait fallu en rejeter une partie dans le second; division qui ne nous a pas semblé heureuse. Nous avons donc pensé qu'il serait mieux de ne pas scinder ces Romances et de les réunir toutes dans notre second volume; et nous espérons que le lecteur approuvera une distribution qui a eu surtout pour but de lui rendre l'usage de ce livre plus commode et plus facile.

XIe SIECLE.

(1010.)

LA ROMANCE DE L'INFANTE THÉRÈSE.

NOTICE.

Le mariage de l'infante Thérèse avec Abdalla, roi de Tolède, eut lieu vers l'an 1010. L'histoire est d'accord avec la romance sur les détails de cette aventure; seulement l'infante ne se retira pas, comme le dit la romance, — dans le monastère du las Huelgas, qui n'existait pas encore, mais dans celui de Saint-Pélage, à Léon, où, nous assurent les chroniques, elle mourut en odeur de sainteté.

DU MARIAGE DE L'INFANTE THÉRÈSE AVEC LE ROI MORE ABDALLA *.

Dans le royaume de Léon, Alphonse le cinquième du nom régnait. Le roi avait une sœur, elle s'appela t doña Thérèse. Abdalla, roi de Tolède, la demanda pour femme, et le roi, fort mal conseillé, lui accorda ce qu'il demandait. Le roi se décida à le faire à cause que le More l'aidait contre d'autres rois mores qui lui portaient ombrage.

* *Romancero de Sepulveda.*

En los reynos de Leon
El quinto Alfonso reynaba, etc.

L'infante a beaucoup de chagrin de se voir si malheureuse qu'on la marie, elle, infante chrétienne, avec un roi more.

De rien ne lui servent auprès du roi ni les larmes qu'elle répand, ni les prières par lesquelles elle le supplie de retirer sa promesse. — Le roi l'envoya à Tolède, où était Abdalla.

Le More la reçut fort bien. Il était tout joyeux de la voir. Il voulut posséder son amour, il voulut jouir de l'infante. Elle avec une grande colère lui parla en ces termes :

« Je te dis de ne me pas approcher ; car je suis chrétienne et tu es More, nos deux lois sont ennemies. Je ne veux point ta compagnie, et ta vue ne m'est pas agréable. Si tu mets les mains sur moi et me déshonores, l'ange de Jésus-Christ, auquel je suis donnée en garde, te frappera de sa tranchante épée. »

Le More n'eut aucun souci de ce que disait l'infante ; il accomplit en elle sa volonté et la fit son épouse [1].

De là à fort peu de temps l'ange de Dieu le blessa ; il lui envoya une triste infirmité, une grande plaie tomba sur le More.

Le roi crut qu'il en mourrait, qu'il ne s'échapperait jamais de ce mal. Il appela ses riches-hommes [2] et les envoya avec l'infante à Léon, où était Alphonse, portant de beaux présents, de l'or et des pierres précieuses qu'on estimait d'une grande valeur.

Ils arrivèrent à Léon, et l'infante entra dans un couvent, où elle vécut très-honnêtement et saintement dans le service de Dieu. Elle entra dans ce monastère qu'on appelle de las Huelgas [3].

NOTES DE LA ROMANCE DE L'INFANTE THÉRÈSE.

[1] Dueña el Moro la tornaba.

[2] Llámo á sus ricos hombres.

[3] Comme nous l'avons dit dans la notice qui précède la Romance, le monastère de *las Huelgas*, de l'ordre de Saint-Bernard et situé près de Burgos, n'existait pas à cette époque. Il fut fondé seulement vers la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe, par le roi Alphonse VIII de Castille, et les restes de ce prince y furent déposés en 1214.

XIe SIECLE.

(1033?)

LA ROMANCE DU JEUNE RAMIRE.

—

NOTICE.

Le sujet de la Romance se trouvant parfaitement présenté dans la Romance même, nous ne la ferons précéder d'aucun renseignement explicatif.

Mais il est un détail de l'adoption de Ramire dont la Romance ne parle pas, et qui mérite, ce nous semble, d'être conté.

On dit donc que le jour où la reine doña Sancha, pour récompenser Ramire du service qu'il lui avait rendu, adopta le jeune et vaillant chevalier, elle eut recours à une cérémonie assez singulière : elle fit entrer le jeune homme par la manche d'une chemise fort ample, et le fit sortir par le col ; après quoi elle l'embrassa, et Ramire fut tenu pour son fils. — Cette cérémonie fut-elle imaginée par la reine ou bien était-elle consacrée par le commun usage, je l'ignore; mais nous voyons là un symbole d'une signification très-claire et d'un esprit charmant.

De cette forme d'adoption est devenu le proverbe espagnol *entrer par la manche et sortir par le col* (entrar par la manga y salir por el cuello). Mais aujourd'hui ce proverbe a perdu sa signification première, et il s'applique à ceux qui abusent de la liberté qu'on leur accorde dans une maison pour s'en rendre les maîtres.

COMMENT LE JEUNE RAMIRE, FILS NATUREL DU ROI DON SANCHE, DEVINT ROI D'ARAGON *.

En Castille et en Navarre régnait don Sanche-le-Grand. Il est très-vaillant et très-brave et ne cesse de fatiguer les Mores. Il les vainc dans de grandes batailles, il en fait un grand nombre prisonniers. Il maintient en paix son royaume. Aucun d'eux ne vient l'y troubler. Tous le redoutent, tous sont par lui subjugués.

Or le bon roi avait un cheval qu'il estimait beaucoup. Il est de haute taille et fort beau, et, de plus, parfaitement dressé; c'est au point que le roi, quand il le montait, n'avait aucune crainte.

Le roi, partant de Najara, recommanda son cheval à la reine sa femme, la priant de le bien garder.

Le roi avait deux fils. Ils se nommaient, l'un Garcie, et l'autre Ferdinand. L'aîné, qui était don Garcie, supplia la reine de lui donner ce cheval, et insista beaucoup sur cela. La reine le lui promit, car elle aimait beaucoup ce fils. Mais un chevalier du roi conseilla à la reine de ne point donner un cheval que le roi tenait à si haut prix; sans quoi elle perdrait ses bonnes grâces et l'irriterait contre elle. La reine, remplie de crainte, retira sa promesse.

Garcie en conçut une grande colère, — il conçut une grande colère contre elle, et s'en étant allé devers le roi son père il parla mal de sa mère. Il dit qu'elle était bien perfide, qu'elle l'avait trahi, et qu'il le prouverait, — qu'il le prouverait avec son frère.

* *Romancero de Sepulveda.*

En Castilla y en Navarra
Don Sancho el Mayor reynaba, etc.

Le roi ajouta foi à ce que lui contait don Garcie. Il fit arrêter la reine, et la jeta dans une forte prison, et convoqua ses cortès [1] pour prononcer sur ce point.

Il fut par les cortès décidé que la reine aurait à prouver son innocence et qu'elle donnerait un chevalier qui se battrait pour elle contre les deux fils du roi; et que si elle ne le donnait pas, elle serait brûlée.

Personne à la cour n'osait entreprendre une telle action, parce que c'étaient les deux fils du roi et qu'ils étaient fort braves dans les combats.

Mais don Ramire qui était bâtard, né d'une concubine [2], et un brave chevalier en qui elle avait beaucoup de confiance, se présenta devant le roi son père et les grands de sa mesnie [3], et lui dit qu'il acceptait le combat, et qu'il se battrait avec tous deux touchant la trahison qu'ils avaient faussement reprochée à la reine.

Le roi reçut son gage et prépara tout pour le combat:

Garcie, qui avait tramé la chose, confessa son péché à un religieux qui était le confesseur du roi, et celui-ci découvrit au roi cette énorme fausseté.

Don Sanche en apprenant cela, en conçut un grand plaisir. Il alla où était la reine et lui demanda pardon. Il la fit sortir de prison en louant sa grande vertu.

La reine estimait beaucoup le bâtard don Ramire. Elle maudit ses deux fils, elle donna au bâtard son royaume d'Aragon.

Il reçut d'elle la couronne et prit le titre de roi.

Tous les peuples le louaient et lui donnaient leurs bénédictions, à cause que lui, qui était bâtard, avait délivré la reine de ce dont ses deux fils légitimes l'avaient accusée [4].

NOTES DE LA ROMANCE DU JEUNE RAMIRE.

[1] V. page 56, note 15.

[2] Don Ramiro que es bastardo,
Hecho en una *barragana*, etc.

On appelait *barragana*, au moyen âge, en Espagne, une concubine autorisée par la loi civile, bien que défendue par le droit canonique. V. les *Partidas*, part. 4, tit. XIV. au préambule.

[3] V. page 59, note 50.

[4] Lope de Vega a composé sur ce sujet une comédie pleine d'intérêt, *el Testimonio vengado* (le Faux témoignage puni). Nous nous proposons de publier la traduction de cette pièce dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, 3e série, de Lope de Vega.

XIe SIECLE.

(1085.)

LA ROMANCE

DE LA REINE CONSTANCE

ET DE

L'ARCHEVÊQUE DON BERNARD.

NOTICE.

Le roi Alphonse VI, celui-là même qui, dans la troisième et la quatrième partie des romances du Cid, joue un rôle tout-à-fait secondaire, et que les poètes populaires ont même un peu sacrifié à notre héros, fut un très-grand roi : il conquit à l'Espagne chrétienne Tolède et un territoire considérable. A l'époque de cette conquête se rattache la romance qu'on va lire. L'évènement qu'elle rapporte se trouve raconté avec détail dans la chronique du Cid, ch. 118, 122, 123 et 124.

Cette romance nous paraît fort piquante et fort bien composée.

COMMENT, PAR LES SOINS DE LA REINE CONSTANCE ET DE L'ARCHEVÊQUE BERNARD, LA MOSQUÉE DE TOLÈDE FUT CHANGÉE EN ÉGLISE *.

Ce bon roi don Alphonse, à la main percée [1], après qu'il eut conquis Tolède, y vint demeurer. De là il conquit les villages des Mores qui habitaient la contrée, Montalvan et Talavera, Oropesa et Mejorada, la ville d'Escalone, Maqueda et Santa Olalla. Il conquit Canalez et Illescas, Madrid et Guadalajara, Alcala et Tordelaguna, Uceda et Salamanque. Il conquit Buitagro et Atienza, Sigüenza et Berlanga, et Medinaceli. Il conquit aussi toute la plaine [2] de l'autre côté du fleuve aujourd'hui nommé le Tage, sans compter beaucoup d'autres villages situés au delà du fleuve.

Dès qu'il avait conquis un village il le peuplait aussitôt de chrétiens, y faisait aussitôt une église, et aussitôt y mettait des cloches. Il les laissait fortifiés, et s'en retournait à Tolède.

Il a choisi un archevêque qui avait nom don Bernard, homme de très-sainte vie, de belles-lettres et de bonne renommée; et dès qu'il l'eut choisi, il l'intitula archevêque de Tolède, primat des Espagnes [3]. Tout ce que lui donna le roi, le pape le lui confirma.

Après que le bon roi eut pacifié ce pays, il le donna à gouverner à la reine sa femme. Il alla visiter son royaume, il alla en Galice et dans toute cette contrée.

Lorsque le roi fut parti, la reine doña Constance voyant

* *Cancionero de Romances.*

Ese buen Ruy don Alfonso
El de la mano horadada, etc.

son mari absent fut tourmentée par des pensées, non pas de régals corporels, mais de salut de son âme.

Comme elle était ainsi pensive, survint l'archevêque; et l'archevêque étant survenu, elle lui parla de la sorte :

« Don Bernard, que ferons-nous? car il me pèse sur la conscience de voir aujourd'hui mosquée des Mores ce qui fut autrefois une sainte église où la reine du ciel était chaque jour honorée. Quel moyen avons-nous, dit-elle, qu'elle soit de nouveau consacrée sans que le roi manque à la parole qu'il a donnée aux Mores? »

Lorsque l'archevêque entendit cela, il se mit à genoux, et, les yeux levés au ciel, les mains jointes, il parla ainsi :

« Je rends grâces à Jésus-Christ et à sa mère la sainte Vierge, que vous soyez venue, reine, au-devant de ce que je désirais. Enlevons-la aux Mores plutôt aujourd'hui que demain. Pour une parole temporelle ne renoncez pas au bonheur éternel. En supposant que le roi se fâche au point d'en vouloir tirer vengeance, perdons nos corps, reine, et que nos âmes soient sauvées. »

En conséquence l'archevêque entra cette même nuit dans la mosquée, la purifia des faux rits, et la rendit au culte de Dieu en y disant ce même jour une messe chantée.

Les Mores, quand ils virent cela, envoyèrent leurs plaintes au roi, et le roi quand il le sut s'en irrita grandement, prononçant de rudes menaces contre la reine et le prélat. Et, sans attendre d'autre avis, il se mit en route pour Tolède.

Les Mores, l'ayant su, prirent aussitôt conseil, allèrent au-devant de lui jusqu'à Ollias et Cabañas, et arrivés devant le roi, ils s'agenouillèrent : « Grâce! bon roi, grâce! » disent-ils, les mains croisées sur la poitrine.

Mais le roi, les voyant ainsi, les releva l'un après l'autre.

« Taisez-vous, mes bons amis, la chose me regarde. Ceux qui vous ont fait tort ont manqué à ma parole; mais je ferai un tel châtiment, que vous serez promptement vengés. »

Les Mores quand ils eurent entendu cela, s'écrièrent à haute voix : « Grâce! bon seigneur, grâce! que votre grâce nous protège [4] ! Si de cela vous tirez vengeance, elle nous coûtera, à nous, bien cher; car celui qui aujourd'hui tuera la reine, demain s'en repentira. Maintenant que la mosquée est une église, elle ne nous peut plus être rendue. Pardonnez donc à la reine et à ceux qui nous l'ont prise, nous vous rendons dès ce moment votre parole. »

Le bon roi quand il eut entendu cela en eut une grande joie; il les en remercia et perdit toute colère.

NOTES DE LA ROMANCE DE LA REINE CONSTANCE ET DE L'ARCHEVÊQUE DON BERNARD.

[1] Ese buen rey don Alfonso
El de la mano horadada.

Voici, selon une tradition historique, à quelle circonstance Alphonse dut ce surnom — Ce prince, après avoir été défait par don Sanche, son frère, s'était réfugié chez le roi more de Tolède. Or, un jour, le roi more s'entretenant avec ses familiers d'affaires secrètes, aperçut Alphonse, lequel se trouvait à une distance assez rapprochée pour avoir pu l'entendre. Aussitôt Alphonse, qui connaissait sans doute le caractère soupçonneux du roi, fit semblant de dormir. Le roi more, pour s'assurer si effectivement son hôte dormait, eut l'idée ingénieuse de lui faire verser du plomb fondu dans la main. C'est cette epreuve, dont Alphonse s'était tiré comme Scevola, qui lui avait valu le surnom de *el de la Mano horadada* (Alphonse à la Main percée). — Dans l'intermède du *Poète* (el Poeta). Lope de Vega, parlant d'une jeune personne à marier, fait une allusion assez gaie au surnom du roi Alphonse.

2 Y ganó toda el alcarria.

Alcarria est un mot arabe qui veut dire *métairie*.

3 L'archevêque Bernard était Français. Deux ou trois ans après l'événement célébré par cette Romance (en 1088) il fit venir de France en Espagne plusieurs religieux auxquels furent donnés les siéges épiscopaux les plus considérables de la Péninsule.

4 Merced, buen señor, merced,
La vuestra merced nos valga.

XIIe SIÈCLE.

(1134-1137.)

LES ROMANCES DU ROI RAMIRE II.

—

NOTICE.

A la mort du roi Alphonse Ier (d'Aragon), surnommé *le Batailleur* (el Batallador), les royaumes qu'il avait gouvernés, l'Aragon et la Navarre, se trouvaient dans des circonstances assez difficiles. Ce prince ne laissant point d'héritier direct, les grands vassaux choisirent pour lui succéder son frère Ramire, qui vivait dans un cloître. Ramire continua avec bonheur les guerres commencées par Alphonse, et, après avoir sauvé les affaires, il retourna dans son cloître, comme les généraux romains des premiers temps retournaient à la charrue.

L'histoire de la cloche d'Huesca, qui forme le sujet de la troisième romance, est conforme au récit des anciennes chroniques.

I.

RAMIRE EST TIRÉ DU CLOITRE ET PLACÉ SUR LE TRONE DE LÉON *.

Parmi ceux de Navarre et d'Aragon se sont élevés de grands débats, à cause que leur roi est venu à manquer, et que beaucoup prétendent au trône. Les peuples, qui tiennent à leur loyauté, n'y donnent pas leur consentement; car ils ne veulent prendre pour roi que celui qui en sera digne et qui sera reconnu de sang royal.

Don Ramire était moine de très-bonne et sainte vie, frère du roi don Alphonse qui venait de mourir. On le tira du monastère, bien que cela ne lui plût pas; on le conduisit à Huesca, et on l'élut pour roi.

Il fut heureux dans les batailles, il n'en perdit aucune. Il fut aimé des siens, partageant avec eux son avoir.

Dans la première bataille qu'il livra aux Mores ses chevaliers l'armèrent d'une neuve et forte cuirasse. Quand i fut monté à cheval, ils lui posèrent l'écu à son bras gau che, et lui mirent l'épée sans fourreau à sa main droite et les siens lui disaient : « Prenez les rênes, seigneur, (cette même main avec laquelle vous tenez l'écu, et frapp sur les Mores. »

Le roi, qui n'en sait pas beaucoup, là aussitôt leur r pondit : « Avec cette main je tiens l'écu et ne pourrai t les rênes; mettez-les moi dans la bouche, et je n'en s pas embarrassé. »

* *Romancero de Sepulveda.*

Navarros y Aragoneses
Grandes debates tenian, etc.

Les siens firent aussitôt ce que le roi demandait. Il entra ainsi dans la bataille, et y tua beaucoup de Mores.

Il devint un roi très-courageux, conquit beaucoup de terres. Puis il laissa son royaume et retourna à son couvent.

II.

MÊME SUJET *.

« Deo gratias [1], les dévots pères! donnez-nous le moine Ramire, car son frère le roi Alphonse est trépassé sans laisser de fils. Les Navarrais et les Aragonais sont convenus entre eux qu'ils ne prendront point un autre chef qu'il ne soit du sang royal. Chacun prétend avoir le royaume, et celui-ci rendra plus de service à Dieu en pacifiant son pays qu'en demeurant moine bénédictin [2]. »

Le bon Ramire s'en défend, mais les excuses sont vaines : car la nécessité doit vaincre, d'autant qu'elle n'a point de loi. On le tire du monastère sans que personne y mette empêchement; on l'emmène prêter serment à Huesca, et il est élu pour roi.

Le bon roi est désireux d'exercer sa charge de valeureux capitaine contre la gent moresque. Il assemble de nombreuses troupes et les conduit lui-même avec l'espoir de se faire préférer à tous dans la bataille.

Dès qu'il est monté à cheval, comme il a ceint une épée, il la tire du fourreau, et parle de cette manière :

« Si l'épée doit seulement avoir pour fourreau le corps

* *Romancero general.*

Deo gracias, devotos Padres,
Dad nos al monge Ramiro, etc.

de l'ennemi, que la mienne reste nue en ma main sans plus perdre de temps. Et comme la bride et l'écu ne peuvent pas être tenus de la même main, afin qu'ils ne se nuisent pas mutuellement, qu'ils soient l'un de l'autre séparés! »

Il prit la bride dans sa bouche, et tenant l'écu devant soi, il se jeta ainsi dans la bataille, où il se fit redouter de tous.

III.

LA CLOCHE D'HUESCA *.

Don Ramire d'Aragon, celui qu'on appelait le roi-moine, se voyait fort méprisé par les chevaliers de son royaume. Comme il était d'une excessive mansuétude et sans habileté dans les armes, a cause de cela on refusait de lui obéir, à cause de cela on lui manquait de respect.

Il envoie un messager au moine qui l'a élevé, à Saint-Ponce-de-Tomeras, où demeure le bon abbé, afin qu'il le conseille dans l'humiliation où il se trouve.

Le messager s'en va et à l'abbé donne la lettre. L'abbé ne lui répond pas; seulement il entre dans le jardin ayant avec soi le messager, qui lui demande une réponse.

L'abbé le dépêcha sans lui dire un seul mot. La réponse qu'il lui donna était un chiffre bien obscur [3] : car ayant là tiré un couteau, il coupa les branches les plus élevées [4].

Le messager ainsi dépêché s'en retourna mal content. Arrivé qu'il fut vers le roi il lui dit ces paroles :

[1] *Romancero de Sepulveda.*

Don Ramiro de Aragon
El rey monge que llamaban, etc.

« Je vous apporte un mauvais message, roi ; car le moine n'a pas eu d'égard pour vous et ne m'a point voulu donner réponse. Je crois qu'il s'est raillé de vous. Ayant lu votre lettre, il est entré aussitôt dans un jardin, et là, aiguisant un couteau, il a mis au niveau les plus hautes branches. »

Ayant entendu ces mots, le roi les dissimula. Mais il comprit bien la réponse et le conseil qu'on lui donnait.

Il fit convoquer les cortès [5]. Dans les cortès qu'il célébra il dit qu'il voulait faire une magnifique cloche qui s'entendît par tout le royaume, et sonnât dans toute l'Espagne.

A cela vous eussiez vu quel rire ! Les grands se moquaient de son projet.

Dans cette cité d'Huesca [6] maintes gens s'étaient rassemblés. Il convoqua un jour les seigneurs et leur parla dans sa chambre, ayant fait rester dans la salle leurs fils, leurs héritiers.

En entrant, tous ceux-là se virent entourés d'hommes d'armes. Il ordonna qu'on tranchât la tête de ceux qui de lui se raillaient le plus. Il y en eut quinze d'exécutés. Il pardonna aux autres.

Il fit montrer les têtes aux jeunes garçons qui étaient dans la salle. Il leur dit que toutes celles qu'ils voyaient étaient de leurs pères, parce qu'ils le méprisaient et se raillaient en sa présence ; qu'ils profitassent de l'exemple, et qu'ils fussent plus circonspects [7].

C'est ainsi que le moine se fit craindre avec le son de cette cloche.

NOTES DES ROMANCES DU ROI RAMIRE II.

[1] Ces mots, *Deo gratias*, étaient une formule consacrée au moyen de laquelle ceux qui voulaient pénétrer dans un couvent s'en faisaient ouvrir la porte. Nous n'avons donc pas dû les traduire.

[2] Cette idée rappelle les vers charmants composés par François Ier en l'honneur d'Agnès Sorel :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonain ou bien dévot hermite.

François Ier, pendant la captivité de Madrid, avait-il entendu chanter la Romance du roi Ramire?

[3] .... cifra bien cerrada.

[4] La réponse de l'abbé rappelle celle de Tarquin au messager de son fils.

[5] V. page 56, note 15.

[6] Il y a en Aragon plusieurs villes du nom de Huesca. Il s'agit ici, sans doute, de l'ancienne *Urbs victrix Osca* des Romains.

[7] Mot à mot : *et qu'ils se mouillassent la barbe*, ou, comme nous dirions en langage familier, *et qu'ils missent de l'eau dans leur vin*. Mais cette dernière locution, — outre sa vulgarité, — aurait l'inconvénient de donner une fausse idée des mœurs et des habitudes espagnoles.

XIIe SIÈCLE.

(1139.)

LA ROMANCE

DU COMTE ALPHONSE HENRIQUEZ.

NOTICE.

Le comte Alphonse-Henriquez est célèbre par la victoire d'Ourique, remportée sur les Mores en 1139, et qui lui valut la couronne de Portugal. On rapporte qu'au moment de livrer la bataille, ses soldats, voulant sans doute lui prouver la confiance qu'ils avaient en son courage et ses talents, s'écrièrent d'une voix unanime *Vive le roi Alphonse!* Le jeune général se montra digne de la confiance de ses troupes; il vainquit et fut roi.

La victoire d'Ourique ouvrit au roi Alphonse les portes de Lisbonne.

La romance qui suit se place au moment où le nouveau roi prend possession de cette ville.

LE COMTE ALPHONSE DEVIENT ROI DE PORTUGAL, ET LE ROI MORE DE CE PAYS EMBRASSE LE CHRISTIANISME *.

Lorsque le comte Alphonse Henriquez, premier roi de Portugal, fils du comte Bourbon, naturel de Bourgogne; — après que [1], dans la plaine d'Ourique, en un sanglant combat, il eut vaincu cinq rois mores, et les eut emmenés prisonniers, et après que Dieu l'eut récompensé de ses exploits en lui donnant les cinq têtes pour armes et pour indication [2]; — et quand il eut conquis Santarem avec beaucoup de peine et de gloire, et mis le siége devant Lisbonne par terre et par mer :

Il sortit de cette ville celui qui en était roi, et qui avait nom Benalmazar. Il demanda au comte une libre entrée auprès de lui, et celui-ci la lui accorda.

« Tu sauras, lui dit-il, qu'il y a trente et sept ans, et plus, que je tiens Lisbonne par héritage. Mon père la garda quarante et trois ans en une tranquille et heureuse paix, et mon aïeul trente, au milieu des guerres et à grand'peine. Enfin nous l'avons possédée avec bonheur depuis le temps où le roi don Rodrigue la perdit avec le reste du Portugal.

» Or, cette nuit, comme j'étais à reposer dans mon lit, j'ai vu venir une jeune fille à l'apparence céleste, laquelle m'a dit alors qu'elle voulait absolument [3] que je remisse aujourd'hui même entre tes mains mon royaume et cette

* *Romancero general.*

Quando el conde Alfonso Henriquez
Primer rey de Portugal, etc.

ville, et que je me fisse chrétien pour sauver mon âme, et que toi, bon comte, tu eusses à t'éloigner dès à présent de tout péché. »

En entendant parler ainsi le More, le comte demeura plein d'étonnement, et, mettant les genoux en terre, il se prit à dire : « Je rends à Dieu mille grâces pour la faveur qu'il m'accorde ; et puisqu'il ordonne cela, que sa volonté soit accomplie ! »

Sur ce, tous deux aussitôt entrèrent dans la ville, où le More fut fait chrétien, et le comte roi légitime.

NOTES DE LA ROMANCE DU COMTE ALPH. HENRIQUEZ.

[1] Nous avons suivi scrupuleusement la construction de la phrase espagnole, *quando*, — *despues que*, etc., etc. Le poète populaire a selon nous rassemblé avec esprit (quoique non sans peine) dans une seule phrase toutes les circonstances antérieures à l'événement qui fait le sujet de la Romance : il nous a paru qu'il fallait reproduire ce tour qui est d'ailleurs, nous l'avouons, fort peu académique.

[2] Dandole las cinco llagas
Por armas y por señal.

Le mot *llaga* signifie proprement une *plaie ;* mais ici il ne peut signifier que les cinq têtes coupées qui se voient sur les armes de Portugal, et qui rappellent les cinq rois mores (ou émirs, ou wallis) qui périrent, dit-on, dans la bataille d'Ourique.

[3] La cual hoy me dijo
Ser su entera voluntad, etc.

XIIe SIÈCLE.

(1147.)

LES ROMANCES

DE L'AMIRAL CATALAN.

NOTICE.

En l'année 1147, à l'époque où le comte Raymond Béranger gouvernait la Catalogne, les Catalans et les Génois réunis, encouragés par le pape Eugène III, firent une descente sur la côte d'Almérie, alors au pouvoir des Mores, et prirent cette ville, qu'ils pillèrent [1]. Mais le brave amiral qui commandait cette expédition fut fait prisonnier, au moment sans doute où il allait se rembarquer.

Le combat livré par l'amiral, et sa délivrance, tel est le sujet des deux romances suivantes.

Considérées au point de vue littéraire, les Romances de l'amiral catalan se distinguent par une certaine prétention, plus ou moins heureuse, à l'élégance du style, et n'ont pas le caractère des autres romances. Comme l'a déjà observé avant nous un éditeur moderne du Romancero (M. Depping), elles pourraient bien avoir été traduites du catalan.

I.

UN AMIRAL DE CATALOGNE DÉBARQUE EN ALMÉRIE ET DEMEURE PRISONNIER CHEZ LES MORES *.

Sur les côtes d'Almérie l'amiral catalan sort de ses bois carénés au grand dommage de l'Africain [2]. C'est le vaillant Galceran, de qui la renommée a déjà proclamé la gloire, laquelle s'étend sur terre et sur mer ; — le petit-fils de l'un de ces neuf valeureux Allemands qui descendirent en Catalogne pour s'immortaliser à jamais.

Il empreint son pied sur le sable et déploie au vent la bannière du prince Bérenger, qu'il porte d'un bras puissant.

Les vaisseaux, que l'on a munis avec une louable prévoyance, vomissent sur la plage les soldats, les chevaux, les armes, les machines de guerre.

Il forme ses escadrons [3], commence l'attaque d'un cœur intrépide, et se tient sur la selle, ferme, inébranlable, droit comme un chêne robuste. Il attaque, il rompt, il frappe, il renverse, il écrase, il défait, il brise, il détruit, il nage dans des flots de sang. Il couvre de tous côtés l'inculte et brûlante arène d'un monceau de cadavres que son bras a abattus. Ainsi fait le léopard au milieu d'une meute insolente d'ardents lévriers qui le poursuivent et le combattent.

Il n'y en a pas un qui le veuille voir de près, — pas un qui ose l'attendre ; car le baron va comme un oiseau de proie qui s'élance de son aire [4].

* *Romancero general.*

A las costas de Almería
El catalan almirante, etc.

Les braves Catalans suivent leur général, donnant de hautes preuves de leur admirable courage. Les Mores abandonnent le champ, et couvrent lâchement leur dos de leurs écus infâmes [5].

Le baron poursuit les fuyards. Se jetant et s'enfonçant au milieu d'eux, il en fait un effroyable carnage comme ferait l'autour d'Irlande parmi les oiseaux épouvantés.

Mais l'inconstante déesse qui jamais ne sut demeurer tranquille le traita, au milieu de sa course, d'une façon bien capricieuse et bien cruelle [6]. Car d'une place forte et des côtes sortent quatorze bannieres qui font prisonniers et l'habile Cerni et l'amiral. Ils les mènent au roi more qui, d'un air dédaigneux, où l'on voit cependant sa joie, ordonne qu'on les mette dans une bonne prison.

II.

L'AMIRAL CAPTIF ET SON COMPAGNON PARVIENNENT A S'ÉVADER *.

Le More demande cent jeunes filles; il demande également cent vaches pleines, et cent draps d'or fin, et cent chevaux blancs pour l'amiral captif, de la rançon duquel traite son père avec une libéralité généreuse. Et bien qu'il paraisse impossible de racheter un tel baron, et que le More y mette peu de bonne volonté à cause du mal qu'il en redoute; — le noble vieillard, affligé de voir le grand vide que fait dans sa chère patrie un chevalier de si haute

* *Romancero general.*

Cien doncellas pide el Moro,
Tambien cien vacas preñadas, etc.

importance, et s'étant entendu avec ses proches ainsi qu'avec les nobles gens de son illustre seigneurie, donne l'ordre que tout s'apprête et s'assemble.

Cependant le fameux baron, malgré les plus affligeants souvenirs, supportait son étroite et amère captivité avec beaucoup de constance et de courage. Plus d'une fois il fut persécuté par notre ancien ennemi [7], qui lui envoyait de vaines fantaisies et d'aveugles découragements; mais lui, il recourait aussitôt par ses continuelles prières à celui en qui le plus affligé trouve espérance et consolation; car, selon son ancienne coutume, avant que de voir le jour il se levait deux fois pour prier.

Une nuit s'étant agenouillé, il implora, — au milieu des dures chaînes qui lui blessaient les pieds et les mains, — il implora d'un cœur ardent le proto-martyr Etienne, son protecteur et patron, à qui il était fort dévot, et lui demanda instamment de traiter de sa liberté avec celui qui a rendu les âmes libres [8], et d'empêcher cette rançon de laquelle on s'occupe à l'offense de Dieu; car il aime mieux continuer de souffrir que de voir les Mores emporter ces belles jeunes filles, en quoi Dieu serait outragé. Car alors même qu'on n'en exigerait qu'une seule, et non pas un tel nombre, il refuserait la liberté à de pareilles conditions. Car il serait trop dur et trop affreux que tant de chasteté et d'innocence fût livré aux Mores pour sa misérable cause.

Et tandis que le saint baron se trouvait dans une confusion si étrange, et versait d'abondantes larmes qui tombaient sur son cœur contrit, — au milieu de la terreur de la nuit [9], l'obscure prison s'emplit tout à coup d'une clarté céleste et de parfums divins [10]. Le proto-martyr apparaît, détache les liens et calme la douleur de l'amiral par sa présence et ses paroles.

Ayant vu cet exploit mystérieux, Cerni, son compagnon, pria le seigneur de Pinos de l'emmener avec lui vers sa douce patrie.

« Cela n'est pas en mon pouvoir, répondit celui-ci; mais si tu invoques quelque saint qui le demande pour toi au Seigneur, tu obtiendras sans faute ta liberté. »

Cerni se recommanda à saint Ginès, et fut par lui tiré de prison.

Les deux saints les conduisent à pied sec à travers les flots, et, à la grande admiration du peuple catalan, les mènent au port de Salon au moment où l'on embarquait la rançon.

NOTES DES ROMANCES DE L'AMIRAL CATALAN.

1 Dans le partage du butin, les Génois eurent, pour leur part, un vase d'émeraude d'une grandeur extraordinaire. Durant six siècles, ce vase a joui d'une réputation européenne : les Génois le gardaient précieusement dans le trésor de la ville, et plusieurs fois la république contracta des emprunts considérables en le donnant pour gage. Mais vers la fin du siècle dernier, lorsque les Français s'emparèrent de Gênes, on regarda d'un peu plus près cet objet précieux, et il fut reconnu que le fameux vase d'émeraude était tout simplement en verre de bouteille.

2 Forma *Escuadrones*, etc.

3 De sus despalmados leños.
A pesar del Libio sale.

4 Que el varon va como presa
Cuando de su curso sale.

5 Y con sus escudos infames
Cubre sus medrosos hombros.

6 En la mitad de su curso
Dió un vaiven irreparable.

7 De nuestro antiguo adversario
Perseguido vezes varias.

Notre ancien ennemi, c'est le démon.

8 Trate de su libertad
Con el que la dió á las almas,

9 En el terror de la noche, etc.

10 La ciega prision se baña
De un celeste resplandor
Y confortada fragancia.

XIIe ET XIIIe SIÈCLES.

(1185-1214?)

LES ROMANCES D'ALPHONSE VIII.

—

NOTICE.

Le roi Alphonse VIII est célèbre dans l'histoire d'Espagne par ses amours, et aussi par la victoire des *Navas de Tolosa*, la victoire la plus glorieuse peut-être que la chrétienté ait jamais remportée sur les Mahométans. Il faut lire dans Rodrigue de Tolède, auteur contemporain, l'admirable récit de cette bataille étonnante. Les plus grands poètes épiques, Homère, le Tasse, n'ont rien imaginé d'aussi beau.

Nous avons traduit trois Romances composées sur le roi Alphonse. La première raconte les amours du roi avec la belle juive de Tolède, et nous apprend par quels moyens les grands vassaux de la Castille mirent fin à ces amours qui les scandalisaient.

La seconde, qui nous paraît charmante, montre comment s'y prenaient ces mêmes vassaux pour se soustraire au payement de l'impôt.

Enfin, la troisième a pour sujet un épisode de la fameuse bataille de *las Navas*, et indique à merveille les sentiments qui animaient la chevalerie espagnole au moment de la bataille.

I.

LES AMOURS DU ROI ALPHONSE VIII ET DE LA JUIVE DE TOLÈDE *.

Il était mort, ce bon roi don Sanche-le-Désiré ; et l'on menait grand deuil en Castille, car il était aimé de tous. Son fils, Alphonse VIII, a hérité de son royaume. C'est celui qui vainquit dans les plaines de Tolosa le roi païen, ce Miramamolin de Maroc si renommé [1].

Bien que le roi soit fort jeune, les grands de son royaume l'ont marié là-bas en Angleterre avec la fille de don Henri [2] roi couronné de ce pays. Les noces se font à Burgos ; beaucoup de gens s'y réunissent ; et elles se célèbrent avec beaucoup d'honneur et de richesse, à cause du rang du marié.

Le roi se rendit à Tolède avec sa femme.

Or comme l'Amour est aveugle, voilà qu'il aveugle à son tour le roi. Celui-ci s'éprend pour une juive, il en devient amoureux. Elle avait nom Fermosa, et son nom s'accorde à merveille avec sa personne [3]. Le roi oublia la reine et s'enferma avec l'autre. Ils demeurèrent sept ans ensemble sans se séparer. Le roi l'aimait à tel point, qu'il oubliait son royaume et qu'il s'oublie lui-même.

Mais les siens ont résolu de le rappeler à lui, et cela par une bien méchante action. Ils ont résolu de tuer son amie, afin de recouvrer leur seigneur; car ils le regardent comme perdu, et ils espèrent en avoir profit.

Ils allèrent où était le roi seul avec sa juive ; et tandis

* *Romancero de Sepulveda.*

Muerto era esse buen rey
Don Sancho el deseado, etc.

que les uns parlent à lui, les autres sont entrés là où se tenait la juive sur une estrade fort riche. Ils la tuèrent là aussitôt, ainsi que ceux qu'ils trouvèrent avec elle.

Le roi, ayant appris sa mort, en devint fort triste et fort soucieux. Il ne savait que faire; car l'excessif amour qu'il portait à la juive lui avait ôté la raison. Ses vassaux s'efforcent de le consoler et l'emmènent à Illescas.

Or une nuit, comme le roi était couché dans son lit, pensant à la juive, un ange lui vint parler. « Eh quoi, Alphonse! lui dit-il, tu conserves donc encore le souvenir du péché que tu as commis? Dieu, à cause de ta méchanceté, s'est fort irrité contre toi. Il ne restera point de toi un fils; c'est une fille qui te succédera. Tâche de servir Dieu, afin qu'il te pardonne. »

— « Saint ange, répondit le roi, soyez mon avocat auprès de Dieu. Je reconnais ma faute; je reconnais avoir péché. »

II.

L'IMPOT DES CINQ MARAVÉDIS*.

Il se tient à Burgos, le bon roi don Alphonse-le-Désiré, le huitième qui fut en Castille appelé de ce nom [1]. — Il allait regardant les Huelgas, ce monastère honoré; et il le regardait de tous côtés parce que c'était lui-même qui l'avait fondé. — Il allait triste et fort pensif en se voyant si fort gêné : car, les trésors que son père avait laissés, il les a dépensés à guerroyer avec les Mores qui sont restés dans

* *Cancionero de Romances.*

En Burgos está el buen rey
Don Alfonso el deseado, etc.

son royaume depuis le temps où il fut partagé pour le malheur et les péchés de ce bon roi Rodrigue si renommé parmi les Goths. Il réfléchissait donc tristement, se demandant à lui-même où il trouverait de l'argent pour continuer ses guerres, et il priait le Dieu du ciel de lui venir en aide, — puisqu'il le faisait avec un tel désir de servir la foi.

Il pensa à demander le concours des nobles gentilshommes afin qu'ils l'aidassent par un impôt très-modéré et de très-peu d'importance. Cinq maravédis seulement, voilà ce qu'il veut demander à chacun. Et pour leur dire cela il les convoque aux cortès.

Là se trouvait ce don Diègue, le plus familier de sa maison : il était seigneur de Biscaye et très honoré en Castille. C'est de lui qu'il prit conseil pour avoir de quoi commencer.

Don Diègue, pour lui complaire, lui donna aussitôt ce conseil : — « Je crois, bon roi, qu'il sera difficile de réussir. Commencez, vous, seigneur, et je vous seconderai de mon mieux ; mais ils sont si indépendants, qu'ils ne voudront pas se soumettre à un impôt. Pour les engager, je donnerai mes cinq maravédis en leur présence. »

Avec cela le roi se trouva fort bien conseillé. Ayant proposé la chose aux cortès, il parla de cette manière : « Vous savez bien, mes chevaliers, tout ce que j'ai dépensé à guerroyer avec les Mores qui sont dans notre royaume. Or, pour avoir fait ce que je voulais je me trouve très-gêné : car j'ai dépensé les trésors que mon père avait laissés, et de ceux que laissa mon aïeul il ne reste rien. Vous avez pu voir que je ne l'ai pas dépensé là où il eût été mal employé. Donc que chaque gentilhomme m'aide dans cette guerre, chacun de cinq maravédis par chaque année. Cette somme est si petite que vous pourrez très-

bien la payer sans vendre vos biens et sans vous appauvrir; et avec cela je gagnerai de quoi vous le bien payer. »

Alors se leva don Diègue comme étant très-familier avec le roi. « Nous avons bien vu, seigneur, tout ce que vous avez dépensé; à quel point nous vous sommes à charge, cela est clair pour nous tous. En vous aidant en ceci nous honorerons le royaume. Dieu vous donne une telle victoire que vous puissiez relever la foi! mes cinq maravédis, les voilà ici de bon gré. »

Le bon don Nuño de Lara se leva aussitôt. — « Tu n'as point parlé là en homme de sens et de courage. Que Dieu ne veuille et n'ordonne jamais que nul gentilhomme paye un tel impôt! » Puis il sortit du palais, disant de cette manière : « Que ceux qui veulent être imposés demeurent avec le roi, et que ceux qui veulent rester libres me suivent! »

De trois mille qui étaient là-dedans, il n'en demeura que quatre : l'un était don Diègue, le second un valet de chambre, familier du roi, et avec lui deux petits pages qui restèrent à son côté.

Dès qu'ils furent à son logis, don Nuño leur parla : « Conduisez-vous comme chevaliers, ne vous laissez pas imposer de tribut. Songez à ces exploits que les gentilshommes ont faits au temps passé dans nos Espagnes. Si vous avez besoin de mes conseils, je vous les donnerai très-volontiers. »

Alors parlèrent ces chevaliers gentilshommes : « Donnez-les-nous, nous les prendrons bien. »

« Allez-vous-en à vos logis, armez-vous bien à cheval. Les cinq maravédis, enserrez-les dans un morceau d'étoffe et les suspendez ainsi à la pointe de vos lances. »

Le conseil était donné à peine, que tout fut achevé. « Voyez-nous ici, don Nuño. Ce que vous nous avez com-

mandé, voyez comme nous avons été l'accomplir promptement sans contrainte et sans violence. »

Alors parla don Nuño; écoutez-bien comme il parla : « Que deux d'entre vous aillent trouver le roi et lui disent qu'il envoie vite à la place où nous l'attendons le collecteur du tribut que son altesse a mis sur nous, et que là sont les gentilshommes disposés à le payer. Si le collecteur ne vient pas, il n'y aurait pas de quoi s'étonner : car en Espagne les gentilshommes ne doivent point de tribut. — Et celui qui voudra le nôtre, il faudra qu'il le paye cher. »

Après cela deux d'entre eux s'en furent vers le roi lui rapporter la chose. Le roi en les entendant fut grandement irrité. Alors parla don Diègue en homme de prudence, de sagesse et de valeur : « Ce fait, vous, bon roi, mettez-le à ma charge ; rejetez la faute sur moi. Dites que je vous ai donné le conseil, — exilez-moi de ce royaume, confisquez-moi mes terres. — De cette manière, seigneur, vous apaiserez tout. »

Sitôt après le bon roi appela don Nuño et les autres. Il leur exposa la chose en parlant de cette manière : « Pardonnez-moi, mes chevaliers, parce que j'ai été trompé. C'est don Diègue de Biscaye qui m'avait ainsi conseillé. — Je ne veux point votre tribut ; au contraire, je vous fais plus libres qu'auparavant[6]. Don Diègue me payera cher son mauvais conseil. Qu'il soit exilé de mon royaume et que l'on prenne ses terres ; car celui qui conseille mal doit en être bien puni. »

Don Diègue va en exil, on le laisse déshérité. Mais au bout de peu de jours on leva son ban, on lui rendit tout le sien, et même davantage. Tout cela se fit sur la demande des nobles gentilshommes.

III.

COMMENT DON DIÈGUE LOPEZ DE HARO PARLA A SON PÈRE AVANT LA BATAILLE DE LAS NAVAS DE TOLOSA *.

Le roi Alphonse, huitième, avec beaucoup de chevaliers se prépare à livrer une bataille, laquelle eut ensuite un grand renom. C'est contre le roi Miramolin [7] qui a rassemblé un nombre infini de troupes, et c'est dans les plaines de Tolosa que l'action va s'engager [8].

Les chrétiens se lèvent un lundi avant le jour. Tous entendent la messe, et reçoivent le sacrement [9].

Ils sont armés dans la plaine, chacun avec sa compagnie, lorsqu'une croix aux brillantes couleurs apparaît dans le ciel. Elle est belle et resplendissante, et leur donne grande assurance. Ils la tiennent à heureux présage, et se mettent aussitôt à l'adorer.

Don Diègue Lopez de Haro dit à son père : « Le roi vous a donné l'avant-garde. Je vous demande en grâce comme à mon père et seigneur de combattre vaillamment, afin que les gens ne me disent pas que je descends d'un traître. Rappelez-vous l'estime et la gloire que nous avons perdue aux champs d'Alarcos [10]; veuillez les recouvrer, je vous en prie au nom de Dieu et de Marie sa mère. Vous donnerez ainsi à Dieu une haute réparation, et il vous pardonnera la grande faute que vous avez commise en laissant aux autres une telle victoire. »

Don Diègue se retourna, irrité de ce que son fils lui avait

* *Romancero de Sepulveda.*

El octavo rey Alfonso
Con muy gran caballería, etc.

dit : « On pourra t'appeler fils de gueuse [11], mais non pas fils de traître. Car, — avec l'aide de Dieu, — je combattrai de manière qu'il n'y aura nul motif de répéter ce que tu viens de dire. Mais moi je verrai comment tu me seconderas aujourd'hui à cette place où nous sommes, et si tu es digne de ton père. »

Don Diègue lui baisa les mains en lui demandant humblement pardon, et lui dit : « Père et seigneur, dans le combat qui se va livrer, vous serez aidé de moi comme nul père ne le fut jamais de son fils, ainsi que vous le verrez en ce jour. Entrons dans la mêlée, je voudrais déjà m'y voir. Dieu nous aide et saint Jacques !... suivez-moi ! »

Et il marcha à l'ennemi.

NOTES DES ROMANCES D'ALPHONSE VIII.

[1] Emir-al-Mumenim, Chef ou Commandant des croyants. De là, par contraction, en Espagnol, Miramamolin, ou, même, Miramolin.

[2] Alienor, fille de Henri II.

[3] Le mot Fermosa ou Hermosa signifie *belle*.

[4] C'est-à-dire, Alphonse VIII.

[5] Y con el dos *Pagezicos*, etc.

[6] No quiero vuestro tributo
Antes mas libres os hago.

[7] V. ci-dessus, note 1re.

[8] En las navas de Tolosa
Comenzaron la porfia.

Le mot *nava* veut dire plaine. — La bataille de *las Navas* fut livrée le 16 juillet 1212.

[9] Sacramento recibian.

Le sacrement de l'Eucharistie.

[10] La bataille d'Alarcos est du 19 juillet 1195.

[11] Hijo te diran de puta.

XIIIe SIÈCLE.

(1247.)

LES ROMANCES

DE FERDINAND-LE-SAINT.

—

NOTICE.

Ferdinand III, surnommé le Saint, est un des grands rois de l'Espagne. Comme Louis IX son cousin, à qui le même surnom fut donné, il joignait à une admirable piété un rare courage. Mais Ferdinand, plus heureux que Louis dans ses entreprises, remporta sur les Mores d'éclatantes victoires, et l'Espagne chrétienne lui est redevable de la conquête de Séville et de Cordoue.

Les deux Romances qu'on va lire racontent deux épisodes de la guerre de Ferdinand contre les Mores.

L'historien Zuñiga rapporte que Ferdinand III, partant pour la conquête de Séville, emmena avec lui à cette expédition un *jongleur* (juglar) destiné à célébrer les exploits de cette guerre, et que ses talents poétiques avaient fait surnommer Nicolas des Romances. Qui sait? Peut-être les Romances que nous avons traduites sont-elles l'œuvre de cet illustre jongleur.

I.

SUR LA PRISE D'ALCALA DES GANZULES *.

Elle a été jetée à terre, Alcala des Ganzules [1], par le saint roi Ferdinand, un lundi jour de Saint-Pierre. Les chapiteaux d'argent qui semblaient vouloir s'élever jusqu'au ciel, gisent à terre, cachés et ternis par la fumée et les flammes. De son alcazar [2], de sa mosquée et de ses bains sortent des tourbillons de flammes, dont l'éclat se réfléchit sur les armes des chrétiens.

Ils ont laissé la ville, ils sont montés sur une colline, et là, à les voir, l'on dirait mille lumieres étincelantes.

Quand du haut d'une tour qui est déjà à demi ruinée et s'écroule, l'alcayde Muley découvre le roi chrétien. Il lui dit : « Approche, chrétien; saccage, pille et détruis, puisque tu as vaincu la tribu qui avait elle-même ensanglanté le monde. Tu emmènes prisonniers les Ganzules, honneur et gloire de ce pays; maintenant, je te l'annonce comme chose certaine, Grenade, assiégée un an, ne pourra résister.

» Quand tu es venu devant Alcala, je l'appris tandis que j'étais aux bains; je laissai le turban de soie qui couvre et ceint mon front; je montai avec mes Mores dans la tour où sont mes armes, et je sortis dans la plaine afin que personne ne m'accusât de lâcheté.

» Mais tu m'as enlevé mon âme prisonnière en même temps qu'une Moresque de Tunis, laquelle était le feu de ce pays [3]

* *Romancero general.*

Echada está por el suelo
Alcalá de los Ganzules, etc.

et la lumière de mes yeux. Le roi son père me l'avait donnée; je l'emmenai d'Afrique en Espagne sur une galère turque couverte d'or et de soie. Toute la poupe en était dorée, et je l'occupais tout entière avec cent esclaves chrétiens vêtus de toiles blanches et bleues [4].

Les noces se célébrèrent il y aura demain un an. C'était un mardi, jour de malheur [5], puisque tout est fini aujourd'hui lundi.

II.

BEAU FAIT D'ARMES DU BRAVE GARCI PEREZ DE VARGAS PENDANT LE SIÉGE DE SÉVILLE *.

Tandis que le roi Ferdinand III assiégeait Séville, Garci Perez de Vargas allait avec un chevalier. Ils vont seuls par un chemin, ils vont seuls par un sentier.

Sept chevaliers mores viennent droit à eux. L'autre dit à Garci Perez : « Nous ferons bien de ne pas les attendre. Nous deux seuls, ce n'est pas assez contre sept. » Et sans attendre la réponse, il tourne bride et se sauve.

Garcie demanda ses armes, que portait un sien écuyer. Mais en mettant son casque voilà qu'il laisse tomber une coiffe de toile [6]. Et au moment même il voit près de lui la troupe des Mores qui vient le menaçant.

Don Lorenzo de Figueroa et le roi étaient sur une colline, regardant Séville et par où ils l'attaqueraient.

Don Lorenzo dit au roi : « Regardez, seigneur, voila un chevalier qui, si les Mores l'attendent, va faire quelque

* *Romancero de Depping.*

Estando sobre Sevilla
El Rey Fernando el tercero.

bel exploit; et s'ils ne le reconnaissent pas, vous verrez un vaillant guerrier. »

Au même instant les Mores, qui s'étaient avancés pour voir qui il était, le reconnurent à ses armes, et se pressèrent les uns contre les autres. Ils vont faisant des bravades, en poussant des cris et des hurlements [7].

Garci Perez ne s'écarte point d'un seul pas du chemin qu'il suit. Les Mores s'en écartent, ne voulant pas d'engagement avec lui. Après que les Mores se furent éloignés il rendit son casque à l'écuyer. Mais s'apercevant qu'il avait perdu la coiffe de toile, il redemande vite à l'écuyer son casque. Il vit les Mores qui s'approchaient de l'endroit où la coiffe était tombée, et il mit son casque en tête pour aller les reconnaître.

« Ne le faites pas, pour Dieu! car ce n'est pas action d'homme sage. Vous pourriez vous perdre pour une chose de peu de prix. »

« Ne t'inquiète pas de cela, répondit-il, je devrais pour cela faire plus encore; car c'est l'ouvrage de mon amie, et je ne le perdrai pas si je puis. »

Et la lance à la main il va suivant les Mores. Les Mores, qui étaient braves, l'attendent tous. Garcie s'élance au milieu d'eux menaçant et frappant. Mais les Mores se retirent sans le vouloir combattre.

Don Lorenzo dit au roi : « Regardez, seigneur, ce guerrier qui fait plus trembler les Mores que notre camp tout entier [8]. »

NOTES DES ROMANCES DE FERDINAND-LE-SAINT.

[1] Alcala des Ganzules avait été ainsi appelée du nom d'une des plus fameuses tribus arabes. Elle fut rebâtie sous le nom d'Alcala-Réal.

[2] Le mot Alcazar signifie un palais.

[3] Que fue desta tierra fuego, etc.

[4] Toda la popa dorada
Hice, que mi estado ocupe,
Con cien christianos vestidos
De telas blancas y azules.

[5] Le mardi, en Espagne, passait pour un jour néfaste, comme chez nous le vendredi.

[6] On voit dans le *Poème du Cid* que le Cid également portait sous le casque une *coiffe* (una cofia). Et l'auteur du poème nous apprend que c'était pour empêcher que ses cheveux ne souffrissent du frottement du casque. V. le *Poème du Cid*, vers 3105 et suiv.

[7] Con grita y con alaridos
Algaradas van haciendo.

Les mots *alarido* et *algarada* sont dérivés de l'arabe. *Alarido* est un cri de guerre, *algarada* est également un cri poussé par un parti de cavalerie qui tombe à l'improviste sur l'ennemi.

[8] Ce fait d'armes était fort beau; mais ce qui ne le fut pas moins, c'est la générosité avec laquelle Garci Perez refusa de faire connaître le nom du chevalier qui l'avait lâchement abandonné dans le péril.

XIIIe SIECLE.

(1250?)

LA ROMANCE DU PÈRE RAYMOND.

—

NOTICE.

Le roi don Jaime ou Jacques d'Aragon, que l'on a surnommé *le Conquérant*, conquit en effet à l'Espagne chrétienne Valence, Murcie et les îles Baléares. C'était, dit-on, un prince fort pieux, et il bâtissait maintes églises. Mais il était en même temps fort amoureux, et il avait maintes maîtresses. Or, cette vie-là ne convenait pas du tout au père Raymond, le confesseur du roi. Il fit ses observations, ne fut pas écouté, voulut partir de la cour, y fut retenu, et enfin il s'échappa, — avec la grâce de Dieu.

C'est ce que raconte la Romance ou la Légende qu'on va lire.

Cette romance est dans le même style que celle de *l'Amiral catalan*, et nous la croyons de même origine.

COMMENT LE PÈRE RAYMOND S'ÉCHAPPA DE LA COUR DE MAYORQUE *.

Le roi don Jaime ayant déjà soumis Mayorque et l'ayant ajoutée à sa couronne avec la faveur et le secours de Mars [1], avait auprès de soi ce saint et généreux personnage [2] qui eut tant d'influence sur l'institution de l'ordre du rachat, ce glorieux Raymond, à la vie exemplaire et toujours égale, avec lequel le roi aimait à conférer dans les graves et difficiles circonstances.

Or comme nous autres hommes, par notre infinie misère, nous sommes soumis aux faiblesses et aux incitations de la chair, le fameux roi avait en même temps près de lui une gracieuse femme d'une rare beauté et spirituelle au dernier point.

Le saint personnage, inquiet de ce honteux contraste, admonesta le roi à plusieurs reprises avec les plus sages raisons. Cependant, comme un désabusement ne produit pas toujours l'effet désiré, et que d'ordinaire la vérité est odieuse, quoique le roi reconnût sa faute il ne cherchait pas à s'amender; car l'accoutumance dans les vices est un mal sans remède.

Ayant vu le peu de fruit qu'il retirait de ses efforts, de son jeûne et de ses prières, de sa discipline et de son chagrin, il en rejeta la coulpe sur lui, se disant que de son côté son indignité était un empêchement à un salutaire effet. Et alors avec de tendres larmes il demanda au roi

* *Romancero de Depping.*

Aviendo ya sujetado
A Mallorca el rey don Jaime, etc.

de lui permettre de s'en retourner à son monastère, et de lui donner en quoi s'embarquer.

Le roi, voyant son zèle pieux, voulut mettre obstacle à son voyage, défendant sous de graves peines que personne l'embarquât, à cause qu'il lui semblait que le saint lui ferait grande faute en tout; car Dieu pour un seul juste suspend toujours sa colère.

Mais le prudent personnage se rend vers la marine en mettant son espérance là où naît la consolation; et s'agenouillant à terre, les mains levées vers le ciel, il fit une courte oraison, bien venue autant qu'agréable. Puis il se leva, quitta de dessus ses épaules le bienheureux vêtement plein de saints mystères et de secrets célestes, et l'étendant sur les flots en guise de barque ou de navire, il se mit dessus debout en versant d'abondantes larmes, et disant à haute voix : « Toi, Seigneur, qui régis les mers, et qui as un pouvoir sans bornes sur le ciel et sur la terre,—toi, en l'immense bonté de qui j'ai placé mes espérances, sans craindre que la mer redoutable me soit en rien funeste ou dangereuse; Seigneur, tu connais tout à la fois mon zèle et mes défauts; mais enfin tu es mon Dieu, et moi je ne suis qu'un misérable insecte [3]. »

Il dit, et sur son manteau il mit son scapulaire et sa clef, qui avec son bâton devinrent le mât, la voile et le gouvernail.

Il se confia ainsi à la mer. Le Seigneur, voulant lui montrer que sa demande était bienvenue, et que ses œuvres lui étaient agréables, ordonna que la mer furieuse s'abaissât et s'humiliât devant lui, et que les ondes turbulentes le portassent doucement; voulant aussi prouver que ses serviteurs doivent trouver de l'honneur, non seulement dans l'autre vie, mais aussi dans ce monde misérable.

Et il fut bien si bien servi, que dans le plus bref

délai il aborda à la célèbre Barcelone, avec l'admiration universelle. Il baisa humblement le rivage, rendit grâce au ciel pour une faveur si haute, et s'en alla à son monastère.

NOTES DE LA ROMANCE DU PÈRE RAYMOND.

1 Con propicio y diestro marte, etc.

2 Aquel *Varon* santo, afable, etc.

Comme nous l'avons ailleurs rappelé, Froissart, parlant de saint Jacques de Compostelle, disait aussi : « Monseigneur le *baron* saint Jacques. »

3 Mas eres al fin mi Dios,
Yo un gusano miserable, etc.

Le mot *gusano* signifie proprement un *ver*, un *ver rongeur*.

XIIIe SIÈCLE.

(1252-1284.)

LES ROMANCES

DU ROI ALPHONSE-LE-SAGE.

NOTICE.

Le roi Alphonse X, surnommé le Sage ou le Savant (car le mot espagnol *Sabio* renferme la double idée de sagesse et de science), fut un grand roi et un esprit éminent. Il composa ou fit rédiger plusieurs ouvrages d'une haute importance, parmi lesquels on distingue particulièrement : 1° Les *Sicte Partidas* (les sept Parties), que l'on pourrait appeler le code religieux, politique et civil de l'Espagne, et qui sont à notre avis le plus beau monument législatif du moyen âge; 2° la *Chronique générale d'Espagne*, recueil historique formé des chroniques nationales des époques antérieures; 3° les Tables astronomiques que l'on appelle de son nom les Tables Alphonsines.

Alphonse sur la fin de sa vie (1282), eut la douleur de voir Sanche son fils se révolter contre lui. Comme Sanche avait gagné à ses vues la plupart des grands du royaume, le père infortuné fut réduit à demander secours au pape, puis au roi de France, puis enfin aux Mores eux-mêmes : mais inutilement; et après deux années d'une existence misérable il finit ses jours dans le chagrin.

Nous donnons cinq Romances composées en l'honneur

d'Alphonse. La deuxième, la troisième, la quatrième et la cinquième sont fondées sur des événements historiques. Quant à la première tout ce que nous pouvons dire, c'est que le langage que le poète a prêté au roi Alphonse est conforme aux principes qui dirigèrent sa vie et inspirèrent ses écrits. Sa réponse à un maladroit courtisan est digne du prince philosophe qui, traitant dans les *Siete Partidas* des prérogatives et des obligations de la noblesse, écrivait ces paroles remarquables : « Il y a deux sortes de noblesses, la noblesse de l'âme, qui est la première, et la noblesse de lignage. » Quel homme, quel roi que celui qui pensait ainsi au milieu du XIIIe siècle !

I.

BELLE RÉPONSE DU ROI ALPHONSE A UN MÉCHANT CONSEILLER *.

Au sage roi don Alphonse, en le voyant si simple et si affable avec tous ceux qui l'entouraient, son mérin [1] parla ainsi : « Pourquoi, vous qui êtes notre seigneur et un roi si puissant, vous conduisez-vous comme ferait un homme ordinaire, et vous livrez-vous tout à tous ? »

Voyant sa médisance [2], le sage roi lui répondit : « Écoutez, mon mérin, afin que vous ne parliez pas ainsi. Je me donne à tous afin que tous se donnent à moi ; car la dureté chez un roi fait naître les haines et les dissensions. A Dieu notre Seigneur ne plaise que celui qui seul commande à

* *Romancero general.*

Al sabio rey don Alonso
Por vello tan humildoso, etc.

beaucoup d'hommes se communique à peu, et en laisse un grand nombre mécontents! Le dévouement du bon infanzon tient le seigneur en sécurité, car la sévérité n'obtient pas ce qu'obtiennent des manières gracieuses. Un peuple heureux n'en est pas moins soumis à son roi, et le roi qui gouverne avec douceur et bonté n'en est pas moins juste pour cela.

» On voit dans les histoires de Rome[3] que le fameux Marcus Porcius annonçait comme devant être éternel et ne devoir jamais perdre l'empire, le peuple chez lequel le roi trouverait obéissance par son bon vouloir et son amour: car de l'amour du roi naît la fidélité et le dévouement du sujet[4]. »

II.

LE ROI DON ALPHONSE ET L'INFANT DE PORTUGAL *.

A Séville était Alphonse, par tous appelé Sage; ce roi qui avant d'être roi avait déjà gagné Murcie. Or à Séville était arrivé l'infant don Dionis, fils du roi don Alphonse qui règne en Portugal. De plus le dit infant était petit-fils du roi Alphonse.

Celui-ci eut grand plaisir à le voir auprès de soi.

C'était un tout jeune homme, il n'avait pas quinze ans accomplis. Il demanda en grâce au roi de l'armer chevalier, lui et d'autres gentilshommes qui l'avaient accompagné. Le bon roi lui accorda ce qu'il lui avait demandé.

* *Romancero de Sepulveda.*

En Sevilla estaba Alfonso
Sabio por todos llamado, etc.

L'infant, une fois chevalier, s'agenouilla devant son aïeul, et lui dit : « Roi mon seigneur, puisque vous vous distinguez si fort entre tous les rois du monde par votre libéralité, accordez-moi ce que je vous demande. Vous en serez beaucoup loué. Et cela est que vous affranchissiez de tribut mon royaume de Portugal ; que ses rois ne soient plus forcés de venir au cortès quand ils y seront appelés, et qu'on ne leur demande plus des hommes d'armes comme ils en ont donné jusqu'à présent. »

Le roi dit à l'infant que de son chef il ne pouvait lui répondre ni lui accorder ce qu'il lui demandait ; qu'il devait convoquer les infants et les grands de son royaume qui là étaient avec lui ; qu'il les assemblerait aux cortès, et que s'ils l'avaient pour bien, lui ne s'y refuserait pas.

Le jour suivant le roi Alphonse avait assemblé ses grands. Il déclara devant tous la demande que lui avait faite son petit-fils, et leur demanda leur avis : s'il fallait accorder ou refuser.

Tous gardèrent soigneusement le silence ; pas un ne parla.

Le roi se fâcha contre tous à cause qu'ils ne répondaient pas ; et ce fut surtout contre don Nuño qu'il montra le plus de colère.

Don Nuño se leva, et changeant de visage : « Mon seigneur, dit-il au roi, je n'avais pas besoin de parler alors que sont ici présents les infants vos frères, ainsi que don Estevan, et don Lope Diaz de Haro, lesquels sont plus habiles et mieux faits pour vous donner conseil. Mais puisque vous me demandez mon avis je vous le donnerai volontiers. Rendez beaucoup d'honneur, accordez beaucoup de bien et de faveurs à l'infant don Dionis ; ce sera bien employé : vous y êtes obligé par la parenté qui vous unit, et parce qu'il a été de votre main armé chevalier. S'il a besoin d'aide vous êtes tenu de l'aider, tout comme s'il était un de vos

fils bien-aimés. Mais priver votre royaume d'un tribut que les rois de Portugal ont toujours payé à la couronne de Castille, voilà ce que je ne conseillerai jamais. »

En disant ces paroles, il sort du palais.

Ce qu'avait dit don Nuño ne plut point au roi Alphonse. L'infant don Manuel et les autres, décidèrent qu'il pouvait faire ce que don Dionis lui avait demandé avec tant d'instances; d'autant que le tribut est peu de chose et ne vaut pas un refus.

Le roi, de qui c'était le désir, l'accorda bien volontiers, il donna les lettres d'affranchissement. Et l'infant s'en retourna en Portugal, fort content de son aïeul qui avait affranchi son royaume.

III.

LE ROI DON ALPHONSE ET L'IMPÉRATRICE DE CONSTANTINOPLE *.

De la grande Constantinople était partie l'impératrice, et elle arrive à Burgos où se tient le bon roi de Castille. Il s'appelait don Alphonse ; il était fils du roi qui par sa valeur avait conquis Séville ainsi que toute l'Andalousie.

Elle amene avec elle trente dames, toutes vêtues de noir.

Le roi et d'autres chevaliers sortirent à sa rencontre. Il lui rendit tout l'honneur qui convenait à son rang, et la conduisit au palais où vivait la reine. Cela plut beaucoup

* *Romancero de Sepulveda.*

De la gran Constantinopla
Su emperatriz se partia, etc.

celle-ci, elle en eut grande joie; et ayant commandé qu'on mît la table, elle invita l'impératrice. L'impératrice dit qu'elle ne mangerait pas à table. La reine lui en demanda le motif; elle répondit aussitôt :

« Vous, reine, vous avez tout votre honneur; et le mien a disparu. Vous êtes avec votre mari; moi, malheureuse, je n'ai point le mien. Le vôtre est en liberté; le mien se trouve captif. Le soudan me le garde loin de son royaume. Il demande pour sa rançon cinquante quintaux d'argent. Le pape m'en a donné le tiers que je lui ai demandé. Le roi de France a bien voulu m'en accorder autant. On m'a parlé du roi que vous avez pour mari, on m'a vanté sa rare noblesse et sa bonté; et je viens lui demander secours comme à un roi de grand prix, afin de délivrer mon mari des peines continuelles qu'il endure en captivité, comme je vous ai dit. Et jusqu'à ce que j'aie une réponse, je ne mangerai pas à table. »

La reine le dit au roi; et le bon roi promit à l'impératrice, sur sa foi et sa royale couronne, d'accomplir ce qu'elle demandait, en la priant de manger sur nappe : car il y pourvoirait.

Alors l'impératrice mangea sur nappe, à la table de la reine, avec beaucoup de plaisir et de joie.

Et au vingtième jour de là, ce bon roi don Alphonse lui donna toute la somme d'argent qu'il avait promise, moyennant quoi elle put rendre au pape et au roi de France ce que d'eux elle avait reçu.

Avec cette somme l'empereur captif fut délivré, et il proclama la bonté du roi et en même temps la générosité et le mérite qu'il y avait en lui.

La renommée d'Alphonse s'était répandue dans le monde entier. Aussi le roi d'Allemagne étant venu à mourir sur ces entrefaites, les peuples, d'un commun accord, élurent

le roi don Alphonse pour leur roi, à cause qu'il méritait cela et plus encore.

IV.

DU CHAGRIN QU'ÉPROUVA LE ROI ALPHONSE EN VOYANT LA RÉVOLTE DE SON FILS *.

Le vieux roi don Alphonse[1] allait fuyant au plus vite ; car son fils, le roi don Sanche l'avait détrôné, en faisant donner cette sentence : qu'il ne pouvait plus régner.

Les yeux pleins de larmes, le roi versifia ces vers[5].

«Sainte Marie, Madame,
Daignez ne me pas oublier.
Les chevaliers castillans
M'ont abandonné,
Et par crainte de don Sanche
N'osent me secourir.
Je m'en irai aux pays étrangers,
Navignant avec célérité
Sur une galère noire
Qui dénote mon chagrin,
Et sans gouvernail ni agrès
Je me mettrai dans la haute mer.
Ainsi fit Apollonius
Et tout pareillement je ferai[6]. »

Il envoya sa couronne, — pour qu'on lui prêtât dessus, — à un roi de Barbarie, nommé Abenyucaf.

Le roi, voyant le messager, assembla son conseil, et lui dit : « O mes vassaux, veuillez me bien conseiller ! Alphonse

* *Romancero de Duran.*

El viejo rey don Alfonso
Yba huyendo á mas andar, etc.

roi de Castille, se trouve en grande nécessité, à cause que son fils don Sanche l'a détrôné. Il m'a envoyé sa couronne, afin que je la prenne en gage. Dites-moi ce qu'il vous en semble ; car j'ai pitié de lui. »

Alors parla un More qui était vieux et fort âgé, et qui dans son jeune âge avait guerroyé en Espagne : « Mon avis est, ô roi, que vous lui veniez en aide; car Alphonse est bon chevalier, très-éminent en toute chose, et les œuvres qui sont saintes ont toujours bonne récompense. »

Le roi qui était très-valeureux, fit appeler le chrétien et lui dit : « Tu diras à Alphonse qu'il ait confiance en Dieu. Vingt et quatre mille chevaux passeront pour lui de l'autre côté de la mer, et si ce n'est pas assez, ma personne y passera. »

Il lui donna soixante mille doubles et lui rendit sa couronne.

Mais par fortune de mer le secours n'arriva point; tous s'y perdirent, il n'échappa point un seul More. Néanmoins en ce même temps Alphonse remonta sur le trône, — son fils, le roi don Sanche, ayant péri à la fleur de l'âge [7].

V.

MORT DU ROI ALPHONSE *.

Il est accablé de douleur, le roi Alphonse ; il en est accablé et brisé, parce que le roi don Sanche, son fils, celui qu'on a surnommé le Brave, s'est soulevé avec le royaume et le lui a enlevé.

* *Romancero de Sepulveda.*

Opreso está el rey Alfonso
Oprimido y acuitado, etc.

Voici que d'autres nouvelles lui arrivent et déchirent son cœur : c'est que don Sanche est mort !

Et dissimulant sa peine sous un air indifférent à cause de ceux qui se trouvaient là, il entre seul dans un retrait écarté où personne ne le peut suivre. Il s'arrache les cheveux et les poils de sa barbe blanche, il se meurtrit le visage; et versant beaucoup de larmes, il disait avec des cris :

« Roi infortuné! voilà qu'il est mort ton fils don Sanche qui t'avait dépouillé de ta couronne. Il était la joie de tes yeux et le miroir où tu te contemplais. Que s'il s'est révolté contre toi, c'est parce qu'il a cédé à de mauvais conseils et non de son plein gré. Des grands de ce royaume lui ont dit d'agir ainsi, il a été par eux entraîné ; s'il a commis le mal, c'est comme un jeune homme qui pèche par ignorance... O Espagne! combien tu as perdu en perdant un tel seigneur ! Tu auras bien raison de pleurer un infant si accompli. Il est mort, le meilleur homme de sa race, redouté des grands, aimé des petits ! O mort ! combien tu affliges un roi infortuné ! »

Les serviteurs du roi l'entendirent; et l'un d'eux qui était avec lui plus familier, osa lui dire ainsi : « Roi, on vous saura mauvais gré de montrer un tel chagrin de la mort de votre fils don Sanche. Croyez-moi, si ceux qui sont de votre parti venaient à le savoir, tous vous quitteraient, et pas un ne voudrait demeurer sous vos drapeaux. Ils se fâcheraient en voyant que vous pleurez ainsi un ennemi. »

Le roi, dissimulant sa douleur sous un visage joyeux, répondit : « Je ne pleurais point mon fils bien-aimé don Sanche, je pleurais, pauvre vieillard, à cause que lui étant mort je ne pourrai plus recouvrer les royaumes qu'il m'avait pris ; car ceux de mes vassaux qui se sont soulevés

contre moi et qui ont mes châteaux, concevront une telle crainte d'être punis de leur crime, que je ne pourrai plus rien obtenir. Il m'aurait été bien plus facile de les avoir de l'infant que non pas de tant de monde. »

Il cachait sous ces paroles la douleur que lui causait la mort de son fils.

Don Sanche revint à la santé, et le roi s'en réjouit fort.

Le roi se trouvant à Séville, il fut pris d'une grande maladie. Sur le point de mourir, il pardonna à tous ceux qui avaient ourdi la révolte par suite de laquelle il avait tant souffert. Il reçut le corps de Dieu comme dévot et sage qu'il était. Il sortit de cette vie regretté et pleuré de tous. On l'enterra à Séville tout contre saint Ferdinand son père, qui avait vaillamment conquis cette ville sur les Mores.

NOTES DES ROMANCES DU ROI ALPHONSE-LE-SAGE.

1 Su merino así fablólo.

Nous avons dit ailleurs ce que c'était que le *merino*. Ici il s'agit du *merino mayor* qui avait des pouvoirs égaux à ceux de l'*adelantado* lui-même. Or, d'après les *Partidas*, le mot *adelantado* désignait un homme *mis en avant* (adelante) dans des circonstances données, et qui devenait alors comme le lieutenant du roi. V. Part. II, tit. 9, l. 22.

2 Conocida su caluña, etc.

3 En las leyendas de Roma, etc.

Le mot espagnol *leyenda* ne signifie pas une *légende* (comme l'ont traduit souvent les traducteurs français); il signifie lecture, chose qu'on lit, chose destinée à être lue.

4 Le roi Alphonse-le-Savant avait lu et connaissait parfaitement l'histoire romaine; mais ici il a confondu, sans doute, et nous lui laissons la responsabilité du mot qu'il attribue à Caton.

[4] Don Ag. Duran indique cette Romance comme empruntée au *Romancero de Sepulveda*. Nous l'avons vainement cherchée dans ce Romancero. Elle doit être de quelque poète anonyme, et le savant éditeur espagnol l'aura trouvée dans quelque autre recueil.

[5] Estas *trovas* fue á *trovar*.

[6] Sous le règne de Néron, Apollonius de Tyane était venu en Espagne. On l'y regardait comme un personnage mystérieux, fort versé dans les sciences occultes, et ayant le don des miracles. Le roi Alphonse, qui avait dépensé beaucoup de temps, d'argent et d'intelligence à la recherche de la pierre philosophale, devait avoir pour lui une certaine sympathie.

[7] Le romanciste s'est trompé. Ce n'est point don Sanche qui mourut : il tomba malade et se rétablit. Ce fut un autre fils d'Alphonse X, son fils aîné le prince Ferdinand, qui mourut avant son père.

XIIIe SIÈCLE.

(1255?)

LA ROMANCE

DE L'INFANT DON HENRI.

NOTICE.

L'infant don Henri, que célèbre cette romance, était le quatrième fils du roi Ferdinand III, et par conséquent le troisième frère puîné d'Alphonse-le-Sage. Dès les premières années du règne d'Alphonse, à la suite d'une querelle avec son frère, laquelle avait, dit-on, pour motif une rivalité d'amour, il quitta sa patrie, et alla demander asile au roi de Tunis.

L'infant don Henri était un prince plein d'esprit et de courage. Il nous paraît, toutefois, avoir eu le goût des aventures. Après un assez long séjour parmi les Mores d'Afrique, il passa en Italie, où il joua un rôle important dans les démêlés de Charles d'Anjou avec la maison de Souabe.

L'événement que chante la romance se rapporte à l'époque où le prince Henri habitait Tunis, et les historiens arabes le racontent à peu près comme les poètes espagnols. Seulement, à tort ou à raison, les chroniques arabes attribuent l'aventure à un frère de don Henri, l'infant don Frédéric, qui s'était également brouillé avec le roi Alphonse, et qui s'était aussi réfugié en Afrique [1].

L'INFANT DON HENRI ET LE ROI DE TUNIS *.

A Tunis se trouvait don Henri, exilé de Castille. Le roi le traite de la manière la plus honorable, parce que c'était un homme très-courageux.

Les Mores les plus considérables, pleins d'envie, se réunirent, disant au roi : « Seigneur, ce chrétien a gagné les cœurs du peuple, et aux autres il inspire de la crainte ; de sorte que lui et ceux de ses chevaliers qui ont passé avec lui en ce pays, au moment où tu y penseras le moins se soulèveront contre toi. Il faut que tu le chasses, seigneur, de cette capitale et de ton état. Accueille notre conseil, ne le dédaigne point ; car nous te l'avons soumis pour ton honneur et repos. »

Le roi ne fut pas peu irrité de ces discours ; car il était charmé au plus haut point du mérite du jeune homme, lequel, sans compter qu'il était du meilleur lignage et d'une rare valeur, était fidèle, honnête, prudent, aimable, et tout à fait gentilhomme. Mais on lui dit tant et tant de choses, qu'on a changé ses sentiments. Il songe à l'envoyer dehors ; mais il lui vient aussi à la pensée que si don Henri s'aperçoit de son dessein, il est si déterminé, qu'il mettra en révolte son royaume, où il a beaucoup d'amis. A la fin, pour se rassurer, il se détermine à faire mourir le bel infant, et c'est pourquoi un jour il le mande près de soi.

Le prenant par la main, il entre avec lui dans une cour comme s'il voulait lui confier un grand secret ; et dès qu'il

* *Romancero de Depping.*

En Túnez estaba Enrique
De Castilla desterrado, etc.

le tint là : « Attendez, lui dit-il, mon cher ; je reviens vers vous à l'instant. Je vais à certaine affaire. »

En même temps il sortit par la porte qui se referma aussitôt ; et une autre qu'il y avait s'ouvrit, par laquelle entrèrent deux lions à l'aspect effroyable.

Lorsque l'infant les vit, il tira sa bonne épée, et mettant son manteau autour de son bras, d'un cœur intrépide il fait face aux lions. Ceux-ci, le voyant si résolu, n'osèrent pas aller sur lui.

Cependant le hardi jeune homme s'en va vers la porte, la renverse à coups de pied, et sort librement, étonné d'une action si méchante.

En ce moment le roi venait d'emprisonner ses compagnons. Mais, sachant que l'infant avait échappé au péril, il ne voulut point qu'on le tuât, et lui fit dire de sortir du royaume puisqu'il avait sauvé sa vie. L'infant lui répondit qu'il obéirait volontiers ; mais que l'on eût à lui rendre ses gentilshommes que l'on avait emprisonnés. Le roi ordonna qu'on les lui rendît, ainsi que les biens qu'il avait amassés. Avec tout cela l'infant quitta aussitôt ce roi et son royaume [2].

NOTES DE LA ROMANCE DE L'INFANT DON HENRI.

[1] V. l'*Histoire d'Espagne*, de M. Ch. Romey, t. 6, p. 520.

[2] Le même sujet se trouve traité dans le *Romancero de Sepulveda*, dans la Romance qui débute par ce vers :

Gran querella tiene el rey.

Nous avons préféré la version du poète anonyme.

XIVe SIÈCLE.

(1300?)

LA ROMANCE DU ROI D'ARAGON.

—

NOTICE.

La Romance dit simplement *Le roi d'Aragon,* mais elle ne le nomme pas. Nous avons pensé qu'il s'agissait du roi Jayme ou Jacques II. Ce prince disputa la couronne de Naples à son frère Frédéric, qui, après avoir essuyé plusieurs défaites, remporta enfin la victoire de Falconara à laquelle il dut la paisible jouissance du trône.

Le motif de cette Romance nous paraît fort joli, et l'assonnance employée par le poète lui prête dans l'original une harmonie mélancolique qui est pleine de charme.

COMMENT LE ROI D'ARAGON PARLA UN JOUR A LA VILLE DE NAPLES*.

Un jour le roi d'Aragon regardait de Campo-Viejo[1]; — il regardait la mer d'Espagne comme elle s'élevait et retombait.

* *Cancionero de Romances.*

[1] Mirava de Campo-Viejo
El rey de Aragon un dia, etc.

Il regardait les vaisseaux et les galères : les uns vont, les autres viennent, les uns chargés de soies, les autres de fines toiles. Les uns vont vers le Levant, les autres vont vers la Castille.

Il regardait la grande cité que l'on appelle Naples :

« O cité, combien tu me coûtes pour mon grand malheur ! Tu me coûtes vingt et un ans, les meilleurs de ma vie. Tu me coûtes un frère d'un tel prix qu'il valait plus qu'un Hector, — aimé des chevaliers et des dames de haut rang. Tu me coûtes mes trésors, que je tenais en réserve. Tu me coûtes un petit page que j'aimais plus que moi-même. »

NOTE DE LA ROMANCE DU ROI D'ARAGON.

[1] Campo-Viejo (Champ-Vieux) était sans doute une maison de plaisance du roi d'Aragon.

XIVe SIÈCLE.

(1309-1312.)

LES ROMANCES DU ROI FERDINAND IV.

—

NOTICE.

Le roi Ferdinand IV conquit en 1309 la ville de Gibraltar (qui n'était pas alors située à la même place où on la voit aujourd'hui). Il paraît qu'au moment où il prit possession de la ville un vieux More prophétisa le triomphe définitif de l'Espagne chrétienne. Toutes les chroniques nationales attestent ce fait qui devait flatter l'orgueil castillan, et qui est le sujet de la première Romance.

La seconde célèbre la condamnation des frères Carvajals : cet événement, d'après les Chroniques, précéda de quelques semaines la mort du roi, annoncée par les deux frères. — Ferdinand IV, le pape Clément V, et Philippe-le-Bel, qui tous trois avaient persécuté les Templiers, moururent, le premier en 1312, et les deux autres en 1314, et, dit-on, tous les trois après avoir été assignés à comparaître dans un certain délai au tribunal de Dieu. Les Carvajals appartenaient-ils à l'ordre du Temple ?

Les deux Romances du roi Ferdinand IV sont très-anciennes, et la seconde surtout nous paraît fort curieuse.

I.

PRÉDICTION D'UN MORE AU MOMENT DE LA REDDITION DE GIBRALTAR *.

Lorsque le roi Ferdinand IV mit le siége devant Gibraltar, en jurant sur un missel de mourir ou de le prendre; — après qu'il lui eut donné assaut par terre et par mer, et que le château et la ville se furent rendus à composition; il en sortit un vieux More, lequel avait bien cent années d'âge, demandant après le roi afin de lui parler en secret.

Il mit les genoux en terre : le roi lui ordonna de se lever. De cette manière parla le More. Ecoutez bien comme il parla :

« Je vivais joyeux à Séville, et en paix depuis longues années, lorsque l'illustre roi Ferdinand [1] est venu nous la conquérir. De là je m'en allai à Xerez, où nous ne pûmes point résister à la royale colère d'Alphonse, ton sage aïeul [2]. Ensuite, seigneur, je choisis pour séjour Gibraltar, le lieu le plus fort qu'eussent les Mores de ce côté de la mer; et là encore il est inutile que nous nous opposions à ta force et à ton orgueil. Si tu t'y livres vaillamment, les limites de la terre lui donneront des bornes trop étroites; tant tu peux étendre ton pouvoir.

» Sois attentif à ce que je te dis; car ainsi il doit arriver; car à un More de grand savoir je l'ai entendu prophétiser. »

* *Romancero general.*

Cuando el rey Fernando cuarto
Puso cerco á Gibraltar, etc.

II.

SUR LA MORT DES CARVAJALS*.

Protégez-moi, vous, Notre-Dame, qu'on appelle de la Rivière[3], où le bon roi don Ferdinand passa le Carême depuis le mercredi des Cendres jusqu'au jeudi de la Cène sans se faire la barbe ni se peigner les cheveux. Un fauteuil était son lit, une pierre son oreiller. Les quarante pauvres mangent chaque jour à sa table, et de ce que laissent les pauvres le roi fait son repas. Une vare d'or à la main[4] il veille à ce que la table soit bien servie.

Ses chevaliers lui ayant demandé où il ira tenir la fête : « à Jaen, dit-il, seigneurs, avec ma dame la reine. » Et après qu'il fut allé à Jaen et que la fête se fut passée, il part pour Alcaudete, ce château renommé.

Or il avait encore le pied dans l'étrier, — il n'avait pas encore mis pied à terre, lorsqu'on lui porta plainte contre deux gentilshommes. Les deux hommes qui se plaignaient étaient deux vilains. Ils sont chaussés d'abarcas et tiennent en leurs mains des aiguillons[5].

« Justice, justice, ô roi, — puisque nous sommes vos vassaux, — de don Pèdre Carvajal et de don Alonzo son frère, lesquels courent nos terres, et nous enlèvent nos moissons, et nous forcent nos femmes sans justice et sans motif[6]. Ils nous mangent notre orge et puis ne veulent pas la payer. Enfin ils font mille choses indignes qu'on ne peut sans honte raconter. »

— « J'en ferai justice ; retournez à vos troupeaux. »

* *Cancionero de Romances.*

Valas me, Nuestra Señora
Qual dizen de la Ribera, etc.

Le roi fit publier par tout son royaume que quiconque les trouverait aurait bonne récompense.

Ce fut l'amiral qui les trouva là-bas à Medina del Campo, achetant de fort riches armes et des housses pour leurs chevaux.

« Rendez-vous, rendez-vous, chevaliers! rendez-vous, rendez-vous, gentilshommes! »

— « Non pas à vous, amiral! si d'un autre vous n'avez pas l'ordre. »

— « Rendez-vous, chevaliers; j'ai du roi mission de vous prendre. »

— « Volontiers, amiral, pour obéir au roi. »

Allant par leurs journées, ils arrivent à Jaen.

« Dieu vous protége, ô roi! »

— « Soyez les malvenus, gentilshommes! »

Et il ordonne qu'en leur coupe les pieds, — il ordonne qu'on leur coupe les mains, — il ordonne qu'on les précipite du haut d'un rocher, — de ce rocher de Martos.

Alors parla l'un d'eux, le plus jeune et le plus hardi: « Pourquoi agis-tu ainsi, ô roi! pourquoi donnes-tu un tel ordre? Nous t'assignons, ô roi! devant le Souverain Juge, afin que tu comparaisses avec nous devant lui dans un délai de trente jours, et nous prenons pour témoins saint Pierre et saint Paul, et nous prenons pour greffier l'apôtre saint Jacques [7]. »

Le roi n'en eut aucun souci, et fit exécuter son ordre en conséquence de la fausse information que les vilains lui avaient donnée. Et une fois morts les Carvajals qui l'avaient cité devant Dieu, avant les trente jours il se trouva fort mal; et lorsqu'ils furent accomplis, au dernier jour du délai, il mourut à Léon, où la sentence avait été rendue [8].

NOTES DES ROMANCES DU ROI FERDINAND IV.

[1] Le roi Ferdinand III.

[2] Le roi Alphonse le Savant ou le Sage.

[3] Les Espagnols du moyen-âge étaient fort dévots à la Vierge, et ils avaient une foule de petits endroits (lugarcillos) placés sous sa protection. Mais quelle est cette Notre-Dame-de-la-Rivière que le poète veut ici désigner et à qui il se recommande? Nous avouons ingénuement ne pas le savoir : les recherches les plus scrupuleuses n'ont rien pu nous apprendre à ce sujet.

[4] Con vara de oro en la mano.

La vare était le signe du commandement.

[5] Abarcas traen calçadas
Y aguijadas en las manos.

Nous avons déjà dit ce que c'était que les Abarcas. V. page 70, note 2.

[6] Y nos fuerzan las mugeres
A tuerto y desaguisado.

[7] Por *escribano* ponemos
Al apostol Santiago.

[8] Si le roi mourut à Léon, alors ce n'est pas à Jaen que les Carvajals furent conduits, comme le poète l'a dit un peu plus haut.

XIVe SIECLE.

(1344-1354.)

LES ROMANCES DE DONA ISABELLE.

—

NOTICE.

Sous le nom d'Isabelle les deux Romances qu'on va lire ont célébré Inez de Castro et ses malheurs.

La tragique histoire d'Inez de Castro est connue. Inez, d'une beauté merveilleuse et d'un esprit séduisant, était dame d'honneur et l'amie préférée de la princesse femme de l'infant don Pèdre. La princesse étant venue à mourir, l'infant don Pèdre rechercha la société d'Inez, auprès de qui il trouvait un certain charme à pleurer celle qu'il avait perdue, et en pleurant avec elle il l'aima, et si bien qu'à la fin il l'épousa. Ce mariage fut tenu secret. Le bonheur des deux amants dura dix années. Mais alors (1354) le roi Alphonse père de don Pèdre, craignant que cette union n'amenât plus tard des troubles dans le royaume, à cause de la parenté castillane d'Inez, fit égorger par des hommes de sa maison la pauvre infortunée, etc.

L'auteur de ces Romances a commis plus d'une erreur contre la vérité historique. Mais la naissance castillane d'Inez, — ses deux frères, — ses enfants, désignent suffisamment notre héroïne. D'ailleurs le fait principal et le lieu de la scène doivent dissiper tous les doutes : Isabelle, c'est Inez.

Maintenant, demandera-t-on, pourquoi le poète popu-

laire a-t-il célébré Inez de Castro sous le nom d'Isabelle? — Qui sait! Peut-être tout simplement, parce que ce dernier nom flattait mieux son oreille?

Malgré ce caprice singulier, — au point de vue littéraire et poétique, la vérité, la grâce et la vivacité du coloris font des Romances d'Isabelle deux compositions charmantes.

I.

COMMENT DONA ISABELLE S'EN ALLA VERS COYMBRE*.

« Comme j'étais à Tordesillas [1] pour mon délassement et plaisir, il me vint à la pensée, — il me vint à la volonté [2] d'être reine de Castille et infante de Portugal.

» Je fis fabriquer un brancard d'argent, ni plus ni moins, recouvert de velours et doublé de taffetas; je passai l'eau du Douro, — je la passai pour mon malheur, portée dans les bras de don Pèdre et donnant la main à don Juan [3]. Je m'en fus vers Coymbre, — Coymbre de Portugal.

» Coymbre, dès qu'elle le sut, ordonna que ses portes fussent fermées. Moi, hélas! voyant cela, j'en eus un grand chagrin, et j'allai à ce monastère qui est dans le faubourg. C'est une maison fort pieuse et de grande sainteté.

» Or les nonnes mangeaient en ce moment, et voulaient achever. Lorsque je le sus, j'envoyai aussitôt, avec mon ordre, dire à l'abbesse qu'elle ne tardât point à descendre, que doña Isabelle l'attendait pour lui parler.

» L'abbesse l'ayant appris, tarda fort peu à descendre.

* *Cancionero de Romances.*

Yo me estando en Tordesillas
Por mi plazer y holgar, etc.

Elle me prit par la main, me conduisit en haut, et me fit dresser une table afin que je pusse manger.

» Mon repas terminé, elle commença de m'interroger : — Comment j'étais venue à sa maison ? Pourquoi je n'étais pas entrée dans la ville ?

» Je lui répondis : « Madame, cela serait long à vous conter. Nous en parlerons un autre jour lorsque nous en aurons le loisir. »

II.

SUR LA MORT DE DONA ISABELLE*.

« Comme j'étais à Giromena pour mon délassement et plaisir, je montai à un belvédère afin de me distraire davantage.

» Soudain dans la campagne de Monuela je vis paraître des chevaliers. Ils ne viennent pas armés en guerre, ils ne viennent pas, non plus, en costume de paix ; ils viennent sur de bons chevaux, ils portent des écus et des lances.

» Dès que je les aperçus, infortunée, je m'arrêtai à les voir. Je reconnus l'un d'eux à sa personne et à sa manière de se tenir à cheval[1] : — don Rodrigue de Chavela, qu'on appelle du Maréchal, cousin germain de la reine, et mon ennemi mortel.

» Dès que je le vis, malheureuse ! je vis aussitôt que cela était d'un mauvais signe, je pris mon fils avec moi et me

* *Cancionero de Romances.*

Yo me estando en Giromena
A mi plazer y holgare, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

disposai à monter pour lui rendre hommage[5]. Mais comme j'allais monter, déjà ils se trouvaient dans ma salle. Don Rodrigue est le premier ; les autres viennent derrière lui.

— « Dieu vous protége, doña Isabelle ! »

— « Chevaliers, soyez les bienvenus ! »

— « Vous nous connaissez donc, madame, puisque ainsi vous nous parlez ?

— « Oui, je vous connais, don Rodrigue ; oui, je vous connais pour mon malheur. A quel motif est votre venue ? Qui vous a ici envoyé ?

— « Pardonnez-moi, madame, pour ce que j'ai à vous dire. Sachez que la reine ma cousine m'a ici envoyé à cause qu'elle est fort mal mariée et que la faute en est à vous : car le roi a de vous des fils, et jamais il n'en a eu d'elle. Or, comme vous êtes son amie, et qu'elle est, elle, sa femme légitime, elle ordonne que vous mouriez, madame. Il faut vous résigner. »

Doña Isabelle répondit avec beaucoup de retenue : « Vous avez toujours été, don Rodrigue, en continuelle opposition avec moi. Si vous le voulez, seigneur, vous savez bien la vérité : Que le roi m'a demandé mon amour, et que je ne voulais point le lui donner ; désirant plutôt conserver mon honneur, que de gouverner ses royaumes. Et lorsqu'il vit que je ne voulais pas il envoya chercher mes parents; lesquels ne voulurent pas davantage, afin de conserver leur honneur. Lorsqu'il vit tout cela il me fit prendre par force et mener dans cette forteresse, en ce lieu même où je suis. J'y ai passé trois ans bien malgré moi : et si le roi a de moi des fils, c'est qu'il a plu ainsi à Dieu et à sa bonté ; et s'il n'en a point de la reine, c'est que telle a été la volonté de Dieu. Pourquoi donc me donneriez-vous la mort, puisque je ne suis pas coupable ?.... Je vous demande une grâce, seigneurs ; ne me la refusez pas : exilez-moi de ce royaume ;

je n'y resterai pas plus long-temps ; je m'en irai vers la Castille ; ou, plus avant, en Aragon, et, si cela ne suffit pas, j'irai demeurer en France. »

« Pardonnez-nous, madame ; nous ne pouvons pas faire plus. Voici le duc de Bavia, et le marquis de Villa-real ; et voici l'évêque d'Oporto, qui vous vient confesser. Près de vous est le bourreau qui vous doit décapiter. Et même ce petit page que voilà doit emporter votre tête. »

Doña Isabelle répondit avec beaucoup de modestie : « Il se voit bien que je suis seule et que je n'ai personne pour me défendre. Je n'ai plus ni père ni mère, puisqu'ils ne me donnent pas de leurs nouvelles [6] ; et le roi n'est plus en ce pays, car il est allé de l'autre côté de la mer. Mais dès qu'il sera de retour, il vengera ma mort. »

Achevez, madame, achevez ce discours. — Prenez-la, seigneur évêque, et veuillez la confesser.

Pendant qu'elle se confesse, tous trois parlent ensemble : s'il est bien ou mal fait de trancher la tête à cette dame? Deux disent que non, qu'elle n'a point commis de faute. Mais le cruel don Rodrigue dit qu'il faut qu'elle meure.

Elle sort de confession ayant ses trois fils devant elle : l'un a deux ans, l'autre ne les a pas encore, et le troisième est à la mamelle. Elle sort en lui donnant le sein, toute vêtue de deuil ; et c'est pitié de la voir.

« Adieu, adieu, mes enfants ; d'aujourd'hui vous resterez sans mère. — Chevaliers de noble sang, veuillez prendre intérêt à mes fils ; car enfin ils sont fils de roi, bien que leur mère soit d'humble naissance. »

On l'étend sur un tapis pour lui trancher la tête [7] ; et c'est ainsi que mourut cette dame qui ne méritait aucun mal.

NOTES DES ROMANCES DE DOÑA ISABELLE.

[1] Ville du royaume de Léon

[2] Vinóme al pensamiento
Vinóme á la voluntad, etc.

[3] Passe las aguas de Duero,
Passe las yo por mi mal,
En los braços a don Pedro
Y por la mano a don Juan.

Ce nom de don Pèdre désignerait-il l'infant de Portugal? Ou plutôt par ces deux noms, don Pèdre et don Juan, le poète populaire n'a-t-il pas voulu désigner les deux frères d'Inez, qui, d'ailleurs, s'appelaient l'un don Ferdinand, et l'autre don Alphonse?

[4] L'espagnol est bien plus rapide.

Conociera al uno dellos
En el cuerpo y cavalgare.

[5] D'après les *Partidas* (V. part. 2, tit. XV, l. 5), en Espagne, au moyen âge, il y avait dans les châteaux et les forteresses une tour dans laquelle le gouverneur prêtait au seigneur le serment de fidélité. On appelait cette tour la Tour d'hommage, *Torre de omenage*. Voilà pourquoi Isabelle, qui était dans un belvédère, se disposait à monter pour prêter hommage à don Rodrigue.

[6] Nous avons précisé le sens, qui, dans l'espagnol est très-vague :

No tengo padre ni madre
Pues no me dexan hablare.

[7] Tienden la en un repostero
Para avella de degollare.

D'après Covarrubias, le *repostero* était la tapisserie aux armes du maître, laquelle, dans un palais, couvrait les parois de la pièce d'entrée. V. Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *Repostero*.

XIVe SIÈCLE.

(1350-1366.)

LES ROMANCES

DE DON PÈDRE-LE-CRUEL.

NOTICE.

Alphonse XI, roi de Castille, laissa en mourant (1350), un fils légitime, don Pèdre, qui lui succéda, et sept fils naturels qu'il avait eus de sa maîtresse Éléonore de Guzman. A la mort du roi, l'épouse délaissée se vengea de sa rivale en la faisant périr. Ce meurtre fit des enfants de celle-ci autant d'ennemis à don Pèdre, et ils ne cessèrent d'agiter l'Espagne durant tout le règne de leur malheureux frère. De là des *guerres plus que civiles;* de la une foule de sanglantes justices et des crimes horribles.

L'histoire de don Pèdre est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler ici. Il suffira de dire un mot des exécutions, des crimes qui font le sujet des Romances qu'on va lire.

En 1358, l'infant don Frédéric fut mis à mort par l'ordre de son frère. Don Pèdre le soupçonnait d'entretenir des relations criminelles avec la reine Blanche de Bourbon.

En 1361, la reine Blanche fut égorgée. Dès le lendemain de son mariage (1353), sous l'on ne sait quel prétexte elle avait été renfermée par ordre du roi.

En 1362, le roi de Grenade, Mohammed VII, périt as-

sassiné par don Pèdre lui-même, qui l'avait attiré dans un piège. Don Pèdre, son allié, se croyait par lui trahi.

Enfin les Romances ont célébré la fin tragique de don Pèdre. Après avoir fait périr tant de victimes, ce prince fut lui-même poignardé par son propre frère Henri de Transtamare, comme si une pareille vie n'eût pu être terminée que par un fratricide.

Ce roi don Pèdre n'était cependant pas inaccessible à tout sentiment tendre. Il aimait passionnément Marie de Padilla, qui, d'ailleurs, d'après l'historien Ayala, était d'une rare beauté et avait beaucoup d'esprit. Renfermé avec elle dans son palais de Séville, ne se plaisant qu'auprès d'elle, le triste roi oubliait aux pieds de cette enchanteresse [1] les troubles de l'Espagne, la haine de ses frères, et peut-être jusqu'à ses crimes!

En Espagne et au dehors un certain nombre d'écrivains ont exprimé des doutes touchant les crimes de don Pèdre. Le loisir nous manque pour recueillir et citer ces opinions. Une seule remarque : le roi Philippe II,—qui peut-être se trouvait quelque analogie avec son formidable prédécesseur, —l'a surnommé *le roi justicier*; et Lope de Vega et Calderon, dans celles de leurs comédies où don Pèdre joue un rôle, en ont fait également un prince inflexible sur la justice [2].

Les poètes des Romances ainsi que l'historien Ayala, placés plus près du personnage et des événements, nous représentent don Pèdre comme un prince d'une nature cruelle et féroce.

Parmi ces romances il en est deux en particulier, la première et la quatrième,—la première surtout,—qui nous paraissent bien remarquables : on ne retrouverait pas dans beaucoup d'ouvrages de cette étendue, une composition aussi hardie, un coloris aussi vigoureux, un effet aussi tragique. Ces Romances par la forme du récit, rappellent

celles d'Isabelle. Elles pourraient bien être du même poète, contemporain des événements.

I.

SUR LA MORT DE DON FRÉDÉRIC, GRAND-MAITRE DE SAINT-JACQUES.

« Je vivais là-bas à Coymbre, que je m'étais conquise, lorsque me vinrent des lettres du roi don Pèdre mon frère, m'invitant à aller voir les tournois qu'il avait fait préparer à Séville.

» Moi, malheureux grand-maître, moi grand-maître infortuné, je pris treize hommes montés sur des mules, vingt-cinq montés sur des chevaux, tous portant chaîne d'or et justaucorps de brocart; et je fis en huit jours un voyage de quinze journées [3].

» Au passage d'une rivière,—en la passant par un gué, je tombai avec ma mule, je perdis mon poignard doré, et un de mes pages se noya, — le plus chéri de mes pages. Il avait été nourri dans ma salle, et je l'avais toujours fort bien traité.

» Après tous ces malheurs j'arrivai à Séville. A la porte de Macarena je rencontrai un clerc ordonné, — ordonné pour l'Évangile [4], lequel n'avait pas encore chanté la messe.

» — Que Dieu te maintienne en paix, grand-maître! — Grand-maître, soit le bienvenu! Aujourd'hui il t'est né un fils; aujourd'hui tu as accompli vingt et un ans. S'il te plaisait

* *Cancionero de Romances.*

Yo me estaba alla en Corymbra
Que yo me la uve ganado, etc.

ainsi grand-maître, nous nous en retournerions pour le baptiser. Je serais, moi, le parrain, et toi, grand-maître, tu serais celui qui a un fils [5]. »

» Ici parla le grand-maître. Écoutez bien comme il parla : « Ne me le commandez pas, seigneur ; veuillez, mon père, ne pas me le commander : car je vais voir ce que me veut le roi don Pèdre mon frère. »

» Sur ce je donnai de l'éperon à ma mule, et je fus bientôt entré dans Séville.

» Ne voyant pas de tente dressée, ne voyant pas de chevalier équipé, je m'en fus vers le palais du roi don Pèdre mon frère.

» Dès que j'eus dépassé la porte, la porte fut sur moi refermée. On m'ôta mon épée,—l'épée que je portais à mon côté ; on m'ôta mes compagnons, — les compagnons que j'avais amenés.

» Les miens, voyant cela, me dirent qu'il y avait trahison, que je n'avais qu'à sortir, et qu'ils me mettraient en lieu de sûreté. Moi, comme j'étais sans reproche, je ne m'inquiétai de rien, je m'en fus vers l'appartement du roi don Pèdre mon frère.

» — Que Dieu vous maintienne en paix, ô bon roi ! vous et les vôtres jusqu'au dernier !

» — Soyez venu à la male-heure, grand-maître ! — Grand-maître, soyez le mal venu ! Vous ne venez jamais nous voir qu'une fois dans l'année ; et encore, grand-maître, est-ce par force et par ordre. Votre tête, grand-maître, voilà l'étrenne que je veux de vous ! »

» — Pourquoi cela, bon roi ! je ne vous ai jamais offensé ; je ne vous ai jamais abandonné dans la guerre, ni quand vous vous battiez avec les Mores. »

» — Venez ici, mes portiers [6], et qu'il soit fait selon mes ordres. »

A peine avait-il achevé, qu'on lui avait coupé la tête; et il l'envoya dans un plat à doña Maria de Padilla.

Celle-ci parla à cette tête comme si elle eût appartenu à un homme vivant. Les paroles qu'elle lui dit étaient de cette sorte : « Vous payez ainsi, traître, le passé et le présent; vous payez le mauvais conseil que vous donnâtes au roi don Pèdre votre frère [7]. »

Puis elle la prit par les cheveux et la jeta à un alan [8].

Cet alan appartenait au grand-maître. Il porta la tête sur une estrade, et poussa de tels gémissements que tout le palais en retentit.

Alors le roi demanda : « Qui a fait du mal à cet alan? »

Alors il répondirent tous, — tous ceux qui n'étaient pas contents : « Il en a, Seigneur, à la tête du grand-maître votre frère. »

Alors parla une sienne tante, qui était la tante de tous deux : « Combien vous y avez peu songé, seigneur; — seigneur, combien vous y avez peu songé lorsque pour une méchante femme vous avez fait donner la mort à un tel frère! »

Elle avait à peine achevé, qu'elle eut sujet de se repentir. Il marcha vers elle, disant de cette façon : « Saisissez-la, mes chevaliers, et mettez-la-moi en lieu sûr. Je lui infligerai un tel châtiment, que tout le monde en parlera. »

Il l'enferme dans une prison très-obscure. Lui-même lui donne à manger, — lui-même, de sa propre main. Il ne se fie à personne, hormis à un page qu'il a élevé auprès de lui [9].

II.

SUR LA MORT DE LA REINE BLANCHE*.

Il n'est pas satisfait, le roi don Pèdre, de tenir Blanche enfermée dans Sidonia, sans raison ni justice; à la demande de Padilla, cette belle tigresse d'Hircanie, il ordonne qu'on mette fin à la triste vie de la reine.

Padilla lui dit :

« Seigneur si votre parole a de la valeur, il est temps que vous accomplissiez la promesse que vous m'avez faite, et moyennant laquelle vous m'avez eue lorsque je vivais honorablement dans ma famille, recherchée par maints seigneurs de votre Espagne. Vous m'avez donné le nom d'amie; mais il ne sert qu'à me diffamer dans le public, parce que l'on dit à ma honte que ce titre me suffit. Et, en effet, il doit plus que jamais me suffire à présent que je suis chargée d'enfants qui sont vôtres, et que par cette raison je vis à tel point déshonorée. »

Elles émurent l'aveugle roi, ces trompeuses paroles que la matrone prononce d'une voix artificieuse et pleurante [10]. Il s'en alla à sa maison, et dès en arrivant il conçut un dessein diabolique, non moins funeste à sa vie qu'à son âme : il dit à un de ses favoris qu'il ait à partir sur-le-champ, qu'il se rende en toute hâte à Sidonia, et qu'il y tue doña Blanche.

Le gentilhomme lui répond : « Il n'est pas juste que je fasse une telle chose; car celui qui outrage la reine outrage en même temps le roi et sa gloire. »

* *Romancero general.*

No contento el rey don Pedro
De tener aprisionada, etc.

Fâché de cette réponse, le roi commande à l'un de ses massiers d'aller tuer la reine s'il veut conserver ses bonnes grâces.

Le vilain y consentit aussitôt, parce qu'on trouve toujours ces gens-là disposés à une lâche entreprise, à une action basse et infâme [11].

Étant donc arrivé à Sidonia, il déclare à la reine la commission dont il est chargé; à quoi la reine répond toute troublée :

Chant funèbre [12].

« O roi injuste et cruel! roi sévère et tyran! comment, inhumain, peux-tu permettre une telle barbarie?

» Que le ciel te punisse, et que ce Dieu qu'humblement j'invoque daigne prendre mon âme en pitié!

« Ou plutôt je le prie qu'il te pardonne une action si énorme, et que le monde te pardonne ton iniquité envers moi!...

« Et toi qui viens avec l'ordre du roi remplir ton office, ne tarde pas davantage à sacrifier une chaste jeune fille;

» Car je suis telle encore maintenant que j'étais lorsque ma mère me mit au monde, et lorsque mon père m'envoya ici.

» Ah! plût au ciel qu'il ne m'y eût jamais envoyée, pour être non la femme, mais l'esclave de ce roi impitoyable, et pour voir réunis sur ma tête tous les malheurs!

» O France, ô ma douce patrie! pourquoi ne m'as-tu pas retenue quand tu m'as vue partir pour venir souffrir dans cette Espagne! non que je me plaigne de ce pays, car ses habitants ont, comme il était juste, compati à mes maux; mais c'est que le roi permet, contre le vœu de la Castille, et pour complaire à Padilla, que sa femme légitime périsse!...

» Et, puisque, hélas! mes plaintes et mes lamentations

sont vaines, je supplie Dieu qu'il me reçoive en ses mains.»

Cela dit, la pauvre reine acheva sa malheureuse vie, mourant à la fleur de l'âge, et mal récompensée de sa vertu. Et cette mort si prématurée fut généralement pleurée des peuples, car elle était aimée de tous.

III.

MÊME SUJET*.

« Doña Maria de Padilla, ne vous montrez point si triste. Que si je me suis marié une seconde fois [13], je l'ai fait à votre avantage, et pour témoigner du mépris à cette Blanche de Bourbon. Je viens de l'envoyer à Medina-Sidonia afin qu'elle me brode une bannière. La couleur sera celle de son sang, et le travail ce sera des larmes. Cette bannière, doña Maria, c'est pour vous que je la fais faire. »

Incontinent il appela Iñigo Ortiz, un personnage de marque, et lui dit d'aller à Medina et de mettre fin à ses ennuis.

Iñigo Ortiz lui répondit : « Je ne ferai point pareille chose, car qui tue sa maîtresse manque à ce qu'il doit à son seigneur. »

Le roi, mécontent de cela, entra dans sa chambre, et donna le même ordre à un massier.

Celui-ci alla vers la reine, et la trouva en prières. Elle en voyant l'arbalétrier, elle vit sa triste mort [14].

Il lui dit : « Madame, le roi m'a ici envoyé afin que vous

* *Cancionero de Romances.*

Doña Maria Padilla,
N'os mostreis tan triste vos.

ordonniez votre âme avec celui qui l'a créée; car votre heure est arrivée, et je ne puis vous accorder aucun délai. »

— « Ami, dit la reine, je vous pardonne ma mort; et si le roi mon seigneur le veut, qu'il soit fait selon son ordre. Seulement, qu'on ne me refuse pas la confession afin que je demande pardon à Dieu. »

Ses gémissements et ses larmes attendrirent le massier; et d'une voix faible et tremblante elle se mit à dire ainsi : « O France, mon noble pays! ô ma noble famille de Bourbon! Aujourd'hui s'accomplit ma dix-septième année, et commence ma dix-huitième. Le roi ne m'a point connue; je m'en vais parmi les vierges. — Réponds, Castille, que t'ai-je fait? Je ne t'ai point trahie; et la couronne que tu m'as donnée était pleine de sang et de soupirs. Mais j'en aurai une autre dans le ciel qui vaudra bien mieux. »

Et ces paroles achevées, le massier la frappa, et la cervelle qui jaillit de sa tête couvrit toute la salle.

IV.

SUR LA MORT DU ROI DE GRENADE*.

« Malheureux, bien malheureux fut le jour, (ah! comme mon âme en avait le pressentiment!) où je partis de mon royaume et de l'Alhambra ma maison avec trois cents de mes Mores qui tous étaient de ma garde. Et parmi eux il y en avait un, mon favori, qui s'appelait don Edriz, fils de Ozmin le brave, une lance incomparable [15], celui qui prit les infants dans la plaine de Grenade.

* *Romancero de Duran.*

Dia fue muy aciago
Ay quel alma me lo daba! etc.

» J'emportai avec moi mes joyaux pour les donner au roi don Pèdre.

» Et arrivé à une ville appelée Veana, je m'y recommandai à Gutierre de Tolède, en le priant de me mener où était le roi don Pèdre.

» Le prieur l'eut pour bien et me présenta au roi. Je lui dis : « Dieu te garde, ô roi ! et qu'il augmente ta couronne et ta renommée ! Je me mets en ta main. Qu'elle me daigne secourir. Car mon frère Mahomet est entré dans Grenade. Si tu viens à mon secours, ô roi ! je m'engage à te payer constamment un tribut. »

» Le roi don Pèdre répondit en me montrant un visage joyeux : Soyez le bienvenu, roi ! reposez-vous en ma maison ; l'aide qu'on pourra vous accorder, on ne vous la refusera jamais. Et il me donna pour demeure un bon logis.

» Don Garcie de Tolède m'invita à souper. Tandis que je mangeais avec lui, entrèrent beaucoup de gens armés ; ils se saisirent violemment de moi et de mes chevaliers, de ceux qui étaient à table, et nous enlevèrent nos joyaux. Ils nous mirent moi et tous les miens dans le cellier.

» Et puis, à deux jours de là, un mardi dans la matinée, on me fit sortir monté sur un âne, avec mes vêtements écarlates, à un champ que l'on appelait le champ de la Tablada. Là vint le roi don Pèdre à cheval, et avec sa lance. Il fit aussitôt mettre en pièces trente-sept Mores de bonne famille qui étaient venus de Grenade ; il ne pardonna à pas un. Et arrivé près du roi rouge [16], il lui donna un mortel coup de lance en lui disant : « Prends, déloyal ; car jamais je n'oublierai qu'à cause de toi j'ai fait avec le roi d'Aragon un mauvais accord, par suite duquel j'ai perdu le château d'Ariza et le pays d'alentour. »

Le roi more lui répondit en sa langue ces paroles :

« Roi don Pèdre, roi don Pèdre ! tu as fait là une chevauchée [17] de laquelle tu ne retireras pas beaucoup d'honneur. »

V.

SUR LE COMBAT DES DEUX FRÈRES*.

Voyez-les, qui mutuellement embrassent leurs personnes farouches entre leurs bras robustes, — le cruel roi don Pèdre, et don Henri son frère. Leurs embrassements ne sont pas des embrassements de tendresse; car l'un a dans sa main une dague, et l'autre un poignard acéré. Le roi tient Henri étroitement pressé, et Henri serre le roi de toutes ses forces; l'un est enflammé de colère, l'autre est perdu de rage.

Et dans cet horrible combat, il ne se trouve qu'un seul témoin [18]; c'est un page d'épée de don Henri, lequel du dehors regarde l'aventure.

A la fin, épuisés par la lutte (ô déplorable événement!), tous deux sont tombés à terre, et c'est Henri qui se trouve dessous.

Or, le page voyant son seigneur en un si pressant danger, il s'approche du roi par derrière, et le tire avec force [19], en disant : « Je n'ôte point un roi ni ne mets un roi de ma main; je fais seulement ce que doit faire un loyal serviteur. »

Et il tomba en arrière avec le roi. Et Henri se releva et perça d'un coup de poignard le sein de ce roi perfide. Et

* *Romancero general.*

Los fieros cuerpos revueltos
Entre los robustos brazos, etc.

ayant coupé le fil de sa vie, il sortit de la blessure, avec des flots de sang, l'âme la plus cruelle qui ait jamais animé le cœur d'un chrétien.

VI.

DE L'ÉMOTION QUI SUIVIT LA MORT DE DON PÈDRE ET DE LA DOULEUR DE PADILLA*.

Aux pieds de don Henri est étendu mort le roi don Pèdre, plutôt vaincu par la volonté du ciel que par la puissance de son ennemi. Au même temps où il rengaîne son poignard, celui-ci lui tient le pied sur la gorge; car il ne se croit pas encore en sûreté contre ce cadavre redoutable. Les deux frères avaient combattu l'un contre l'autre, ils avaient combattu de telle sorte que celui qui survivait aurait été un autre Caïn si le mort n'eût point déjà mérité ce surnom. Mues par la compassion et par la joie, les deux armées, mêlées l'une avec l'autre, accourent voir l'événement.

Et ceux de Henri crient, chantent et répètent : « Vive Henri ! » Et ceux de don Pèdre se lamentent, gémissent, et pleurent leur roi mort.

Les uns disent que cela est bien. Les autres disent que cela est mal ; car un roi n'est point cruel lorsqu'il naît en un temps où il importe qu'il le soit : qu'il ne convient pas aux peuples de pénétrer dans le conseil des rois [20], ni de prononcer sur le droit ou l'iniquité des événements les plus graves ; que les fautes de l'amour ont quelque chose de beau

* *Romancero general.*

A los pies de don Enrique
Yace muerto el rey don Pedro, etc.

et de brillant, surtout lorsqu'elles ont été causées par la belle Padilla; car il n'est personne qui, l'ayant une fois vue, ne tienne pour sage le roi don Pèdre, puisqu'il n'a pas, à l'exemple de don Rodrigue, mis son royaume en feu.

Et ceux de Henri crient, chantent et répètent, etc. etc.

Soit par crainte, soit par flatterie, ceux qui ont une âme vile et se trouvent appartenir au parti vaincu, se rangent aussitôt sous la bannière du vainqueur. Ils donnent à Henri le nom de vaillant, et appellent don Pèdre insensé et tyran; car la reconnaissance et la justice meurent toujours avec le mort. La fin tragique du grand-maître, le trépas de son jeune fils, l'emprisonnement de doña Blanche servent de prétexte à leur honteux changement. Mais cependant un petit nombre de loyaux appellent leur roi, invoquent la justice du ciel, et tandis qu'ils parlent ainsi,

Ceux de Henri crient, chantent et répètent, etc., etc.

La belle Padilla pleure cette funeste aventure [21] et comme veuve du roi mort et comme esclave du roi vivant. « Ah! don Pèdre! à quelle mort infâme vous ont conduit de mauvais conseils, une confiance imprudente, et vos pensées audacieuses! » Elle se rend à la hâte vers la tente, et voit que dans un morne silence on emporte son époux sanglant recouvert d'un noir linceul et que, d'un autre côté, on remet avec des applaudissements le sceptre aux mains de Henri. Ici les uns sonnent les cloches, là les autres font retentir les instruments guerriers.

Et ceux de Henri crient, chantent et répètent, etc., etc.

Rien n'ajoute à la douleur comme de voir le bonheur d'autrui et le succès d'un ennemi détesté. Aussi la triste dame se désole et déchire ses vêtements en voyant don Pèdre tout sanglant et don Henri paré de riches habits. Elle porte la main à ses cheveux comme s'ils étaient coupables

de son malheur, et mêlant leurs blondes tresses avec les perles dont elles sont ornées [22] elle semble couvrir son beau cou d'or et de perles. Elle veut s'écrier : « Don Pèdre, cruels, vit dans mon cœur ! » mais cela ne lui sert de rien, et, tandis qu'elle prononce ces mots,

Ceux de Henri crient, chantent et répètent, etc., etc.

Elle déchira ses robes, et mit à nu sa blanche poitrine, transparent cristal à travers lequel on voyait don Pèdre. Les ennemis ne la virent point ; mais le ciel vit d'un œil jaloux des charmes qui devaient attirer l'adoration des mortels [23]. A la fin, accablée par de puissantes angoisses, elle s'évanouit, et un sommeil de mort, semblable au silence de l'amour, ferma ses beaux yeux. Cependant à travers la plaine vont courant çà et là vainqueurs et vaincus, soldats et chevaliers ;

Et ceux de Henri crient, chantent et répètent : « Vive Henri ! » et ceux de don Pèdre se lamentent, gémissent, et pleurent leur roi mort [24].

NOTES DES ROMANCES DE DON PÈDRE-LE-CRUEL.

1 Plusieurs historiens espagnols ont raconté très-sérieusement comme quoi Padilla avait ensorcelé le roi don Pèdre.

2 V. dans notre traduction des *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol, la Belle aux Yeux d'or*, t. II de Lope de Vega, et *le Médecin de son honneur*, t. I, de Calderon.

3 Jornada de quinze dias
En ocho la avia andado.

4 Encontré con un ordenado,
Ordenado de Evangelio, etc.

D'après les *Partidas*, les clercs, dans le droit canonique, étaient ordonnés, 1° pour l'Épître ; 2° pour l'Évangile ; 3° pour la messe. Le clerc du degré inférieur ne pouvait pas dire l'Évangile, et celui

du second degré ne pouvait pas dire la messe. Toute transgi cette règle était punie d'une interdiction à vie. V. part. l. 9.

5 Que yo seria el padrino,
Tu, maestre, el ahijado.
6 Venid acá, mis *porteros*.

7 Ce conseil, c'était de l'abandonner, elle, Padilla. — D Ayala dans sa Chronique (année 9e du règne de don Pèdre prête à Marie de Padilla de tout autres sentiments; il la re comme fort touchée de la triste destinée du grand-maître. poètes populaires ont toujours enveloppé dans la même hai roi à absolus et leurs maîtresses.

8 Echado se la a un alano, etc.

L'alan est une espèce de chien de chasse originaire d' On voit, par plusieurs passages des Chroniques de Froissa au XVe siècle, les alans d'Espagne étaient fort estimés, e rois de ce pays en envoyaient volontiers en présent au princes.

9 Don Pèdre fit en effet enfermer et, même, égorger sa reine doña Léonor d'Aragon; mais il ne paraît pas que (ait eu aucun rapport avec celui qui vient d'être raconté p mance. V. la Chronique d'Ayala, année 10e du règne de do ch. 9.

10 Movieron al ciego rey
Las halagueñas palabras
Que la matrona le dize
Fingidas y bien lloradas.
11 Que siempre en villanos se halla
Un vil acometimiento
Y una obra infame y baja.

12 *Endechas*. — On appelle *endechas* en Espagne, une poésie funèbre composée de stances de quatre vers, c six à sept syllabes.

13 Du vivant de la reine Blanche, don Pèdre avait fait la nullité de ce mariage et avait épousé doña Juaña d veuve de don Diègue de Haro, laquelle était, au dire d'A

femme d'une beauté accomplie (muger bien fermosa). V. la Chronique d'Ayala, année 5e du règne de don Pedre, ch. 10.

14 Cuando vido al ballestero
La su triste muerte vió.

15 Hijo es de Ozmin el Bravo,
Muy aventajada lanza.

16 Y llegando al rey *Bermejo*, etc.

Le roi Mohammed VII avait été surnommé par les Espagnols *le roi Rouge* (el rey Bermejo). Ayala le désigne également par ce surnom.

17 L'espagnol est d'une concision pleine d'énergie :

Rey don Pedro, rey don Pedro,
Hecho has corta cabalgada.

18 D'après le récit de Froissart, là se trouvaient plusieurs témoins quoiqu'en petit nombre. V. les *Chroniques*, liv. 1, part. 2, ch. 250.

19 D'après le récit de Froissart, ce fut le vicomte de Roquebertin « qui prit le pied du roi Dan Piètre (sic) et le renversa pardessous lui et mit le roi Henry dessus. »

20 Y que no es razon que el vulgo
Con el rey entre á consejo, etc.

21 Maria de Padilla ne fut pas témoin de la fin tragique de don Pèdre; elle-même avait cessé de vivre depuis plusieurs années.

22 Y mezclando perlas y *oro*, etc.

Comme nous l'avons déjà remarqué, les poètes espagnols se plaisent à donner à leurs héroïnes des cheveux blonds, des cheveux *dorés*.

23 Y vióla invidioso el cielo
De ver en tan poca poca nieve
Un elemento de fuego.

Mot à mot : « Et le ciel la vit, jaloux de voir en une si faible quantité de neige un élément de feu. »

24 Un éditeur espagnol, frappé de l'esprit d'impartialité qui règne dans cette romance, en a conclu avec raison qu'elle devait avoir été composée après l'événement qu'elle célèbre, à une époque où les sentiments d'horreur causés par les crimes de don Pèdre s'étaient apaisés. Nous partageons cette opinion, et nous croyons la romance du XVe et peut-être même du XVIe siècle.

XIVe SIECLE.

(1385?)

LA ROMANCE DU SEIGNEUR DE HITA.

NOTICE.

Ainsi que l'indique un mot placé à la fin de la Romance, l'événement qu'elle célèbre eut lieu sous le règne de don Juan I. Mais à quelle époque?... Pour qu'un noble seigneur castillan ait, dans une bataille, offert son cheval à son roi, en lui conseillant de prendre la fuite, il fallait que la déroute fut complète; et probablement cet épisode se rattache à la fameuse journée d'Aljubarotta, où les Castillans furent battus par les Portugais.

Cette Romance, d'un sentiment si héroïque, nous paraît l'une des plus belles du recueil.

COMMENT DANS UNE BATAILLE LE SEIGNEUR DE HITA DONNA SON CHEVAL AU ROI DON JUAN*.

« Puisqu'on vous a tué votre cheval, montez sur mon cheval, seigneur; et si vous ne pouvez pas y monter seul,

* *Romancero general.*

Si el caballo vos han muerto,
Subid, rey, en mi caballo.

approchez, je vous placerai dessus avec mes bras.

» Mettez un pied dans l'étrier, et l'autre sur ma main. Dépêchez; la mêlée devient plus épaisse, et, dussé-je y mourir, sauvez-vous!

» Il a la bouche tant soit peu sensible, usez du frein en conséquence. — Qu'aucune crainte ne vous arrête : lâchez-lui la bride, et piquez vivement.

» En agissant ainsi, je ne vous fais contracter aucune dette, et vous ne demeurerez pas mon obligé, car les vassaux doivent un tel concours à leurs rois.

» Et puisqu'il est vrai que je vous le dois, les Castillans ne pourront pas dire, pour faire outrage à mes cheveux blancs, que je vous ai abandonné dans le péril sans remplir mon devoir; et les dames de Castille ne pourront pas me reprocher d'avoir laissé morts leurs maris sur le champ de bataille et d'en être sorti moi vivant.

» Énée en sa conduite n'eut pas le motif que j'ai; car, lorsqu'il demeura comme moi dans le péril, il ne sauva que son père à lui seul, et moi je sauve le père de tous.

» Je vous recommande mon petit Diègue [1], souvenez-vous de cet enfant, soyez son père et son soutien. — Et adieu, que le ciel vous protége! »

Ainsi dit le brave montagnard, seigneur de Hita et de Buitrago, au roi don Juan Ier, et puis il se précipita dans la mêlée pour y mourir en combattant.

NOTE DE LA ROMANCE DU SEIGNEUR DE HITA.

[1] A Diegoto os encomiendo.

Diegoto est le diminutif de Diego.

XVe SIECLE.

(1400?)

LA ROMANCE DU ROI HENRI III.

—

NOTICE.

Le roi Henri III monta sur le trône en 1390, à l'âge de 10 ans, et mourut en 1406.

Le fait que célèbre cette Romance est raconté de la même manière, à quelques détails près, par les historiens.

Il y a une erreur dans la Romance : elle donne au roi Henri III le surnom de l'*Infirme* (el Enfermo). C'est le roi Henri IV qui fut ainsi surnommé. Le poète populaire, ou, plus tard, la tradition, aura confondu.

La Romance de Henri III nous paraît d'ailleurs fort bien composée, et nous n'aurions également qu'à en louer l'exécution si quelques expressions ne se ressentaient çà et là du goût un peu affecté de l'époque.

COMMENT LE ROI HENRI III, N'AYANT PAS TROUVÉ DE QUOI SOUPER EN SON PALAIS, FUT TÉMOIN D'UN REPAS SPLENDIDE OU S'ÉTAIENT RÉUNIS LES GRANDS DE SA COUR, ET CE QUI S'ENSUIVIT *.

Le roi Henri, troisième du nom parmi les Castillans, surnommé l'Infirme, fils de don Juan Ier que tua son cheval, jeune homme d'un esprit altier et du cœur le plus brave, revenant un jour de la chasse à jeun, las et sans force, trouva qu'il avait seulement pour souper un plat d'une épaule de mouton, et que son balandran [1] avait été mis en gage par le pourvoyeur en chef, à cause qu'en ce moment il n'y avait pas dans le palais un seul réal, et que celui qui avait la finance en garde n'avait pu le donner.

Le roi ne voulut point souper de cela. Il demanda qu'on lui donnât autre chose. Et on lui apporte une caille de la chasse même du roi. — Le majordome lui dit : « Il n'y a rien autre, ni de quoi l'acheter. »

Donnant à son sévère visage un air tranquille, et tenant en sa main sa barbe tendre encore, il sort du palais avec mille imaginations, et s'en va enveloppé dans son manteau au logis du comte de Niebla, où ce soir-là tous les grands étaient à souper.

Il vit comme on leur servait maint coq-d'inde et maint faisan, et demeura un moment à réfléchir en considérant la chose. Puis il dit à part, soi : « Je ne suis pas roi, si étant roi je n'obtiens pas cela [2]. »

* *Romancero de Depping.*

El enfermo rey Enrique,
Tercero en los castellanos, etc.

Et disant ces mots il retourna au palais, où il passa toute la nuit à méditer comment il se tirerait d'affaire.

Déjà Apollon, dieu de la lumière, commençait à dorer la campagne, lorsque par un majordome le roi fit appeler les grands et les prélats afin qu'ils vinssent à son logis. Il feignait qu'il était malade.

Ils vinrent tous à l'instant sans inquiétude et sans crainte. On ferme aussitôt les portes, et l'on enlève le pont-levis. La garde se montre rangée en ordre dans la cour, et le roi sur son fauteuil royal, l'épée à la main.

Le bourreau étant entré dans la salle tenant un couteau et des cordes, le roi annonça à tous qu'ils allaient mourir comme faux et traîtres, puisqu'ils avaient ainsi usurpé son royal patrimoine, et qu'ils ne lui avaient pas même laissé de quoi subvenir à sa dépense ordinaire.

La redoutable et terrible image de la mort se montrait menaçante à ces chevaliers, lorsque l'évêque Paul s'adressa au roi irrité et menaçant; il offre au nom de tous restitution, compte et payement, et que cependant ils demeureront prisonniers jusqu'à ce que tout soit terminé.

On échange des propositions [3] et des réponses, et à la fin il demeure convenu qu'ils remettront les châteaux, les rentes et l'Almojarifazgo [4]; moyennant quoi ce roi demeura beaucoup plus craint et redouté.

NOTES DE LA ROMANCE DU ROI HENRI III.

1 Y el balandran empeñado.

Le balandran était une espèce de casaque.

2 Dijo entre si : « No soy rey
Lo que siendo rey no alcanzo.

3 Hay demandas y respuestas.

4 C'était un droit d'entrée et de sortie que payaient les marchandises.

XVe SIECLE.

(1430?)

LA ROMANCE DU DUC D'ARJONA.

—

NOTICE.

Don Frédéric de Castro, duc d'Arjona et comte de Transtamare, était l'un des seigneurs les plus distingués de son temps. Comme le fameux marquis de Santillane, son parent, il aimait beaucoup la poésie et entretenait chez lui un certain nombre de troubadours. Le roi don Juan II, soupçonnant, à ce qu'il paraît, la fidélité du duc, le fit arrêter et enfermer au château de Peñafiel, où il mourut vers 1435.

COMMENT LE ROI DON JUAN II FIT ARRÊTER LE DUC D'ARJONA*.

A Arjona était le duc, et le bon roi à Gibraltar. Le roi lui envoya un message afin qu'il lui vînt parler. L'infortuné duc vint aussitôt sans retard [1]; et ce voyage de quinze jours, en huit jours fut achevé[2]. Il trouva la table mise et le dîner prêt.

* *Cancionero de Romances.*

En Arjona estaba el duque
Y el buen rey en Gibraltar, etc.

Et quand ils eurent mangé ils allèrent en un jardin, pour se divertir. Tout en se promenant le roi se mit à parler ainsi : « Contre vous, duc d'Arjona, l'on me porte de graves plaintes : que vous forcez les femmes, soit mariées, soit filles, que vous leur buvez le vin, et leur mangez le pain ; que vous leur prenez l'orge sans vouloir la leur payer [3]. »

— « Celui qui vous a dit cela, bon roi, ne vous a point dit la vérité. »

— « Qu'on m'appelle mon chambellan de ma chambre royale, et qu'il m'apporte les lettres qui sont dans ma pochette [4].

— » Vous les voyez là, duc ; vous ne pouvez me le nier.

— » Prenez-le, prenez-le, mes chevaliers ; emmenez-le d'ici prisonnier, et remettez-le à celui de Mendoce ce mien loyal alcade [5]. »

NOTES DE LA ROMANCE DU DUC D'ARJONA.

1 Vino luego sin tardar.

2 V. ci-dessus la 1re romance de don Pèdre-le-Cruel.

3 Ce sont des plaintes toutes semblables à celles qui avaient été portées contre les Carvajals. V. p. 181.

4 Que en mi barjoleta estan.

La *barjoleta* était une espèce de petit sac que l'on portait suspendu à la ceinture.

5 Il y avait en Espagne plusieurs espèces d'*alcades* ou de juges. On les distinguait d'ordinaire en spécifiant la juridiction qu'ils exerçaient : ainsi, on appelait *alcade de hijosdalgo*, le juge établi pour décider les procès qui s'élevaient entre les gentilshommes ; on appelait *alcade de la mesta*, le juge qui réglait les différends des bergers ; etc., etc. Ici, il s'agit d'une sorte d'*alcade de casa y corte*, juge de la maison et cour du roi.

XVE SIECLE.

(1440?)

LA ROMANCE DU COMTE DE NIEBLA.

—

NOTICE.

Don Henri de Guzman, comte de Niebla, qui vivait et mourut sous le règne de don Juan II, est l'un des héros de l'Espagne. Il fut chargé de diriger le siége de Gibraltar, si souvent conquis tour à tour par les Espagnols et par les Mores. Comme il conduisait ses troupes à l'assaut il fut surpris par le flux de l'Océan : il aurait pu sauver sa vie, il aima mieux mourir avec ses soldats.

Le fameux poète Juan de Mena, surnommé l'Ennius espagnol, dans le quatrième chant de son *Labyrinthe* (el Laberintho), a célébré la mort héroïque du comte de Niebla [1].

La Romance nous montre, sous une forme dramatique, l'effet que la perte d'un si généreux chevalier produisit sur la cour frivole du roi don Juan.

COMMENT LE ROI DE CASTILLE APPRIT LA MORT DU COMTE DE NIEBLA*.

« Donnez-moi des nouvelles, chevaliers; dites-moi ce qu'il y a de nouveau à l'armée de don Henri de Guzman, le comte de Niebla, celui qui fait la guerre aux Mores et qui assiége Gibraltar. Hier ce n'étaient que fêtes dans ma cour, aujourd'hui je n'y vois que deuil. Quelque grand de Castille serait-il mort? ou quelqu'un de mon sang? ou don Alvar de Luna le grand-maître et connétable? »

— « Aucun grand n'est mort, ni personne de votre sang, ni don Alvar de Luna le grand-maître et connétable. Mais vous avez perdu un chevalier qui avait tant de valeur, que bientôt vous verrez les Mores comme ils vont vous braver! Il a péri en voulant secourir les siens alors qu'il aurait bien pu se sauver. Rien que pour avoir entendu son nom, rien que pour avoir entendu qu'on l'appelait, il monta sur un frêle bateau, s'exposant à la fureur de la mer. Ce chevalier, ô roi! c'est don Henri, don Henri de Guzman. Laissez, seigneur, les riches habits, et ne cherchez plus aucune joie. »

Le roi, en apprenant cette nouvelle, eut un chagrin extrême de ce qu'un si bon chevalier n'avait point voulu se sauver. Il ordonna qu'on lui amenât son fils, celui que don Henri avait laissé, et le nomma duc de Medina-Sidonia.

* *Romancero de Depping.*

Dadme nuevas, caballeros,
Nuevas me querays contar, etc.

NOTE DE LA ROMANCE DU COMTE DE NIEBLA.

[1] Le *Labyrinthe*, qui jouit en Espagne d'une haute réputation, se compose de trois cents strophes; et à cause de cela on l'appelle souvent *les Trois cents couplets* (las Trecientas coplas). Ce poème, dont l'auteur s'est proposé le Dante pour modèle, renferme de grandes beautés.

XVe SIÈCLE.

(14....)

LES ROMANCES DU ROI DON JUAN II.

—

NOTICE.

Depuis la conquête de Séville et de Cordoue, toutes les pensées, toutes les espérances, tous les désirs des rois chrétiens de l'Espagne se tournaient vers Grenade, et le roi don Juan II, tout indolent et apathique qu'il était, dut penser comme les autres à la conquête de cette ville.

C'est cette passion des rois d'Espagne pour la belle et noble Grenade, que le poète populaire a voulu peindre, et il l'a fait sous les plus vives couleurs.

Cette romance a obtenu l'insigne honneur d'être imitée par M. de Chateaubriand, dans l'admirable récit intitulé *Le dernier Abencerage*. Si le pauvre poète espagnol avait pu prévoir une telle fortune, il en eût été bien glorieux!

LE ROI DON JUAN ET GRENADE*.

Sur les bords du Gadalquivir, en remontant, chemine le bon roi don Juan. Il rencontre un More nommé Aben-

* *Cancionero de Romances.*

Por Guadalquivir arriba
El buen rey don Juan camina.

Amar. Le bon roi, dès qu'il l'a vu, lui a parlé de la sorte :

« Aben-Amar, Aben-Amar, More de la Morérie, tu es fils d'un chien de More et d'une esclave chrétienne. On appelle ton père Hali, et ta mère Catalina. Lorsque tu naquis, ô More! la lune était dans son croissant, et la mer était calme, et le vent ne la troublait pas. Un More qui naît sous ce signe ne doit point dire de mensonge. D'ailleurs j'ai un tien fils prisonnier en mon pouvoir, et je lui accorderai la vie si tu me dis la vérité sur ce que je vais te demander. Si tu ne me la dis point, More, je le tuerai, et toi aussi. »

— « Je te la dirai, bon roi, si tu m'accordes la vie. »

— « Dis-la-moi, et la vie te sera accordée. Quels sont ces châteaux si élevés et si brillants? »

— « L'un, seigneur, est l'Alhambra, et l'autre la mosquée; les autres sont les Alixares travaillés à merveille. Le More qui les bâtit gagnait cent doublons par chaque jour; et quand il passait une journée sans travailler, il en perdait autant du sien. Et quand il eut achevé, le roi lui ôta la vie, afin qu'il n'en bâtit pas un semblable au roi d'Andalousie. Le reste, c'est Grenade, Grenade l'ennoblie par beaucoup de chevaliers et beaucoup d'arbalétriers. »

Alors parla le roi don Juan. Ecoutez bien comme il parla :

— « Si tu voulais, Grenade, je me marierais avec toi; je te donnerais en arrhes et en dot [1], Cordoue et Séville, et Xérez-de-la-Frontière qui en est tout près; et si tu voulais davantage, Grenade, je te donnerais davantage encore. »

Alors parla Grenade. Elle répondit au bon roi : — « Je suis mariée, roi don Juan, mariée et non pas veuve; et le More à qui j'appartiens s'appliquera à me défendre. »

Alors parla le roi don Juan, et il dit ces paroles :

— « Qu'on approche ici mes lombardes [2], doña Sancha et doña Elvire! Nous viserons vers le haut, et nous atteindrons plus bas. »

L'attaque fut si rude qu'elle inspira une grande crainte. Les Mores du rempart, avec un bruit effroyable, s'efforcent de se défendre; mais ils n'y réussissent pas. Le roi more qui vit cela se rendit promptement, et chargea trois charges d'or qu'il envoya au bon roi, en lui promettant d'être son vassal et de lui payer une redevance.

Les Castillans furent contents à merveille, et chacun d'eux s'en retourna en Castille par où il était venu.

NOTES DE LA ROMANCE DU ROI DON JUAN II.

[1] D'après les *Partidas*, on appelait *arrhes* (arras), une donation que le futur époux faisait à la future épouse en vue du mariage, et qu'il perdait dans le cas où il venait à ne pas accomplir sa promesse. V. part. 4, tit. XI, l. 1.

[2] On appelait *lombardes* (lombardas) des escopettes fabriquée en Lombardie.

XVe SIÈCLE.

(1453.)

LES ROMANCES

DU CONNÉTABLE ALVAR DE LUNA.

NOTICE.

L'inconstance de la fortune, l'incertitude de la faveur des rois, sont des vérités depuis long-temps reconnues. L'histoire en rapporte mille exemples. Mais il n'en est guère de plus illustre et de plus éclatant que celui du connétable Alvar de Luna.

Don Alvar de Luna naquit vers l'année 1390, de patents nobles mais pauvres. Placé de bonne heure en qualité de chambellan auprès du roi don Juan II qui n'était encore qu'un enfant, il eut si bien l'art de distraire et d'amuser son jeune maître, que bientôt il devint impossible à celui-ci de se passer de don Alvar. Une fois don Alvar s'étant éloigné de la cour pour aller voir un de ses oncles qui demeurait à Séville, le roi éprouva de cette absence un chagrin extrême, il en tomba malade, et l'on fut obligé de rappeler au plus tôt le jeune chambellan. Cette passion du roi ne fit qu'augmenter avec l'âge, et dès qu'il fut hors de tutelle il combla de faveurs inouïes ce chambellan si nécessaire, lequel, par hasard et par bonheur, se trouva être l'homme le plus capable de son temps. Jamais particulier n'a possédé en Espagne le pou-

voir qu'obtint dès lors Alvar de Luna : il devint tout à la fois connétable de Castille [1] et grand-maître de saint Jacques, deux dignités qui n'avaient jamais été vues réunies chez le même homme; il eut en propre, comme biens patrimoniaux, soixante villes ou forteresses; enfin il nommait à toutes les places, à toutes les charges de judicature, à tous les emplois dans les finances, et même, pour ce qui est des bénéfices ecclésiastiques, personne n'eût osé les solliciter du pape sans avoir au préalable obtenu son assentiment : ainsi le temporel et le spirituel étaient dans ses mains. Mais voici quelque chose encore de plus étonnant, et qui montre mieux encore le singulier pouvoir que le favori exerçait sur le maître. On ne pourrait croire le fait s'il n'était attesté par un auteur contemporain digne de foi [2]. Le roi, dit cet auteur, était épris de la reine au plus haut point; la reine était jeune et belle; et cependant, quand le connétable s'opposait à ce que le roi passât la nuit dans la chambre de sa femme, le roi s'abstenait. « Aussi, ajoute avec une gravité naïve Fernand Perez de Gusman qui nous révèle ce détail intime, en voyant le roi soumis au connétable comme jamais fils ne le fut à son père, comme jamais le plus humble religieux ne le fut à son abbé ou prieur, plusieurs ont pensé qu'il y avait là quelque charme ou sortilége... Mais quelque diligence que l'on ait faite à cet égard, on ne peut rien assurer de positif. »

Si le bon Fernand Perez de Guzman eût considéré avec un peu d'attention les portraits qu'il a tracés lui-même du favori et du roi, il aurait compris sans doute en quoi consistait cette magie. Ces portraits,—bien qu'à certains égards incomplets,— expliquent naturellement et l'ascendant irrésistible du favori et la soumission sans bornes du roi. Mettons-les en regard.

Don Alvar de Luna, dit Fernand Perez, était de petite

taille, mais bien proportionné. Il avait les membres délicats mais vigoureux, le visage beau, le front large et découvert, les yeux petits mais vifs et perçants. Il était grand écuyer à toute selle, grand tireur, et grand jouteur. A la chasse on le voyait toujours le premier frapper l'ours et le sanglier. Il chantait à ravir, dansait de même, et n'avait pas de rival dans les tournois. De plus il faisait fort bien les vers, et nul cavalier n'avait l'esprit si agréable en compagnie. Il était soupçonneux, rusé, intéressé, plein d'ambition et d'orgueil; mais il montra toujours dans la guerre beaucoup d'activité, d'habileté et de courage.

Voici maintenant le portrait du roi. Le roi don Juan, dit toujours Fernand Perez, était grand de corps, mais mal fait, d'une santé faible et languissante. Il avait les cheveux blonds et les yeux bleus. Il ne manquait pas d'adresse, et se faisait remarquer dans les joutes et au jeu de cannes [1]. Il avait du goût pour la musique, chantait d'une manière assez passable, et jouait assez bien de la guitare. Il aimait la chasse et s'y entendait on ne peut mieux. Il se plaisait à converser avec les gens d'esprit, écoutait volontiers les vers et se piquait de s'y connaître. Il était de mœurs assez douces, mais fourbe et trompeur. Du reste, il ne put jamais s'occuper, même un seul moment, du gouvernement de son royaume; il préférait employer le temps à des choses moins utiles, moins honorables, mais où il trouvait plus de plaisir; et les révoltes qu'il y eut sous son règne, loin d'exciter son naturel indolent, ne servirent qu'à lui ôter tout courage.

Eh bien! maintenant, ne savez-vous pas d'où venait l'ascendant du connétable et les secrets de sa magie? Soit par les analogies, soit par les contrastes qui existaient entre les deux caractères, le favori devait diriger le roi,

comme jadis le jeune chambellan dirigeait son jeune maître. Il le tenait captivé par toutes ces distractions que devait rechercher un roi maladif et ennuyé, par la musique, par la danse, par les tournois, par la chasse, et même, — bonheur singulier ! — par la lecture de ses vers. Enfin, si vous vous rappelez cette époque, ses guerres civiles, ses révoltes continuelles, vous vous expliquerez encore mieux l'empire exercé sur le roi par le connétable : c'était l'empire légitime du courage sur la lâcheté, de la fermeté sur la mollesse, de la résolution sur l'apathie.

Cet empire dura près d'un demi-siècle. Mais alors tout changea. La reine Isabelle de Portugal, seconde femme du roi don Juan, pour des motifs que l'histoire ne dit pas, prit en haine le connétable. Les grands vassaux, que son caractère altier avait dû souvent froisser, se liguèrent. Le roi lui-même, jaloux des richesses immenses amassées par son favori, commença à les convoiter, et réfléchit aux moyens de les reprendre. Bref, ce fut une conspiration universelle.

Le connétable apprit ce qui se passait. Il n'en fut pas effrayé, c'était une âme de laquelle la crainte ne pouvait approcher. Mais c'était en même temps un naturel emporté, violent, il s'irrita ; et dans son exaspération il commit des imprudences qui allèrent jusqu'au crime. Au mois de mai 1453, un personnage qui occupait à la cour une position considérable, le médecin du roi don Juan écrivait à l'archevêque de Séville : « Vous verrez d'un moment à l'autre arriver un grand malheur, le plus grand que nos yeux aient jamais vu ; car voilà que la colère de la reine contre le connétable ne connaît plus de bornes, et le connétable plein de fureur et de folie, se comporte plus mal chaque jour. On l'accuse d'avoir fait jeter par une fenêtre Alphonse Perez de Vivero [1]. » — Cet Alphonse Perez, ancienne créa-

ture du connétable, était le trésorier du roi et passait pour un des chefs de la cabale.

A la suite de cet événement, on attira le connétable à Burgos, et l'on choisit le moment où ses gardes étaient dispersés pour envelopper sa maison. C'était le roi lui-même qui, excité par la reine, commandait les troupes dans cette expédition. Et comme cet homme seul, réduit à quelques domestiques, paraissait encore redoutable, on lui envoie un héraut pour le sommer de se rendre. Celui-ci ayant exposé l'objet de sa mission : — « Je m'étonne, répondit le connétable, sans témoigner d'ailleurs aucun trouble, je m'étonne des sentiments et de la conduite du roi à mon égard. Il faut qu'il ait été bien mal conseillé par de mauvais serviteurs pour se tourner ainsi contre un homme qui lui a consacré toute sa vie. Je le supplie de considérer que ceux qui le conseillent en cette affaire sont les mêmes qui attentèrent à ses jours à Olmédo; et que celui contre qui on l'a ainsi animé est le même qui, au su et au vu de tout le monde, a versé son sang pour lui et pour sa couronne, non pas seulement dans cette bataille d'Olmédo, mais dans beaucoup d'autres. Dites encore à son altesse que j'espère en Dieu, qui tient en ses mains le cœur des grands de la terre, qu'il la changera et la convertira. Et cela, je le désire non pas tant pour moi que pour elle-même et dans son intérêt propre; car les histoires sont pleines d'empereurs, de rois et de princes qui se sont perdus pour avoir méconnu leurs vrais serviteurs. Au demeurant, je me soumets volontiers à tout ce qui plaira à sa royale seigneurie, et je dirai toujours à sa majesté comme on dit à Dieu dans la sainte prière du *Pater noster* : Seigneur, que votre volonté soit faite ! » Cela dit, il congédia le héraut, et quelques moments après, il s'était rendu prisonnier[5].

On fit le procès au connétable. Il fut condamné à avoir la tête tranchée. L'énergique vieillard (il avait soixante-trois ans) accepta son sort avec une résignation stoïque, et, d'après tous les témoignages, il montra à ses derniers moments la piété d'un chrétien, le courage d'un chevalier, et la grâce d'un homme de cour.

Quant au roi don Juan, si vous êtes curieux de savoir ce qu'il devint, il ne survécut qu'un an au connétable. Il mourut d'ennui. Les rois absolus ne devraient jamais envoyer leurs favoris à l'échafaud.

Un écrivain espagnol du XVIIe siècle, observateur exact et peintre fidèle des mœurs et des habitudes nationales, Guevara, dans *le Diable boiteux* (el Diablo cojuelo, tr. 6), a mis en scène un aveugle qui, monté sur une borne, chante à la foule attentive les Romances d'Alvar de Luna. On peut induire de là que ces Romances jouissaient auprès du public d'une certaine faveur. Et en effet, le peuple espagnol devait s'intéresser à l'homme qui, tombé d'une si grande chute, avait montré dans son malheur tant de constance et qui, sur l'échafaud comme sur les champs de bataille, avait si noblement soutenu l'honneur du nom castillan.

I.

ALVAR DE LUNA ET SON SECRÉTAIRE *.

A don Alvar de Luna, connétable de Castille, le roi don Juan second a fait mauvais accueil. La roue changeante de la fortune a tourné : les caresses se sont changées en haine,

* *Romancero general.*

A don Alvaro de Luna
Condestable de Castilla, etc.

la faveur en menaces, la familiarité en froideur. Ce sera un nouvel exemple laissé à la terre, — pour attirer en haut les regards des hommes, — qu'il n'est point de sécurité ici-bas, que Dieu ne la vienne troubler [6].

Or vers l'heure de midi, le connétable, qui ce jour là ne pouvait dormir sa sieste [7], seul avec son secrétaire s'entretenait de cette façon : « Le roi ne m'a point parlé aujourd'hui. Il m'a regardé d'un mauvais œil. Les gens qui avaient l'habitude de m'accompagner m'ont laissé venir seul. Il y a des traîtres qui me veulent du mal, ils m'ont desservi auprès du roi. Ils sont perfides, il est crédule : s'ils persistent, ils finiront par le persuader. »

« Connétable, monseigneur, la mer gronde avec fureur, le vent pousse violemment ton vaisseau contre des rochers ennemis : cargue tes voiles afin de ne pas te briser. L'envie s'attache à la faveur comme l'ombre suit le corps. Tu t'es promptement élevé jusqu'au trône ; prends garde d'en tomber non moins promptement. La grandeur humaine, tu le sais, excite l'ambition jalouse, — menace incessante suspendue par un fil sur ta tête. Jette-toi aux pieds du roi et dis-lui : « Seigneur, ressuscite un mort à tes bonnes grâces, puisque tes bonnes grâces ont été sa vie. » Un grand attachement ne finit pas sans laisser de grands restes qui excusent les fautes et les torts de l'objet aimé. Tes amis triompheront ; tes ennemis seront abattus ; ta loyauté obtiendra une victoire éclatante, et leur perfidie une éclatante punition. L'humilité avec les rois vient à bout de tout ; tandis que l'arrogance est incertaine et périlleuse, et peut amener une chute misérable. »

Ainsi parle le secrétaire, et le grand-maître soupire tristement en disant que l'homme qui met sa confiance dans un autre homme provoque la colère de Dieu.

II.

ALVAR DE LUNA EST ARRÊTÉ *

Le roi sort de la messe de Sainte-Marie-la-Blanche. Le connétable don Alvar et quelques autres l'accompagnent. En entrant au palais, le roi irrité, lui dit ces paroles : « Partez d'ici, connétable, car l'on me hait à cause de vous. Pour avoir suivi vos conseils je suis devenu odieux à l'Espagne. Laissez-moi donc, ou redoutez ma colère. »

Voilà que part le connétable, voilà qu'il retourne à son logis, en menaçant les grands qui ont si mal informé le roi.

Le soir, pendant qu'il soupait, voici qu'entre tout à coup Diègue Goter qui lui dit : « Prenez garde, seigneur : car dans tout Burgos court le bruit que vous devez être arrêté mercredi qui est demain. Montez sur ma mule ; je vous emmènerai en croupe jusqu'à la porte de San-Juan caché sous mon manteau. »

Le grand-maître, troublé, lui dit qu'il parlait bien. Puis il demanda une coupe de vin et des poires cuites, et, après les avoir mangées, il se mit à sommeiller *. Diègue Goter lui dit qu'il fallait partir sans tarder davantage. Il lui répondit : « Va, sois tranquille ; je parie que cela ne sera rien. »

Le lendemain matin, Carthagène se levant, vit venir don Alvar Zuñiga avec deux cents hommes d'armes. Il alla réveiller le grand-maître. Celui-ci s'arma en disant : « Avertis ton père qu'à cause de lui on cerne la maison ». »

« Castille ! » viennent-ils disant ; « Le roi veut être libre ! »

* *Sylva de varios Romances.*

El rey se sale de misa
De Santa Maria la Blanca.

En entendant tous ces cris, le grand-maître se mit à la fenêtre : « Voilà, dit-il, une belle troupe. » Mais aussitôt il fut obligé de rentrer; car un arbalétrier l'avait ajusté, et bien peu s'en fallut qu'il ne l'atteignît.

Le combat fut le plus opiniâtre qu'on ait jamais vu. Enfin le grand-maître consentit à se rendre en prison comme le roi l'ordonnait.

Pendant ce temps le roi se rendait dans la salle où il mangeait. Or l'évêque d'Avila qui se trouvait au palais, s'étant mis à la fenêtre, le grand-maître le vit, et aussitôt il lui adressa la parole.

Le doigt posé sur son front, il lui dit à haute voix : « Pour celle-ci, mon petit évêque, vous me la payerez au double [10]. »

Intimidé en voyant sa colère, l'évêque lui répondit : « Par les ordres sacrés que j'ai reçus, je vous jure, seigneur, que je ne vous ai accusé en rien, et qu'en tout ceci je n'ai pas plus de reproche à me faire que le roi de Grenade. »

Le grand-maître envoya prier le roi de vouloir bien l'entendre un moment. Le roi lui fit répondre de se rappeler le conseil qu'il lui avait donné : de ne jamais laisser voir son visage à un homme arrêté par ses ordres.

III.

LE GRAND-MAITRE EST CONDUIT A VALLADOLID*.

Voilà que l'on fait sortir par la petite porte, accompagné de beaucoup d'hommes à cheval, don Alvar de Luna, connétable de Castille. Celui qui le fait sortir est don Diègue de Zuñiga qui l'avait en garde, et qui est entouré d'hommes d'armes et d'une troupe brillante. Selon les ordres du roi on le mène à Valladolid.

Et comme on arrivait près de Tudela, sur le chemin se présentèrent quelques moines d'Albroy, et frère Alonzo de Espina, un révérend maître en théologie sacrée.

Lorsque le grand-maître les vit, il eut cela à mauvais signe.

Or les moines s'approchèrent, et frère Alonzo lui dit : « Considérez, mon fils, que ce monde passe comme une vaine image, et qu'il donne toujours mauvaise récompense à ceux qui l'ont le mieux servi. Recevez donc avec résignation la mort qui vous menace en punition des fautes que vous avez jusqu'à ce jour commises. Demandez-en très-humblement pardon, l'âme contrite, au Dieu tout-puissant; car c'est ce que vous avez de mieux à faire. »

C'est avec de tels discours et d'autres exhortations de ce genre, qu'ils arrivent à Valladolid. Il était trois heures après midi.

On conduisit le grand-maître dans la maison d'Alonzo Perez de Vivero qui avait péri par son ordre; et là la

* *Sylva de varios Romances.*

Ya le sacan del portillo
Con muy gran caballería, etc.

femme et les enfants, pleins de rage, lui disaient : « Tu vas payer ici, grand-maître, ton insigne perfidie, — la mort du bon Vivero, ouvrage de ta déloyauté. »

En entendant ces paroles, il éprouva une vive douleur, de voir combien tous éprouvaient de joie du grand malheur qui lui arrivait.

Il demeura dans cette prison jusqu'au coucher du soleil. Mais dès que la nuit vint, on le mena, comme il convenait, dans la maison de don Alphonse de Zuñiga, — les moines demeurant dans sa compagnie, ainsi qu'une garde si nombreuse que la maison ne pouvait la contenir.

IV.

CONDAMNATION D'ALVAR DE LUNA *.

Elle est passée, l'année mil quatre cent cinquante-deux de la très-sainte naissance du fils sacré de Dieu.

Les présidents, auditeurs, et tout le royal sénat s'étant assemblés pour juger le procès de don Alvar de Luna, favori du roi don Juan ; après qu'il a été vu et revu par tous, bien et dûment examiné, ils rendent d'un commun accord une cruelle sentence qui le prive de ses terres, lui enlève son état, lui ôte sa dignité de connétable, et celle de grand-maître de Saint-Jacques, et celle de comte de Saint-Étienne, et son duché de Truxillo, lequel retournera à la couronne royale, à qui il l'a usurpé.

Et considérant les crimes qu'il a commis et les maux

* *Sylva de varios Romances.*

El año mil cuatrocientos
Cinquenta y dos ha pasado, etc.

qu'il a causés, ils ordonnent que précédé d'un héraut, qui publiera ses torts, il soit conduit comme un coupable convaincu par les rues de la ville, jusque sur la place du marché; et que là, conformément au privilége des gentilshommes, il ait la tête tranchée [11]; et que sa tête demeure neuf jours fixée au poteau, sans que personne y touche, pour que le châtiment soit plus grand et serve d'exemple aux autres; et enfin que la sentence soit exécutée nonobstant tout appel.

On va la notifier à l'infortuné grand-maître dans la maison d'Alphonse de Zuñiga où il est emprisonné.

Il dit qu'il l'entendait tranquillement et sans trouble, et que puisque tel était le bon plaisir du roi, de son côté il était satisfait.

Ensuite il se confessa et communia assisté d'un moine fort lettré.

Les forces lui manquant, il demanda de quoi manger. On lui apporta du pain et des cerises, et on lui donna du vin. Il mangea trois ou quatre cerises, et une seule bouchée de pain. Mais il but une fois du vin. Et en achevant il s'assit sur un fauteuil non sans éprouver quelque inquiétude [12]. Et c'est ainsi qu'il attendit la mort, triste et sans espoir.

V.

LE GRAND-MAITRE EST CONDUIT AU SUPPLICE*.

Un mercredi au matin, à la neuvième heure du jour, on fait sortir le grand-connétable par les rues de Valladolid. Le héraut dit à haute voix : « Afin qu'il soit notoire à tous, qu'on sache que telle est la justice que le roi a ordonné être faite de cet homme qui me suit, comme usurpateur et tyran et traître envers la couronne royale du noble pays de Castille. Le roi ordonne qu'il ait la tête tranchée en punition de ses crimes. »

On le conduit par la rue de Francos, par le marché aux Pignons, et, en prenant la rue de Cantarranas, on arrive à la Costanilla. De là ils vont sur la place où il y a une foule qu'elle a peine à contenir. Au milieu on avait dressé un échafaud de bois, lequel était fort élevé.

Le grand-maître descendit de dessus une mule, et monta aussitôt sur l'échafaud. Sur un tapis étendu on avait placé une croix, et autour du tapis brûlaient quelques bougies de cire[13].

Il s'inclina aussitôt devant la croix et la baisa avec ardeur ; et puis il se mit à marcher d'un côté à l'autre. Il prit son chapeau ainsi qu'un anneau qu'il portait à son doigt, et les donnant à Moralicos[14], un page qui le servait : « Prends, dit-il, c'est le dernier présent que je te pourrai faire. »

Le jeune page le reçut en pleurant grandement; et la

* *Sylva de varios Romances.*

Un miércoles de mañana
A las nueve horas del dia, etc.

foule qui regardait se mit aussi à pleurer et à pousser des cris [15].

Le grand-maître d'un visage serein regardait et voyait tout cela; et ayant aperçu Varrasa qui servait le prince en qualité d'écuyer, et qui était venu là en ce jour pour être témoin du supplice du grand-maître : « Approche, ami Varrasa, et dis, je te prie, au prince qu'il donne à ceux qui servent sa seigneurie une autre récompense que celle que le roi monseigneur me fait donner en ce jour. »

Ensuite s'approcha le bourreau une corde à la main. Le grand-maître lui demanda ce qu'il en voulait faire? « C'est, lui dit-il, pour attacher les mains à votre seigneurie. »

Le grand-maître ayant détaché un ruban qu'il portait sur la poitrine, lui dit : « Attache-moi avec ceci comme tu le veux et l'entends; et que ton poignard soit en bon état, je te prie. »

Alors ayant vu un crochet de fer, lequel était fixé à un poteau, le grand-maître demanda pourquoi on l'avait mis là?

« Afin que votre tête y demeure fixée jusqu'au neuvième jour. »

« Quand ma tête aura été tranchée et que mon âme sera sortie, que l'on fasse de ma tête et de mon corps ce que l'on voudra. »

Aussitôt il abaissa le collet d'un pourpoint en camelot bleu, de fine soie, vêtement qu'il avait l'habitude de porter [16]; et après l'avoir disposé, il se mit à genoux.

Le bourreau l'embrassa en lui demandant pardon; et lui passant rapidement le poignard sur le cou, il lui trancha la tête avec une rare adresse.

Ainsi finit le grand-maître, cet homme de tant de mérite et de gloire. On n'a jamais vu, de si haut, faire une chute si profonde. Ce fut au point qu'on demanda l'aumône dans un bassin pour avoir de quoi l'enterrer.

Qu'ils profitent de cet exemple, ceux qui se sont élevés à de grandes dignités : et puissent-ils ne point finir comme celui-ci a fini !

NOTES DES ROMANCES DU CONNÉTABLE ALVAR DE LUNA.

[1] Ce fut en 1382 que le roi de Castille et le roi de Portugal introduisirent dans leurs armées les dignités de connétable et de maréchal, qui jusqu'alors n'y avaient pas été connues. Le premier connétable fut don Alphonse, marquis de Villena et comte de Denia.

[2] V. l'ouvrage intitulée *Generaciones y Semblanzas* (Generations et portraits). Cet ouvrage fut composé dans la disgrâce, mais sans haine et sans passion. La reine Isabelle en faisait le plus grand cas.

[3] Nous avons dit ailleurs ce que c'était que ce jeu.

[4] V. le *Centon epistolario* (Centon épistolaire), de Fernan Gomez de Cibdareal, espèce de journal de la cour du roi don Juan II, ouvrage aussi instructif que piquant.

[5] V. la Chronique d'Alvar de Luna. — Cette chronique fut composée, dans les années qui suivirent sa mort, par un de ses domestiques. Mais quoique évidemment écrite par une main amie et dans la chaleur de l'enthousiasme, elle mérite, à notre avis, la même confiance que l'histoire la plus impartiale ; car le narrateur, plein d'admiration pour son héros, ne nous cache ni ses défauts, qui lui paraissent autant de qualités louables, ni ses erreurs ou ses fautes, qu'il vante comme autant de belles actions. Quant à la forme, à l'art du récit, à la perfection du style, le savant Bouterweck fait l'éloge le plus flatteur de cette chronique, en disant qu'elle est une œuvre unique entre toutes les chroniques du XIVe siècle, justement appelé par les Espagnols le *siècle des chroniques*.

[6] Le texte est bien obscur.

No hay seguridad humana
Sin contradiccion divina.

7 L'espagnol est beaucoup plus concis.

Una siesta, el Condestable,
Que dormilla no podía, etc.

8 Adormido se quedara.

9 Le père de Carthagène était frère lai dans un monastère voisin.

10 Para esta, don Obispillo,
Que la pagueis bien doblada.

11 Y que á fuer de hijo dalgo sea.
En la plaza degollado.

Les *vilains* étaient pendus.

12 No muy quieto de cuitado, etc.

13 Vido un tapete tendido,
Y en una cruz allí encima
Ciertos antorchas de cera
Que junto al tapete ardian.

14 Diminutif de Morales.

15 La gente que lo miraba
Lloraba á gran vocería.

16 La construction grammaticale de cette phrase est, dans le texte, un peu embarrassée :

Luego abajó el collar
De un jubon de seda fina,
De chamelote azul
Una ropa que vestía.

Le camelot (chamelote) est une étoffe de poil de chèvre, de laine et de soie. Nous croyons cependant avoir bien saisi le sens de l'original. Rabelais, qui écrivait à une époque où l'on suivait en France les modes espagnoles, décrivant le costume des religieuses de Thélème, s'exprime ainsi : « On dessus de la chemise vestoyent la belle vasquine, de quelque beau camelot de soye, » etc., etc. V. *Garyantua*, l. I, ch. 56.

XVe SIÈCLE.

(1482-1492.)

LES ROMANCES

DE LA CONQUÊTE DE GRENADE.

NOTICE.

Les Espagnols avaient successivement repris sur les Mores Léon, Tolède, Valence, Cordoue, Séville, etc., etc., et depuis plusieurs siècles il ne restait plus aux Mores que le royaume de Grenade avec la partie méridionale de l'Andalousie. Deux causes principales avaient retardé la conquête de Grenade : d'abord les guerres qui eurent lieu entre les divers royaumes de l'Espagne chrétienne, et ensuite les querelles intestines qui durant tout le XIVe siècle et une grande partie du 15e ne cessèrent d'agiter la Castille. Enfin, la Castille et l'Aragon se trouvant réunis sous le même sceptre par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, et les *deux rois*, comme on les appelait, ayant heureusement terminé la guerre civile, la conquête de Grenade fut entreprise (1482). A la faveur des discordes qui divisaient les Arabes, les deux rois commencèrent par s'emparer du pays qui entoure Grenade au nord, à l'est, à l'ouest ; puis le 9 mai 1491 ils vinrent mettre le siége devant cette ville, et le 2 janvier 1492, Ferdinand et Isabelle entraient triomphants dans Grenade reconquise : — résultat glo-

rieux, récompense méritée de huit siècles d'un dévouement héroïque.

Les romances de la conquête de Grenade célèbrent non-seulement les exploits des chrétiens pendant le siége de la ville, mais les événements qui précédèrent et quelques épisodes qui suivirent, où l'on voit la dernière résistance des Mores réfugiés dans les montagnes des Alpujaras. On comprendra sans peine pourquoi nous avons réuni toutes ces romances sous le même titre.

Parmi ces romances plusieurs ont été recueillies d'une manière imparfaite par les premiers éditeurs espagnols. Mais la plupart nous paraissent avoir une grande valeur, et l'on remarquera sûrement celles relatives à la prise d'Alhama ou d'Antequera, celle du Pulgar, celles qui célèbrent la mort héroïque de Sayavedra et d'Alonzo d'Aguilar, etc., etc. Quelques-unes de ces petites compositions sont, à notre avis, des morceaux achevés.

I.

LE MORE REDUAN PAR ORDRE DU ROI MORE DE GRENADE VA ASSIÉGER JAEN *.

« Souviens-toi bien, Reduan, que tu m'as donné ta parole de mettre en mon pouvoir [1], Jaen [2] conquis en une nuit. Reduan, si tu accomplis ta promesse, je te récompenserai au double. Mais si tu ne l'accomplis point, je t'exilerai de Grenade, et t'enverrai en un pays où tu n'aies point ton amie auprès de toi. »

* *Romancero de Depping.*

Reduan bien se te acuerde
Que me diste la palabra, etc.

Reduan lui répondit sans changer de visage : « Si j'ai dit cela, il ne m'en souvient plus. Mais je tiendrai ma parole [3]. »

Reduan demande mille hommes ; le roi lui en donne cinq mille. Par cette porte d'Elvire sort une nombreuse troupe à cheval. Combien qui appartiennent au gentilhomme more ! Combien sur une jument baie ! Combien la lance au poing ! Combien au blanc écu ! Combien à la marlote verte [4] ! Combien à l'aljube écarlate [5].

Que de plumes et d'élégance ! Que de manteaux aux couleurs éclatantes [6] ! Que de brodequins gris ! Que de satin broché ! Combien d'éperons d'or ! Combien d'étriers d'argent ! — Tous sont gens valeureux et expérimentés dans la guerre.

Au milieu de tous marche le roi Petit [7] de Grenade ; tandis que des tours de l'Alhambra regardent les dames moresques.

La reine moresque, sa mère, lui parle de cette manière : « Allah te garde, mon fils ! Que Mahomet te protége, et qu'il te ramène de Jaen libre, sain et vainqueur ! et qu'il te donne la paix avec ton oncle, seigneur de Guadix et de Baza [8] ! »

II.

L'ÉVÊQUE DE JAEN SORT A LA TÊTE DES HABITANTS POUR DÉFENDRE LA VILLE*.

Voilà qu'on sonne les cloches dans l'Andujar, et que l'on donne l'alarme parmi les gardes de la ville ; voilà que sortent de Jaen quatre cents gentilshommes. Et de Ubeda et de Baeza [9], il en sort un nombre égal.

Tous sont des jeunes gens pleins d'honneur, et de plus, fort amoureux. Tous ont fait serment entre les mains de leurs amies, de ne point retourner à Jaen sans leur donner un More pour étrenne, et celui qui a amie jolie lui en promet trois ou quatre.

Ils ont seulement pour capitaine l'évêque don Gonzale.

Don Pèdre Carvajal a parlé de cette manière : « En avant, chevaliers ! car l'on m'emmène mon troupeau. Si c'était celui de quelque vilain, vous l'eussiez déjà repris. Mais il y a quelqu'un parmi nous qui se réjouit de mon dommage. Et je dis cela pour celui qui porte le rochet blanc. »

* *Romancero de Depping.*

Ya repican en Andújar,
En la guardia dan rebato:

III.

MÊME SUJET*.

Jaen est toute émue. Ils sonnent vivement l'alarme, parce que les Mores de Grenade vont courant leur terre.

Quatre cents gentilshommes sortent au combat. Il en est sorti un nombre égal de Ubeda et de Baeza. De Cazorla et de Quesada [10] il sort pareillement deux bannières [11]. Tous sont gentilshommes honorables, et des amoureux accomplis [12]; tous ont juré entre les mains de leurs damoiselles, de ne point retourner à Jaen sans donner un More pour présent, et celui qui a dame jolie, lui en promet quatre en compte.

Ils sont arrivés jusqu'à la Garda, où l'on sonne l'alarme [13]; et près de la fraîche rivière commence une grande bataille. Mais les Mores sont nombreux et font une dure résistance : car les Abencerages étaient à l'avant-garde, et avaient avec eux les Alabès, gens très-braves et très-cruels.

Mais les vaillants chrétiens combattent furieusement, de manière que bientôt les Mores quittent le champ de bataille. Ils emportent toutefois un butin qui vaut beaucoup d'argent.

Cette dite rencontre prouva beaucoup de gloire à Jaen.

* *Romancero de Depping.*

Muy revuelta anda Jaen,
Rebato tocan apriesa, etc.

IV.

MÊME SUJET*.

Un jour de Saint-Antoine, ce jour signalé, sortaient de Jaen quatre cents gentilshommes. Le drapeau qu'ils portent, c'est une bannière avec des plumes de coq. Ils ont pour capitaine l'évêque don Gonzale. Armé de toutes pièces et monté sur un bon cheval, il marche vers la Garda, ce château renommé.

Don Rodrigue, ce gentilhomme, sort pour le recevoir : « Pour Dieu, je vous prie, évêque, de ne point passer le gué, car les Mores sont nombreux qui viennent d'arriver à la Garda, et ils m'ont tué trois chevaliers, de quoi je suis fort affligé. L'un était mon cousin, l'autre était mon frère, et l'autre était un mien page, élevé dans ma maison. Retournons, seigneur, retournons les enterrer; et ainsi nous servirons Dieu, et honorerons les chrétiens. »

Comme ils en étaient là, arriva don Diègue de Haro. « En avant, chevaliers ! car on m'emporte mon troupeau. Si c'était celui de quelque vilain, vous l'eussiez déjà repris. Mais il y a ici quelqu'un qui se réjouit de mon dommage; je ne veux point dire qui c'est. C'est celui du rochet blanc [14]. »

L'évêque l'ayant entendu donna de l'éperon à son cheval. Le cheval était léger, et il sauta par-dessus un retranchement. Mais au sortir d'une côte, lorsque parut la plaine [15], il vit maint écu blanc, maint albornoz rouge, et maint fer de lance qui reluisait dans le champ.

* *Cancionero de Romances.*

Un dia de Sant Anton,
Esse dia señalado, etc.

Comme un brave lion, l'évêque se jeta au milieu des Mores; et de trois troupes qu'ils avaient, il en a rompu deux, moyennant la bonne aide qu'il a trouvée chez les siens. Si quelques-uns tombent morts, c'est pour gagner un renom éternel.

Tous passent plus avant, sans qu'aucun reste en arrière. En suivant son capitaine le timide devient courageux. Les chrétiens gagnent de l'honneur; les Mores perdent le champ; et pour un chrétien qui meurt, dix Mores sont tués. S'il s'en échappe quelqu'un, il le doit à la vitesse de son cheval.

Grâce à tant de courage, ils ont repris tout le butin; et après cette victoire ils reviennent à Jaen comme maîtres du champ, avec l'honneur qu'ils ont gagné.

V.

COMMENT UN VIEUX MORE VINT PRIER LE ROI DE GRENADE DE SECOURIR ANTEQUERA, ET COMMENT CETTE VILLE FUT PERDUE *.

D'Antequera partit [16] le More trois heures avant le jour, portant en sa main des lettres dans lesquelles on demandait du secours. Elles étaient écrites avec du sang, mais non par faute d'encre [17].

Le More qui les portait avait cent vingt ans. Il avait la barbe blanche; sa tête chauve reluisait; il portait pour coiffure une coiffe [18] qui valait un très-grand prix; la Moresque qui l'avait brodée était son amie. Il porte sur la tête un

* *Cancionero de Romances.*

De Antequera partio el Moro
Tres horas antes del dia, etc.

casque[19] avec des glands de fine soie. Il est monté sur une jument, car il ne veut point de cheval. Il mène avec lui seulement un petit page pour lui tenir compagnie; non par faute d'écuyers, car il en avait assez en sa maison.

Il trouva en chemin sept embuscades, composées de beaucoup de chevaliers : mais la jument était légère, et elle échappa à tout ce monde.

Par les champs d'Archidonia, il disait à grands cris : « O bon roi, si tu savais mon triste message, tu t'arracherais les cheveux et ta longue barbe ! »

Le roi, qui le vit venir, alla à sa rencontre avec trois cents hommes de cheval, la fleur de la Morérie : « Sois le bien venu, More ; bonne soit ta venue[20] ! »

— « Allah te maintienne, ô roi, ainsi que toute ta compagnie ! »

— « Dis-moi, quelles nouvelles m'apportes-tu d'Antequera, cette mienne ville ? »

— « Je te les dirai, bon roi, si tu m'accordes la vie. »

— « La vie t'est accordée, s'il n'y a pas en toi de trahison. »

— « A Allah jamais ne plaise que j'aie pu faire chose si honteuse ! Mais que ta royale altesse sache ce qu'elle devrait déjà savoir : que cette ville d'Antequera est en pressant danger; que l'infant don Fernand te la tient assiégée, et qu'il la combat fortement sans cesser ni jour ni nuit. La nourriture que mangent tes Mores, c'est du cuir de bœuf bouilli. Bon roi, si tu ne viens à son secours, elle sera bientôt perdue. »

Le roi, quand il entendit cela, resta comme mort de douleur. Montrant un grand chagrin, il versait beaucoup de larmes, déchirait ses vêtements, et dans sa grande affliction personne ne le consolait, parce qu'il ne le permettait pas. Mais ensuite revenant à soi, il disait à grands

cris : « Que l'on sonne mes añafils, mes trompettes de fin argent. Que mes chevaliers s'assemblent tous, tant qu'il y en a dans mon royaume; qu'ils aillent avec mes deux frères à Archidonie, cette mienne ville, au secours d'Antequera, clef de ma seigneurie. »

Et suivant cet ordre se réunirent un grand nombre de Mores. Le secours qui vint, c'étaient quatre-vingt mille piétons avec cinq mille hommes de cheval, les meilleurs qu'il eût. Ainsi à l'endroit nommé la Boca del Asna [21] il avait établi son quartier-général à la vue de celui de l'infant, lequel déjà faisait ses préparatifs, confiant en la victoire que Dieu lui donnerait sur l'ennemi.

Ses troupes bien ordonnées, — c'était un jour de Saint-Jean, — il livra la bataille, où les nôtres frappèrent si fortement que pour cent et vingt hommes tués, il y eut quinze mille Mores.

Après cette bataille la ville fut attaquée avec des machines et des lombardes, et au moyen d'une grande bastide [22] avec laquelle on gagna les tours qui la défendaient. Ensuite les Mores donnèrent le château à condition que l'infant les mettrait libres avec leurs biens dans la ville d'Archidonie; ce qui s'accomplit de tout point.

Et ainsi fut conquise Antequera,—dont sainte Marie soit louée!

VI.

AVEC QUELLE DOULEUR LE ROI DE GRENADE APPRIT LA PERTE DE L'ALHAMA*.

Il se promenait, le roi more, par la ville de Grenade, depuis la porte d'Elvire jusqu'à celle de Bibarrambla, lorsqu'on lui apporta des lettres lui annonçant qne l'Alhama [23] avait été prise.

Il jeta les lettres par terre et maltraita le messager, il descendit d'une mule et sauta sur un cheval, et par les hauteurs du Zacatin il est monté vers l'Alhambra.

Lorsqu'il fut dans l'Alhambra, il ordonna sans retard que l'on sonnât ses trompettes ainsi que les añafils d'argent [24], et que les caisses de guerre sonnassent au plus tôt l'alarme, afin que ses Mores l'entendissent, ceux de la campagne comme ceux de Grenade.

Les Mores en entendant ce bruit qui les appelle aux jeux sanglants de Mars [25], viennent un à un, deux à deux, et une troupe nombreuse se trouve réunie.

Alors parla un vieux More. Il parle de cette manière : « Pourquoi nous appelles-tu, roi ? pourquoi a lieu cet appel ? »

— « Il faut que vous sachiez, mes amis, une mauvaise nouvelle : c'est que les chrétiens, par une attaque hardie, nous ont pris Alhama. »

Alors parla un alfaqui [26] à la barbe longue et blanche : « Tu le mérites bien, bon roi ; bon roi, tu l'as bien mérité. Tu as fait périr les Abencerages qui étaient la fleur

* *Romancero de Depping.*

Paseabase el rey moro
Por la ciudad de Granada, etc.

de Grenade, et tu as accueilli des étrangers sans aveu qui sont venus de la ville nommée Cordoue. Pour cela, il est juste, roi, que tu sois puni au double, que tu te perdes toi et ton royaume, et que Grenade se perde [27]. »

VII.

LE ROI DE GRENADE FAIT PENDRE L'ALCAYDE DE ALHAMA POUR AVOIR PERDU CETTE FORTERESSE*.

« More alcayde, More alcayde, à la belle barbe, le roi ordonne qu'on t'arrête pour la perte d'Alhama, et que l'on te coupe la tête et qu'on la mette sur l'Alhambra, afin que tu sois par là châtié, et que les autres tremblent en la voyant : cela pour avoir perdu une cité si précieuse confiée à ta garde. »

L'alcayde répondit, leur parlant de cette manière : « Chevaliers et Bons-hommes [28], vous qui régissez Grenade, dites de ma part au roi comme quoi je ne lui dois rien. Je me trouvais à Antequera aux noces d'une mienne sœur : qu'un mauvais feu consume les noces, et celui qui m'a conduit à celles-là !...

» Le roi m'en avait donné la permission, car de moi-même je ne l'eusse point prise. Je la lui avais demandée pour quinze jours. Il me la donna pour trois semaines.

» J'ai assez de regret dans l'âme d'avoir perdu Alhama : car si le roi a perdu sa terre, moi j'ai perdu mon honneur et ma renommée.

* *Romancero de Depping.*

Moro alcayde, moro alcayde,
El de la bellida barba, etc.

» J'ai perdu une fille damoiselle qui était la fleur de Grenade. Celui qui la tient captive se nomme le marquis de Cadix. Je lui offre cent doubles pour elle, il les compte pour rien. La réponse qu'ils m'ont donnée, c'est que ma fille est chrétienne. Ils l'ont nommée Marie-d'Alhama [29]. Le nom dont elle s'appelait auparavant, c'était Mora-Fatime [30]. »

Lorsque l'alcayde eut dit cela on le conduisit à Grenade; et ayant été mis en présence du roi, la sentence lui fut prononcée : « Qu'on lui coupe la tête et qu'on la porte à l'Alhambra. »

La sentence s'exécuta ainsi que le roi l'avait ordonné.

VIII.

LE DÉFI DE L'ALCAYDE DE RONDA A DON MANUEL DE LÉON *.

Au vaillant don Manuel que l'on appelle de Léon [31], le More alcayde de Ronda [32] envoie un messager avec une lettre scellée, laquelle lettre disait ainsi :

« Valeureux chevalier à l'excellente renommée ! moi jaloux de ta réputation et voulant augmenter la mienne, je t'envoie défier. D'ici à trois jours indique-moi le champ, de quelque manière ou façon que ce soit. Et si tu t'y refuses je publierai ta lâcheté. Je te propose que la rencontre ait lieu à Ronda,—à Ronda cette ville où il y a les plus belles Moresques, et particulièrement la mienne, qui auront beaucoup de joie de nous voir combattre. »

Don Manuel lut la lettre et dit au messager :

* *Romancero de Depping.*

Al valiente don Manuel
Que de Leon se decia, etc.

« Ami, dis à l'alcayde que tout me convient à merveille, pourvu qu'il amène avec lui en sa compagnie son alguazil. Et je lui accorde le champ dans Ronda pour le jour signalé, — dans Ronda où il y a de belles chrétiennes et celle que j'aime le plus au monde. »

Le messager étant parti, don Manuel, bien disposé, prit son chemin vers Ronda, en passant par Teba où se trouvait son beau-frère et où résidait sa sœur.

Le comte, après avoir soupé, lui dit de la sorte : « La prudence, don Manuel, sied bien avec la valeur. Que si le More demande un champ clos de quelque manière ou façon que ce soit, ce More ne doit pas être de si petit courage, pour lui avoir donné une réponse si orgueilleuse et si altière, en lui disant d'emmener avec lui en sa compagnie son alguazil [33]. »

Don Manuel, entendant cela, lui répondit fort bien : « A tuer un homme seul je gagnerais peu d'honneur; tandis que si j'en tue deux, j'y acquerrai quelque chose ; et si, eux, ils me tuent j'en demeurerai plus honoré. »

De là il part le jour suivant pour Ronda, où il tint le champ contre les deux ; et il tua l'un, et l'autre se rendit à lui. Il le mena prisonnier à Séville.

IX.

L'ALCAYDE DE RONDA FAIT SES PRÉPARATIFS POUR SE BATTRE CONTRE DON MANUEL DE LÉON*.

« Qu'on me selle mon cheval gris-clair de l'alcayde des Velez; qu'on me donne un écu de Fez et un harnais éprouvé; et une lance à deux fers, tous deux de bonne trempe.

« Et ce casque d'acier avec le bonnet doré [34], qui a des plumes jaunes mêlées à des aigrettes vertes, ou bien un panache vert et gris: qu'on me le donne avant que je m'habille.

» Qu'on m'apporte ma cotte d'armes bleue dont me fit présent, pour m'en parer, la charmante Cobayda, fille de Zelin Hamet.

» Et dites à ma dame de sortir si elle veut me voir faire un cruel combat avec le vaillant don Manuel; car si elle me regarde, il ne peut mal me succéder. »

* *Romancero de Depping.*

Ensillenme el potro rucio
Del alcayde de los Velez, etc.

X.

COMBAT D'UN CHEVALIER PORTUGAIS ET D'UN CHEVALIER MORE PENDANT LE SIÉGE DE GRENADE*.

A la vue des deux rois Isabelle et Ferdinand tandis qu'ils assiègent Grenade, paraissent un More et un chrétien. Le More est arrogant et farouche, fier et déterminé, et sur son écu il a cette devise : *Mon bras renverse tout*. Mais le chrétien ne se montre pas avec moins d'orgueil. Il est jeune, à la fleur de l'âge, et Portugais de nation. Il fait bien voir, par son attitude, son courage, sa valeur et sa naissance, et sur son écu est un portrait qui est la cause de sa peine [35].

Avec audace et arrogance le More parla au chrétien, disant : « Je voudrais savoir de quel roi tu es vassal ; car rien que pour t'avoir vu, je te suis à tel point affectionné, que seulement pour obtenir ton amitié, je serais tenté de me faire chrétien. »

Le chercheur d'aventures ne voulut pas [36] être ainsi glorifié, et il dit au More : « Je suis Portugais de nation, et suis et serai toujours vassal du roi don Juan second. Je suis don Francisco d'Almeyda, bien renommé dans ma patrie ; et désireux d'honneur, dédaignant le repos, je suis venu servir les rois Isabelle et Ferdinand. »

— « Alors maintenant je dis que tu es de basse extraction, et que tu auras quitté ton pays parce que tu n'es pas ce qu'indique ta personne. Car pourquoi laisser ton roi légitime pour servir un roi étranger? Que si tu le fais

* *Romancero general.*

A vista de los dos reyes
Isabel y don Fernando, etc.

pour acquérir de l'honneur, n'y a-t-il pas du champ en Afrique[37] ? »

— « Je ne devrais point répondre à tes paroles, païen; et si je te donne une réponse, c'est pour te châtier comme tu le mérites. »

Le More se retire, et pareillement le Portugais, afin de prendre du champ ce qui leur est nécessaire; et non moins furieux que des lions affamés, ils reviennent vivement, piquant de l'éperon et la lance en arrêt.

Le chrétien fit sauter la coiffure qui couvrait la tête du More[38]. Le More donna sur l'écu un coup qui brisa le portrait. Cela fut cause que le vaillant Portugais revint sur le More avec tant de promptitude et de vigueur, qu'avant que celui-ci eût eu le temps de se couvrir de son écu, il lui avait partagé l'épaule et le bras droit. Et coupant la tête, il la porta au roi Ferdinand.

Le roi lui en sut beaucoup de gré, et lui dit : « Honorable gentilhomme, demandez une récompense à votre souhait : tout vous sera octroyé. »

XI.

UN EXPLOIT DU PULGAR PENDANT LE SIÉGE DE GRENADE*.

Dans ce silence de la nuit qui inspire l'épouvante l'univers entier était enseveli, et, livrées au repos, toutes choses se taisaient.

* *Romancero general.*

En espantoso silencio
Todo el orbe envuelto estaba, etc

Seulement on entend un vague murmure dans le corps-de-garde du catholique Ferdinand qui loge dans Alhama. Tous parlent de se signaler par quelque exploit; les uns de se battre avec Tarfe [39], dans la plaine, à l'aube naissante; d'autres d'aller fixer une dague sur la porte d'Elvire.

Mais le vaillant Pulgar qui se trouve là en cette circonstance, accomplissant le serment qu'il a fait au milieu de la place, de prendre possession de la mosquée et de Grenade, — entreprise que tout le camp avait jugée téméraire, — trace sur une feuille de papier poli un *Ave-Maria*, et conduit par un adalid [40], il entrait par le haut du Darro, sans être entendu de personne; car déjà pour lui s'était déclarée la fortune, et elle secondait son courage.

Il avait emmené pour cette noble expédition quinze écuyers. Il en laissa neuf à l'entrée pour garder les chevaux, emmena les six autres avec lui dans la ville, et vint ainsi à la mosquée.

Au moyen d'un poignard qu'il portait et avec de pieuses formalités, il fixa sur la porte les saintes paroles que j'ai dites, plaça auprès un flambeau allumé attaché au moyen d'un clou à crochet, et agenouillé sur le sol, il lui parla ainsi les mains élevées :

« Je ne vous laisse point où je voudrais, mais le mieux que je puisse, et en un lieu tel que par défaut de courage je ne renoncerais pas à vous en trouver un meilleur, s'il était à ma disposition [41].

» Je crains qu'en cet endroit cette gent infidèle ne vous fasse offense : mais non; car l'ange Gabriel vous mettra sur leurs lèvres.

» Je voudrais valoir davantage et me pouvoir conserver en vous gardant là où je vous ai placées. Mais, malgré mon audace, je ne me sens pas assez de forces; et je ne suis qu'un faible instrument de qui Dieu s'est servi pour cela.

» Donc que les saintes paroles demeurent là, et partons; et que cet indigne lieu se réjouisse du bien que je lui laisse. »

Il se leva de terre, s'inclina avec respect, et, quittant cet endroit, il descendit vers l'Alcaiceria [42] avec le dessein de la brûler comme il l'avait promis. Mais quand il demanda le flambeau, celui qui le portait lui répondit : « Il s'est consumé, il a duré un long temps. » De quoi Pulgar indigné lui donna un coup au visage.

Après ce glorieux exploit [43], il sortit par où il était entré. Et pour le récompenser, les rois [44] lui accordèrent dans l'église de Grenade une honorable sépulture, que l'on appelle des Pulgars, et lui permirent d'entrer dans le chœur, pendant les offices, avec la cape et l'épée [45].

XII.

LES ESPAGNOLS ENTRENT DANS GRENADE, ET LE ROI MORE QUITTE CETTE VILLE*.

Dans la cité de Grenade on pousse de grands cris : les uns invoquent Mahomet, les autres la Trinité. D'un côté entre la Croix, de l'autre sort l'Alcoran. Où naguère on entendait le bruit des trompettes, l'on entend sonner les cloches. On entend le *Te Deum laudamus* retentir dans l'Alcala [46], et l'on ne voit plus sur les hauteurs se lever les croissants [47]; on y voit flotter les bannières de Castille et d'Aragon. Tandis qu'un roi entre plein de joie dans la ville, un autre en sort tout en pleurs.

* *Romancero de Depping.*

En la ciudad de Granada
Grandes alaridos dan, etc.

En s'arrachant la barbe, il pousse de grands cris :

« O ma cité de Grenade, unique au monde et sans égale ! où toute la nation moresque avait coutume de s'honorer de ta gloire ! — il y a bien sept cents ans que tu es placée sous le sceptre royal de mon illustre famille, laquelle est venue finir en moi.

» Tu as été la mère fortunée d'un peuple excellent, de vaillants chevaliers qui se plaisaient au combat, ennemis de la Castille et dommage de la chrétienté.

» Tu as donné le jour à de gentilles dames de rare mérite et beauté, amies des chevaliers qui se distinguaient dans les armes ; pour lesquelles les jeunes gens d'Afrique venaient signaler leur vaillance, et pour lesquelles se gagnaient des batailles, à cause qu'elles l'avaient ordonné ; et dont les galants étaient fiers de porter quelque gage.

» Dans tes murs Mahomet était honoré plus que ne l'est Dieu lui-même de l'autre côté de la mer.

» Dans tes murs étaient la chevalerie, l'élégance et la bonté, et tu pouvais être fière de tes magnifiques édifices. Aujourd'hui dans les champs, dans les prés, dans les jardins de ta plaine royale, partout je vois les fleurs desséchées, et les grandes arbres ont disparu.

» Un roi qui a perdu une telle couronne n'est plus digne d'être respecté, ni de chevaucher à cheval, ni de parler de combats. Il doit achever sa vie dans les pleurs, en un lieu où personne ne le puisse voir. »

Cela dit, le roi de Grenade s'embarque sur une fuste [48], et, traversant le détroit de Gibraltar, se rend en Barbarie [49], où il trouve la reine sa femme accablée de douleur ; et celle-ci en le voyant tombe dans ses bras, en lui disant avec de grands cris qui font trembler le ciel :

« O malheureux roi qui as eu la faiblesse d'abandonner Grenade, et qui n'as pas su te donner la mort ! Pour le

bien que je te désire, je veux, moi, ô roi, te tuer; car lorsqu'on a perdu un tel royaume ce n'est rien de perdre la vie [50]. »

Et de ses mains furieuses elle essaie d'étrangler le roi, et le roi au désespoir s'efforce de la seconder.

XIII.

PLUSIEURS CHEVALIERS ESPAGNOLS SONT TUÉS DANS LES MONTAGNES DES ALPUJARAS *.

Rivière Verte, rivière Verte [51], qui coules teinte d'un sang vif, entre toi et la Sierra-Bermeja [52] moururent maints chevaliers. Il mourut des ducs et des comtes, seigneurs de haute valeur. Là mourut Urdiales, homme très-brave et estimé.

Sayavedra va fuyant en montant un coteau. Derrière lui allait un renégat qui fort bien le connaissait. En poussant de grands cris, il disait de cette manière :

« Rends-toi, rends-toi, Sayavedra, car fort bien je te connais. Je t'ai bien vu jouer aux cannes [53] sur la place de Séville, et j'ai bien connu tes parents ainsi que ta femme doña Elvire. Sept années j'ai été ton captif, et tu m'as fait passer une vie dure. Maintenant tu seras le mien, ou il m'en coûtera la vie. »

Sayavedra, l'entendant, se retourna comme un lion. Le More lui tira une flèche, et monta pour l'atteindre. Sayavedra avec son épée le blessa malement, et de cette grande blessure le renégat tomba sans vie.

* *Romancero de Depping.*

Rio verde, rio verde,
Tinto vas en sangre viva, etc.

Plus de mille Mores qu'il y avait là entourèrent Sayavedra, et, avec la fureur qu'ils avaient contre lui, ils le mirent en pièces.

En ce même temps ils livraient un grand combat à don Alonzo. Ils lui avaient tué son cheval; lui s'en servait comme d'un rempart, et, appuyé contre un énorme rocher, il se défendait vaillamment. Il a tué beaucoup de Mores, mais cela lui sert de peu ; car beaucoup accourent sur lui et lui font de grandes blessures, et en si grand nombre que là il tomba mort parmi la troupe ennemie. Pareillement le comte d'Ureña, fort malement blessé, se retira de la bataille conduit par un guide qui connaissait bien le chemin par où l'on pouvait sortir de cette chaîne de montagnes. Grâce à son merveilleux courage, il a tué un grand nombre de Mores : mais quelques-uns s'échappent qui poursuivent le bon comte.

Don Alonzo resta mort, en acquérant une nouvelle vie et une renommée immortelle pour son courage et sa vaillance.

XIV.

SUR LA MORT DE SAYAVEDRA *.

Rivière Verte, Rivière Verte, tu vas plus noire que de l'encre. — Entre toi et la Sierra-Bermeja moururent maints chevaliers.

C'est là qu'on tua Urdiales.

Sayavedra allait fuyant. Avec la crainte qu'il avait des

* *Cancionero de Romances.*

Rio verde, Rio verde,
Mas negro vas que la tinta, etc.

Mores, il se cacha dans un hallier. Il y a trois jours et autant de nuits qu'il n'a mangé une bouchée. Il souffre de la faim et aussi de la soif, et pour y chercher remède il s'avance jusqu'au chemin. Or les Mores le virent qui allaient par les montagnes, et dès que les Mores l'eurent vu, ils allèrent aussitôt vers lui. Les uns disent : « Qu'il meure ! qu'il meure ! » Les autres disent : « Qu'il vive ! qu'il vive ! » Ils le mettent au milieu d'eux, lui faisant bonne compagnie. Ils vont le présenter là-bas au roi de la Morérie.

Lorsque le roi more le vit, écoutez bien comme il parla : « Quel est ce chevalier qui s'est échappé en vie ? »

— « C'est Sayavedra, seigneur, Sayavedra de Séville, celui qui tuait tes Mores et détruisait ta nation ; celui qui faisait des incursions sur nos terres, et emportait tout dans sa maison. »

Alors parla le roi more. Écoutez bien comme il parla : « Dis-moi, Sayavedra, si Allah prolongeait ta vie et que tu me trouvasses en ton pays, quel honneur me rendrais-tu ? »

Alors parla Sayavedra, disant de cette façon : « Je te le dirai, seigneur, sans te mentir en rien. Si tu te faisais chrétien, je te rendrais grand honneur ; et si tu refusais, je te châtierais fort bien : je te couperais aussitôt la tête de dessus tes épaules. »

— « Tais-toi, tais-toi, Sayavedra, laisse là ces discours insolents. Fais-toi more, s'il te plaît, et tu verras ce que je te donnerai. Je te donnerai des villes et des châteaux, ainsi que des joyaux de grand prix. »

Sayavedra eut une grande colère de ce qu'il entendait dire, et d'une voix irritée il répondit de cette façon : « Meure, meure Sayavedra ! car il ne reniera point sa foi ; au contraire, tant qu'il aura vie il la défendra ! »

Alors parla le roi more, disant de cette façon : « Prenez-le, mes chevaliers, et de lui faites-moi justice ! »

Il mit la main sur son épée et se défendit contre tous. Mais comme il était seul, il eut bientôt perdu la vie.

XV.

SUR LA MORT DE DON ALONZO D'AGUILAR *.

Le roi don Ferdinand était à la conquête de Grenade, où se trouvaient des ducs et des comtes, et d'autres seigneurs de marque, ainsi que de vaillants capitaines de la noblesse d'Espagne.

Après avoir soumis la ville il fit appeler ses capitaines, et, les voyant réunis, il leur parla de cette manière : « Lequel d'entre vous, mes amis, ira demain dans la montagne, placer ma bannière sur la cime de l'Alpujara ? »

Ils se regardèrent les uns les autres, et personne ne disait : *C'est moi !* car l'aller est dangereux et le retour incertain. Et avec la peur qu'ils ont, la barbe leur frissonne à tous [54], — si ce n'est à don Alonzo qui s'appelait d'Aguilar. Il se leva debout devant le roi, et lui parla de cette manière : « Cette entreprise, seigneur, m'était réservée, car elle m'a déjà été commandée par madame la reine. »

Le roi se réjouit fort de la promesse qu'il lui faisait.

Le jour n'avait pas encore paru, que déjà don Alonzo chevauchait avec cinq cents hommes de cheval et mille soldats à pied qu'il emmenait. Il commença de franchir la sierra que l'on appelle Nevada [55].

* *Romancero de Depping.*

Estando el rey don Fernando
En conquista de Granada, etc.

Les Mores, les ayant vus, mirent en ordre une troupe nombreuse, et entre mille escarpements et creux de rocher se placèrent en observation. Le combat s'engage fort cruel et sanglant. Comme les Mores sont beaucoup, ils conservent les hauteurs ; et ici la cavalerie ne pouvait aucunement se défendre : de sorte qu'au moyen de gros quartiers de roche ils l'eurent bientôt mise en déroute. Ceux qui de là s'échappèrent retournèrent en fuyant à Grenade.

Don Alonzo et ses hommes de pied parvinrent à un lieu uni,— quoique maints d'entre eux soient tués dans les creux des rochers et dans les gorges de la montagne. Mais là tant de Mores les chargent, que les chrétiens périssent.

Il ne reste plus que don Alonzo, tous ses compagnons sont tués. Il combat comme un lion; mais de rien ne lui sert : car les Mores sont nombreux et ne lui donnent pas un instant de repos. Il est blessé en mille endroits; il ne peut mouvoir l'épée, et il perd tant de sang que ses forces l'abandonnent. A la fin don Alonzo tomba mort par terre, rendant son âme à Dieu.

Il ne se tient pas pour bon More celui qui ne lui donne pas un coup de lance. Ils l'emportèrent en un village nommé Ojijeran. Là chacun vient le voir comme un objet curieux. Mores et Moresques le regardent et se réjouissent de sa fin.

Mais une captive le pleure,—une captive chrétienne qui l'a nourri de son sein lorsqu'il était petit enfant au berceau; et les paroles qu'elle dit font pleurer toutes les Moresques :

« Don Alonzo ! don Alonzo ! Dieu pardonne à ton âme, puisque t'ont tué les Mores, — les Mores de l'Alpujara ! »

NOTES DES ROMANCES DE LA CONQUÊTE DE GRENADE.

1 Que me *diste* la palabra
Que me *darias* á Jaen, etc.

2 La ville de Jaen, conquise par le roi Ferdinand-le-Saint, appartenait aux Espagnols depuis le milieu du XIIIe siècle.

3 Si lo dije, no me acuerdo,
Mas cumpliré mi palabra.

4 La *marlote* (marlota), espèce de par-dessus assez semblable à la capote de nos sentinelles.

5 L'*aljube* (aljuba) espèce de casaque.

6 Cuanto capellar de grana.

7 Va el rey Chico de Granada.

Le dernier roi de Grenade, Abdallah (Boabdil), avait été surnommé par les Espagnols *le roi Petit* (el rey Chico).

8 Mohammed, oncle d'Abdallah, s'était soulevé contre le roi de Grenade, et s'était rendu maître de toute la partie méridionale de l'Andalousie.

9 Ubeda et Baeza dans la province de Jaen.

10 Cazorla et Quesada, dans la province de Jaen.

11 Il semblerait de là résulter que sous chaque bannière marchaient deux cents hommes.

12 Todos son hidalgos de honra
Y enamorados de veras.

13 Hasta *la Guardia* han llegado.
Adonde el rebato suena, etc.

Il y a ici une faute d'impression. Au lieu de *la Guardia*, lisez *la Guarda*: château renommé, dont il est question dans la romance IV.

14 Nous avons déjà vu ce petit épisode dans la romance II.

15 Mas al salir de una cuesta
A la assomada de un llano, etc.

16 Antequera, — dans la province de Jaen.

17 Escritas yvan con sangre,
Mas no por falta de tinta.

18 Toca llevava tocada.

19 Alhaleme en su cabeça.

20 Bien seas venido el Moro,
Buena sea tu venida.

21 Cet endroit, *la Boca del Asna* (la Bouche de l'Anesse) ne se trouve mentionné sur aucune carte d'Espagne, ni dans le dictionnaire de Miñano.

22 Y con una gran bastida, etc.

La bastide était une tour roulante que l'on approchait de la place assiégée. Froissart, lorsqu'il parle d'une tour en général, emploie indifféremment les mots *bastide* ou *bastille*.

23 Dans la province de Grenade, à l'ouest de la capitale.

24 Espèce de trompette en usage chez les Mores.

25 Los moros que el son oyeron
Que al sangriento Marte llama, etc.

26 L'alfaqui est un docteur mahométan.

27 Cette Romance a eu l'honneur d'être imitée par le grand poète Byron. — Seulement lord Byron a traduit d'après une version plus moderne, dans laquelle, après chaque strophe de quatre vers, se trouve un refrain : *Ah! ma pauvre Alhama!* (Ay de mi Alhama!)

28 Caballeros y hombres buenos, etc.

29 En général, les Espagnols donnaient le nom de Marie aux femmes moresques qui embrassaient le christianisme.

30 *Mora* est le féminin de *Moro*, More.

31 Don Manuel de Léon est célèbre par son courage intrépide. On raconte de lui que la cour des rois catholiques (Ferdinand et Isabelle) étant réunie pour voir deux lions qu'on venait d'amener d'Afrique, et le gant d'une dame étant tombé dans l'enclos où ces animaux étaient enfermés, don Manuel alla ramasser ce gant et le rapporta à la dame. Plusieurs écrivains espagnols ont célébré ce trait de courage. Il en est aussi question dans le *Roland furieux*, ch. 34.

32 Ronda, — dans la province de Malaga.

33 Son sergent, son lieutenant.

34 Y aquel acerado casco
Con el dorado bonete, etc.

On voit ailleurs le Cid portant par-dessus le casque un bonnet écarlate (V. t. II, p. 57, note 34). Il y a encore à faire ici une

autre remarque : au moyen âge les peuples d'Europe, et les Espagnols tout les premiers, portaient en temps de paix la longue robe des Arabes; mais pour la guerre, les Arabes d'Espagne avaient à leur tour emprunté aux Occidentaux le harnais, l'armure.

35 Y un retrato de su escudo
Que es principio de su daño.

Cette phrase, assez vague et d'une construction assez embarrassée, signifie sans doute que le jeune Portugais avait quitté son pays parce qu'il y avait eu quelque chagrin d'amour.

36 No quiso el *aventurero.*
37 Que si por honra lo haces,
En Africa tienes campo.
38 El cristiano quitó al moro
De la cabeza el tocado.

Le mot *tocado* signifie une *coiffure* en général.

39 Le More Tarfe a été fort célébré par les Romances moresques.

40 V. t. II, p. 63, note 83.

41 Do no os quitara mi miedo
Lugar mejor, si le huviera.

42 Les Arabes appellent *Alcaiceria* le marché où se vend la soie non travaillée.

43 Le poète veut parler de l'*Ave-Maria*, cloué sur la mosquée.

44 Les Espagnols appelaient Ferdinand et Isabelle *les rois* (los reyes).

45 Y que en el coro y oficios
Con capa entrase y espada.

De ces deux vers (dont la construction grammaticale est un peu embarrassée) il résulte que les gentilshommes ne pouvaient pas entrer dans le chœur pendant les offices avec la cape et l'épée.

46 El *Te Deum laudamus* se oye
En el lugar de Alcalá.

Le mot *alcala* signifie *palais*, le palais du roi.

47 No se ven por altas torres
Ya las lunas levantar.

Je soupçonne fort que le poète a voulu jouer sur le sens du mot *luna*, lune, croissant.

48 Bâtiment étroit et de bas bord.

49 En una fusta se va
La via de Berbería, etc.

Le mot *Berberia* désigne les états barbaresques, le pays des Berbers.

50 Nous aimons mieux les belles paroles de la sultane Aïxa à Boabdil : « Pleure maintenant comme une femme ce royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme ! »

52 Le Rio-Verde (Rivière-Verte) arrose la partie méridionale de l'Andalousie.

51 Entre ti y Sierra Bermeja
Murió gran caballería.

La Sierra-Bermeja (chaîne des Montagnes-Rouges) est dans l'Andalousie. Une particularité digne de remarque, c'est que cette chaîne de montagnes se compose de monticules alternativement l'un rouge et l'autre blanc; et que les monticules d'un terrain rouge ne conservent la neige qu'une partie de l'année, tandis que les autres en sont couverts en toute saison. V. Miñano : *Diccionario geog. estadistico*, au mot *Sierra*.

53 V. t. II, p. 228, note 39.

54 Y con el temor que tienen
A todos tiembla la barba.

55 Cette chaîne de montagnes (sierra) est appelée *Nevada* parce qu'elle est constamment couverte de neige.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME Ier.

Pages.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 1

AVIS AU LECTEUR. LXIX

ROMANCES HISTORIQUES.

VIIIe SIÈCLE.

LES ROMANCES DU ROI RODRIGUE.

Notice. 1

I Comment le roi Rodrigue fut averti des malheurs qui menaçaient son règne. 3

II La Cava est séduite par le roi Rodrigue. 4

III Le comte Julien annonce sa vengeance. 5

IV Le comte Julien livre l'Espagne aux Mores 7

V Rodrigue après sa défaite 8

VI Même sujet. 10

VII Un capitaine de Rodrigue annonce à la reine le malheur de l'Espagne. 11

VIII Reproches au roi Rodrigue. 13

IX Ce que devint le roi Rodrigue après la perte de l'Espagne 14

VIIIe ET IXe SIÈCLES.

LES ROMANCES DE BERNARD DE CARPIO.

Notice. 18

I Le roi don Alphonse-le-Chaste met en prison l'amant de sa sœur après avoir fait entrer celle-ci dans un couvent. 20

II Le comte don Sanche Diaz est arrêté par ordre du roi. 21
III Bernard de Carpio apprend le secret de sa naissance. 22
IV Même sujet 24
V Plaintes du comte de Saldaña en sa prison. 25
VI Comment Bernard de Carpio eut querelle avec le roi. 27
VII Du grand service que Bernard rendit au roi, et ce qu'il demanda en récompense. 28
VIII Bernard, par ordre de la reine, se mêle aux divertissements qui eurent lieu à Léon 30
IX Comment le roi Alphonse et Bernard, livrèrent chacun bataille aux Mores 31
X Bernard se plaint vivement au roi qui l'envoie en exil. 32
XI Comment le roi Alphonse fut empêché de livrer son royaume aux Français. 34
XII Comment Bernard eut querelle dans le palais avec le roi 36
XIII Bernard exilé se rend à Grenade, ou il se lie d'amitié avec le more Muza. 38
XIV Bernard, avec les chevaliers de Léon, entre en campagne contre les Français. 40
XV Comment Bernard parle à ses chevaliers la veille de la bataille de Roncevaux. 42
XVI Allocution de Bernard aux gentilshommes asturiens avant la bataille de Roncevaux. 44
XVII Bernard tue Roland et d'autres chevaliers français à Roncevaux. 45
XVIII Combat de Bernard et de Roland. 46
XIX Nouvelles plaintes de Bernard 47
XX Bernard demande son père au roi Alphonse. Le roi le lui promet, et comment il tient sa promesse . . . 49
XXI Comment Bernard retrouva son père 50
XXII Comment Bernard parla au roi après avoir revu son père. 52
XXIII Ce que dit Bernard pendant les funérailles de son père. 53

XXIV Bernard sort de Léon. 54

IXe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU ROI ALPHONSE-LE-CHASTE.

Notice 61
Le roi don Alphonse-le-Chaste et les deux maîtres orfévres 62

IXe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU ROI RAMIRE Ier.

Notice 65
Une jeune fille encourage le roi Ramire à refuser aux Mores le tribut des cent vierges 66

Xe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU ROI DON SANCHE ABARCA.

Notice 68
Les conseils de Guevara à don Sanche Abarca. 69

Xe SIÈCLE.

LES ROMANCES DU COMTE FERNAN GONZALEZ.

Notice. 71
I Comment le comte Fernan Gonzalez fut délivré de prison par l'infante de Navarre 72
II Le comte Fernan Gonzalez retrouve ses vassaux. . . 74
III De la querelle qui eut lieu entre le comte Fernan Gonzalez et le roi de Léon. 75
IV Comment le messager du roi de Léon parla au comte Fernan Gonzalez, et comment celui-ci lui répondit. 77
V Où l'on raconte comment la comtesse doña Sancha délivra une seconde fois de prison le comte de Castille. 79

Xe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU COMTE GARCI FERNANDEZ.

Notice. 83
Comment le comte Garci Fernandez fut trahi par sa femme et comment il se vengea 83

X^e ET XIe SIÈCLES.

LES ROMANCES DES INFANTS DE LARA ET DE MUDARRA-LE-BATARD.

Notice. 88
I Ce qui se passa aux noces de don Rodrigue de Lara, oncle des sept infants. 89
II Même sujet. 92
III De la querelle des infants avec leur tante doña Lambra 94
IV Comment Ruy Velasquez trahit son beau-frère Gonzale Bustos. 96
V Comment Ruy Velasquez trahit les sept infants ses neveux 98
VI Le combat des sept infants contre les Mores. 100
VII Ruy Velasquez accuse de trahison les Mores Galva et Viara. 102
VIII Mort des sept infants. 103
IX Reproches de Gonzale Bustos au roi Almanzor. . . . 105
X Comment Mudarra-le-Bâtard apprit le secret de sa naissance 107
XI Mudarra donne la mort à don Rodrigue. 109
XII Mudarra est reconnu par Gonzale Bustos. 110
— Avis au lecteur sur les Romances du Cid. 117

XIe SIÈCLE.

LA ROMANCE DE L'INFANTE THÉRÈSE.

Notice 119
Du mariage de l'infante Thérèse avec le roi more Abdalla. 119

XIe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU JEUNE RAMIRE.

Notice 122
Comment le jeune Ramire, fils naturel du roi don Sanche, devint roi d'Aragon.. 123

XIe SIÈCLE.

LA ROMANCE DE LA REINE CONSTANCE ET DE L'ARCHEVÊQUE DON BERNARD.

Notice. 126
Comment, par les soins de la reine Constance et de l'archevêque Bernard, la mosquée de Tolède fut changée en église.. 127

XIIe SIÈCLE.

LES ROMANCES DU ROI RAMIRE II.

Notice 131
I Ramire est tiré du cloître et placé sur le trône de Léon. 132
II Même sujet. 133
III La cloche d'Huesca. 134

XIIe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU COMTE ALPHONSE HENRIQUEZ.

Notice. 137
Le comte Alphonse devient roi de Portugal, et le roi more de ce pays embrasse le christianisme. 138

XIVe SIÈCLE.

LES ROMANCES DE DONA ISABELLE.

Notice. 184
I Comment doña Isabelle alla vers Coymbre. 185
II Sur la mort de doña Isabelle. 186

XIVe SIÈCLE.

LES ROMANCES DE DON PÈDRE-LE-CRUEL.

Notice. 190
I Sur la mort de don Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques. 192
II Sur la mort de la reine Blanche. 195
III Même sujet 197
IV Sur la mort du roi de Grenade 198
V Sur le combat des deux frères. 200
VI De l'émotion qui suivit la mort de don Pèdre et de la douleur de Padilla 201

XIVe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU SEIGNEUR DE HITA.

Notice. 206
Comment, dans une bataille, le seigneur de Hita donna son cheval au roi don Juan 206

XVe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU ROI HENRI III.

Notice. 208
Comment le roi Henri III, n'ayant pas trouvé de quoi souper en son palais, fut témoin d'un repas splendide où s'étaient réunis les grands de sa cour, et ce qui s'ensuivit. 209

XVe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU DUC D'ARJONA.

Notice 212
Comment le roi don Juan II fit arrêter le duc d'Arjona. 212

XVe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU COMTE DE NIEBLA.

Notice. 214
Comment le roi de Castille apprit la mort du comte de Niebla 215

XVe SIÈCLE.

LA ROMANCE DU ROI DON JUAN.

Notice. 217
Le roi don Juan et Grenade. 217

XVe SIÈCLE.

LES ROMANCES DU CONNÉTABLE ALVAR DE LUNA.

Notice. 220
I Alvar de Luna et son secrétaire 225
II Alvar de Luna est arrêté. 227
III Le grand maître est conduit à Valladolid 229
IV Condamnation d'Alvar de Luna 230
V Le grand-maître est conduit au supplice 232

XVe SIÈCLE.

LES ROMANCES DE LA CONQUÊTE DE GRENADE.

Notice 236
I Le More Reduan par ordre du roi more de Grenade va assiéger Jaen. 237
II L'évêque de Jaen sort à la tête des habitants pour défendre la ville. 239